

Gleason Colleen

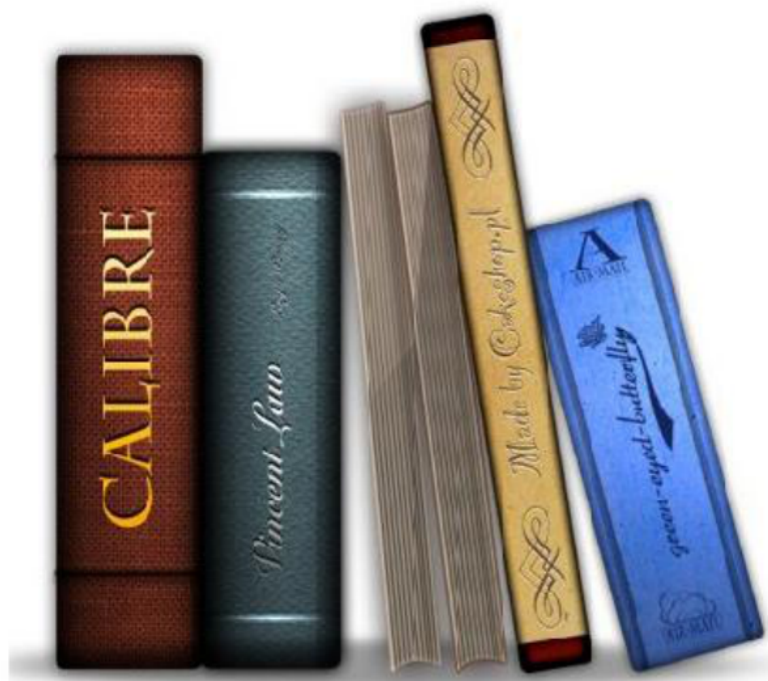
Chroniques des Gardella T2
Le crépuscule des vampires

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gleason Colleen

Chroniques des Gardella T2 Le crépuscule des vampires



calibre 0.7.2

A ma mère à qui je dois tout

© City Editions 2011 pour la traduction française.

© Colleen Gleason, 2007

Publié aux États-Unis sous le titre *Rises the night*,
par Signet Eclipse, an imprint of New American Library,

LES CHRONIQUES
DES GARDELLA

**LE CRÉPUSCULE
DES
VAMPIRES**

Colleen Gleason

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Martine Desoille

PROLOGUE

Une veuve éplorée

À l'heure où les honnêtes gens dorment sur leurs deux oreilles, Victoria Gardella Grantworth de Lacy, marquise de Rockley, errait seule dans les rues mal famées du quartier de Seven Dials.

Engourdie jusqu'aux os, minée par le chagrin, la colère et l'ennui, elle avançait à pas saccadés comme un soldat qui marche au pas. Si elle était vêtue de noir de la tête aux pieds, ce n'était pas uniquement parce qu'elle portait le deuil de son époux, décédé un mois plus tôt, mais parce qu'elle voulait se fondre dans l'ombre, voir sans être vue.

Elle avait endossé un habit d'homme afin d'être plus libre de ses mouvements, mais aussi pour protester contre les codes étriqués de la bonne société qui exigeaient d'elle qu'elle restât enfermée douze mois durant dans sa maison endeuillée. Un sourire sans joie effleura ses lèvres lorsqu'elle pensa à la tête qu'aurait fait tout ce beau monde s'il l'avait vue dans cet accoutrement.

Sa toque de castor – qui avait appartenu à Phillip –portait encore l'odeur de sa pommade capillaire à l'essence de romarin. À présent, le parfum familial se dissipait, submergé par la puanteur des déjections et autres rebuts qui jonchaient les pavés d'un des pires quartiers de Londres.

Les rues confinées étaient si étroites qu'elles pouvaient à peine contenir un homme avec les bras écartés. Les façades étaient presque toutes aveugles et quand il y avait des fenêtres, les volets en avaient été arrachés et pendaient misérablement sur leurs gonds. Ici, fiacres et coches étaient introuvables, en particulier à cette heure tardive où arsouilles et vide-goussets étaient à l'affût.

Victoria savait qu'elle avait peu de chance de trouver un vampire à abattre ce soir – tous ayant fui la ville avec leur reine, Lilith, un mois plus tôt. Mais malgré cela, elle ressentait une furieuse envie d'en transpercer un de son pieu de frêne.

Elle voulait sentir son sang palpiter à nouveau et non pas stagner dans ses veines comme de l'eau croupie. Elle avait besoin d'exercice et de combat. Elle avait soif de vengeance.

Et d'absolution.

Tournant à un coin, elle se tapit discrètement dans l'ombre d'une vieille bâtisse en brique. De l'autre côté du boyau qui tenait lieu de rue dans cette partie de la ville, elle aperçut deux silhouettes.

L'une était celle d'un grand gaillard et l'autre appartenait à une

jeune fille dont la tête n'arrivait pas à l'épaule de l'homme.

À la pâle lueur du croissant de lune, Victoria vit que la fille avait l'air affolé. Elle suppliait et se débattait... tandis que l'autre la dominait de toute sa taille de colosse, la tenant plaquée contre la muraille, une main serrée autour de sa gorge et l'autre plongée dans son corsage.

Un rapide coup d'oeil circulaire indiqua à Victoria qu'il n'y avait pas un chat alentour. S'avancant dans la lumière, elle arracha sa toque de fourrure.

Elle voulait que l'homme sache que c'était une femme qui allait le forcer à se mettre à genoux.

Ignorant le piquet de frêne qu'elle portait dans sa poche de redingote, ou le poignard attaché à sa cuisse, elle s'approcha à pas de loup et, prenant son élan, asséna un méchant coup de pied dans les reins du malabar.

L'homme fit volte-face en rugissant.

Mais Victoria était déjà en position de combat, les genoux légèrement fléchis et prête à bondir, ainsi que le lui avait appris Kritanu. La fureur qu'elle gardait enfouie en elle depuis des semaines avait refait surface. Sa respiration s'accéléra.

L'homme fondit sur elle, un rictus hideux aux lèvres. Mais elle l'esquiva, légère et rapide, et le déséquilibra d'une torsion du bras. La petite *vis bulla* qu'elle portait au nombril lui donnait une force et une rapidité telles qu'elle pouvait propulser un homme trois fois plus lourd qu'elle la tête la première contre un mur de brique.

Le choc rendit un « oomph » des plus gratifiants, mais Victoria n'avait pas encore assouvi son besoin de vengeance. Ignorant les yeux effarés de la fille qui se tenait recroquevillée à l'écart de l'empoignade, elle retourna le violeur d'un geste vigoureux et le cueillit d'un crochet à la pommette. L'homme vacilla comme s'il allait tomber, puis se reprit et, poussant un cri guttural, lança son énorme bras en avant.

Victoria bloqua son geste, puis serra le poing et lui décocha un direct en pleine figure.

Le molosse écarquilla des yeux stupéfaits, mais s'abaissa juste à temps pour esquiver son coup. Lorsqu'il se redressa, il tenait un couteau à la main.

Le temps suspendit son vol, puis tout alla très vite.

Un sourire aux lèvres, Victoria saisit promptement le poignard qu'elle portait attachée à la cuisse. Dans sa paume, le manche du poignard lui procurait la même sensation de puissance que lorsqu'elle tenait un piquet de frêne.

Ce fut comme si elle revenait aux sources, comme si elle émergeait vers la lumière et la liberté.

Elle fendit, toucha, tailla, enchaînant un à un tous les coups que

Kritanu lui avait appris. Des images de Phillip, de Lilith et de sa horde de vampires dansaient devant ses yeux, comme projetées sur le visage de son adversaire figé en un masque d'effroi et de douleur... puis plus rien.

Rien.

Victoria allait à nouveau lever le bras pour frapper quand elle se rendit compte que ses mains étaient couvertes de sang. Du sang ! Les vampires ne saignaient pas lorsqu'on les transperçait.

Victoria baissa les yeux et vit qu'elle tenait à la main non pas un piquet mais un couteau dégoulinant de sang. Elle était à genoux... à côté d'une énorme masse immobile.

Les yeux vagues et vitreux, l'homme avait du sang sur le menton, les joues, et même les lèvres. Un mouvement quasi imperceptible soulevait sa poitrine.

Victoria tremblait de tous ses membres.

Elle voulut lâcher son couteau mais ses doigts crispés refusèrent de lui obéir. Elle fourra sa main dans sa poche et promena son regard autour d'elle.

La fille avait disparu. Il n'y avait personne pour voir de quoi elle était capable quand elle laissait libre cours à sa fureur et à son chagrin.

Un bruit avait tiré Eustacia Gardella du sommeil. Instinctivement, elle s'empara du piquet de frêne posé sur la table de nuit, puis roula hors du lit. Son geste éveilla Kritanu qui dormait à ses côtés.

Voyant qu'elle tenait son pieu à la main, sans dire un mot, il saisit son couteau et suivit Eustacia qui s'élançait déjà dans l'escalier à pas rapides et silencieux.

Elle avait conservé une agilité extraordinaire pour une femme de quatre-vingt-un ans, et sa sensibilité de Vénatore lui permettait de détecter le danger et de réagir beaucoup plus rapidement qu'un simple mortel.

Elle avait presque atteint le rez-de-chaussée quand elle aperçut une silhouette dans le vaste hall d'entrée.

— Victoria !

Victoria releva la tête. En voyant ses joues et ses mains maculées de traînées noirâtres et ses yeux affolés, Eustacia comprit que quelque chose n'allait pas.

— Je ne pouvais pas rentrer chez moi dans cet état, dit Victoria d'une voix étonnamment calme.

— *Cara*, qu'est-il arrivé ?

Les doigts de Victoria étaient glacés, constata Eustacia en prenant les mains de sa petite-nièce dans ses vieilles mains noueuses pour l'entraîner vers le boudoir.

Kritanu s'en fut aussitôt chercher un plaid dont il enveloppa les épaules de Victoria, puis dit d'une voix apaisante :

— Je vais faire du thé.

— Un peu plus et je le tuais, dit Victoria à sa tante. Il y avait du sang partout. Je ne savais plus quoi faire.

Ses paroles étaient claires, calmes, sensées. Elle se tenait droite et semblait détendue, mais la fixité de son regard inquiétait Eustacia.

Elle la mena jusqu'au canapé pour la faire asseoir, puis demanda :

— Que s'est-il passé, Victoria ?

— Je suis sortie cette nuit. Je ne m'attendais pas à croiser des vampires – je sais que Lilith a emmené toute sa clique avec elle – mais j'avais besoin de prendre l'air.

— Tu avais besoin de t'occuper, dit Eustacia pour tenter de dissiper la fixité hallucinée de son regard. Et c'est bien naturel. Car tu es une Vénatore.

Un bref sourire éclaira les traits de sa nièce.

— Max l'a dit. La nuit où Phillip... est mort. Il a dit que j'étais une véritable Vénatore.

— Vraiment ? dit Eustacia, surprise.

Un tel compliment de la part de celui qui ne voyait en sa nièce qu'une coquette écervelée était pour le moins inattendu.

Max, un Vénatore confirmé, s'était embarqué pour l'Italie aussitôt après la tragédie et n'avait plus donné signe de vie depuis.

— Ainsi donc, tu es sortie, reprit sa tante. Mais raconte. D'où vient ce sang ?

— J'ai failli tuer un homme. Je ne me souviens pas de grand-chose, tante Eustacia, si ce n'est qu'il cherchait à violer une jeune fille et que je suis intervenue. C'était un colosse, une vraie brute. Nous avons commencé à nous battre et il a sorti un coutelas. J'ai pris mon poignard... et ensuite, plus rien. Il y avait du sang partout.

Les yeux de Victoria avaient repris leur fixité. Eustacia sentit son cœur se serrer. Sa nièce, si brave, si forte et intelligente, semblait complètement désorientée.

Combien de fois avait-elle regretté de l'avoir entraînée dans ce monde de violence et de malfaisance en faisant d'elle une Vénatore ?

Mais il était trop tard pour avoir des remords, et de toute façon ils avaient besoin d'elle pour détruire Lilith, la reine des vampires. Eustacia, qui combattait le mal depuis plus de soixante ans, savait que son anéantissement valait tous les sacrifices.

Simplement, elle regrettait que Victoria ait dû subir une telle épreuve si jeune.

— Et je suis bouleversée. Je l'ai... laissé là-bas. Je ne savais pas quoi faire.

— Victoria, écoute-moi. L'homme s'apprêtait à violenter une jeune fille et tu l'as sauvée. Dis-toi qu'il t'aurait trucidée si tu n'avais pas eu le dessus. C'était un cas de légitime défense.

— D'accord, mais ça n'était pas une raison pour le réduire en charpie !

Les larmes jaillirent enfin, tandis que de gros sanglots convulsifs secouaient ses frêles épaules.

Eustacia enveloppa sa nièce de ses bras, soulagée de voir que Victoria laissait enfin libre cours à la colère et au chagrin qu'elle gardait enfouis en elle depuis la mort de Phillip. La perte de son époux, moins d'un mois après leur mariage, et dans des circonstances atroces, l'avait poussée à se replier sur elle-même. Du moins, ce soir, avait-elle trouvé un moyen d'exprimer son désarroi, fût-ce d'une manière sanglante.

Il fallut un long moment avant que les sanglots convulsifs ne laissent place à de petits hoquets.

Enfin, Victoria s'écarta de sa tante. Elle avait les yeux gonflés, et ses joues marbrées étaient constellées de minuscules éclaboussures brunâtres. Une longue traînée de sang séché maculait sa mâchoire. Quelques mèches de cheveux noirs s'étaient échappées de sa tresse, formant un halo de boucles folles autour de son visage.

Victoria plongea une main dans son pantalon pour dégager sa chemise.

— Je ne peux plus la porter. Je ne veux plus me laisser contrôler par elle, dit-elle.

Relevant sa chemise au-dessus de sa taille, Victoria révéla la *vis bulla* accrochée à son nombril. C'était l'amulette sacrée des Vénatores, les chasseurs de vampires. Fabriquée à partir de minerai d'argent provenant de Terre sainte, la petite croix avait séjourné quelque temps dans de l'eau bénite à Rome avant d'être fixée au nombril de Victoria au moyen d'un petit anneau. Eustacia portait la même. Elle ne l'avait jamais ôtée depuis qu'elle avait accepté de servir la cause de la famille Gardella. Aucun Vénatore n'ôtait jamais sa vis.

Victoria, Vénatore de naissance, tout comme elle, avait été entraînée et consacrée. Rares étaient les élus, et plus rares encore ceux qui acceptaient d'endosser la mission.

Il n'y avait en tout et pour tout qu'une centaine de Vénatores dans le monde qui avaient passé l'épreuve avec succès et portaient la *vis bulla*. Et voilà que Victoria voulait se séparer de la sienne. Eustacia ouvrit la bouche pour parler, mais sa nièce ne lui en laissa pas le temps.

— N'ayez crainte, ma tante. Je la remettrai quand je serai sûre de pouvoir la porter à nouveau sans abuser du pouvoir qu'elle me confère. J'ai eu la peur de ma vie ce soir, mais j'ai aussi compris que je

n'étais pas encore prête à repartir en chasse. Tuer un mort vivant et tuer un être humain malfaisant, ça n'est pas la même chose... Je ne veux plus jamais faire couler le sang.

Eustacia prit les mains de sa nièce dans les siennes. Elle était peinée par sa décision et quelque peu inquiète... mais elle la comprenait.

— Il n'y a plus de danger ici pour l'instant. Lilith et sa cour ont quitté Londres, et même s'il y a de fortes chances pour qu'elle revienne un jour, il n'y a pas de menace imminente.

Les yeux de Victoria brillèrent, ses lèvres se pincèrent.

— Je me vengerai de Lilith pour ce qu'elle a fait à Phillip, je le jure. Ce que je considérais jusqu'ici comme un devoir, est devenu une affaire personnelle.

*Où l'arme de Lady Rockley s'avère
dangereusement inefficace*

Victoria resserra les doigts autour de son pieu de frêne, plus par habitude que par nécessité, et jeta un coup d'oeil de l'autre côté du mur de brique.

Il faisait froid et humide, comme il fallait s'y attendre à cette heure avancée de la nuit. Au-delà du paisible périmètre de Drury Lane, personne n'aurait osé s'aventurer dans ce dédale de rues jonchées de détritrus, hormis les voyous et les prostituées.

Mais à son grand dam, Victoria constata qu'il n'y avait aucun pickpocket, ni aucun vampire en vue.

Une année s'était écoulée depuis la mort de Phillip, et Victoria était de sortie pour la première fois depuis le soir où elle avait décidé d'ôter sa *vis bulla*. Elle avait passé les douze derniers mois à s'exercer au combat, apprenant à dominer la colère et le chagrin qui l'avaient presque poussé à tuer un homme à St. Giles. Elle voulait être certaine d'être prête et en parfaite possession de ses moyens avant de remettre l'amulette sacrée. À présent, la petite croix en argent frissonnait à nouveau doucement au creux de son nombril, la faisant se sentir sûre d'elle.

Son piquet dans une main et son pistolet dans l'autre, elle arpentait les rues, prête à l'action.

Car même si la culpabilité continuait de la ronger, elle ne pouvait s'empêcher de chercher des malheureux à secourir.

À cette pensée, elle secoua brusquement la tête. Sa tempe racla le mur de brique. Des brisures de mortier s'abattirent en pluie sur le sol, la rappelant soudain à la réalité.

Barth n'allait pas tarder à revenir la chercher avec le fiacre pour la ramener dans sa grande maison vide de St. Heath Row où elle allait continuer à vivre jusqu'à l'arrivée du nouveau marquis de Rockley, qui se trouvait actuellement en Amérique et n'avait pas encore pu être localisé.

Presque au même instant, la voiture émergea au coin de la rue dans un fracas de roues.

Barth conduisait plus lentement qu'à l'ordinaire. Non pas que le cocher ait changé ses habitudes, mais il était manifestement à sa recherche et avait passé les rues au peigne fin. Il s'arrêta et elle grimpa dans le fiacre.

— Barth, dit-elle, je ne suis pas encore prête à rentrer chez moi...

emmenez-moi à St. Giles, au Calice.

Sans lui laisser le temps de protester, elle referma la portière.

Il y eut un moment d'attente, comme s'il avait hésité, puis elle l'entendit qui claquait la langue. Une secousse, et la voiture s'ébranla à bonne allure.

Victoria se renversa sur la banquette en s'efforçant de ne pas songer à la dernière fois où elle était allée au Calice d'argent. Plus d'un an auparavant.

Les rues de St. Giles étaient désertes. Il fallait être bigrement imprudent ou audacieux pour oser s'aventurer dans cette partie de la ville qui n'offrait qu'une relative sécurité en plein jour et se transformait en coupe-gorge à la nuit tombée. Ils longèrent St. Martin's Lane et traversèrent le Dial¹, un carrefour où se croisaient sept voies de circulation.

Elle n'avait pas oublié St. Andrews Street ni le lieu où elle avait presque failli tuer un homme et qui revenait parfois hanter ses rêves. Car si elle avait oublié les détails les plus affreux de l'incident, elle se souvenait avec précision de l'endroit.

Un jour peut-être, elle y retournerait.

Quelques rues plus bas, le fiacre pila brusquement, la tirant de son inconfortable rêverie. Saisissant la petite lanterne qui servait à éclairer l'habitacle, elle descendit prestement de la voiture et s'esquiva avant que Barth ait pu la rappeler ou s'élancer à sa suite.

Ses pieds foulaient sans bruit les pavés, contournant les monceaux de détritiques et enjambant les petites flaques laissées par une averse de fin de journée.

Elle était devenue insensible à la puanteur et aux yeux qui l'épiaient dans l'ombre.

Qu'ils viennent donc, songea-t-elle. Ils trouveront à qui parler.

Elle avançait bien droite, la main sur son pistolet, le halo de sa lanterne fendant l'obscurité. Une douce brise d'été soufflait, ne parvenant pas néanmoins à masquer les odeurs de charogne et de déjections animales. Elle sentit sa nuque fraîchir légèrement sous sa toque de castor, mais c'était à cause du vent et non pas en raison d'une quelconque menace.

Victoria s'arrêta devant ce qui avait été jadis l'entrée du Calice d'argent. La dernière fois qu'elle avait mis les pieds ici, c'était le soir où elle était venue chercher Phillip.

À la place de la taverne qui accueillait indifféremment vampires et mortels, elle avait trouvé un tas de ruines fumantes.

Était-ce un tour de son imagination ? Elle avait l'impression qu'une odeur de bois brûlé flottait encore dans l'air. Non, pas après tout ce temps. C'était impossible...

Un courant d'air froid effleura à nouveau sa nuque.

Elle se figea en retenant son souffle, et tendit l'oreille.

Elle n'avait pas rêvé : il y avait un vampire au sous-sol.

Les sens soudain en alerte, Victoria enjamba les restes calcinés de la porte et commença à descendre les marches qui menaient à l'ancre caverneux.

Sa main gauche tâtonnait la muraille tandis que la droite tenait la lanterne. La vision nocturne ne faisant hélas pas partie des attributs des Vénatores, mieux valait s'éclairer que cheminer à l'aveuglette parmi les gravats.

Par chance, le plafond ne s'était pas complètement effondré et elle parvint à atteindre sans trop de difficultés le bas de l'escalier. Ramenant prestement la lampe derrière son dos pour masquer au maximum le halo lumineux, elle tendit le cou et jeta un coup d'oeil à ce qui restait de l'établissement de Sébastien Vioget.

Bien que sa nuque continuât de la picoter, elle ne percevait pas le moindre bruit ou mouvement. Elle se figea complètement, glissant subrepticement ses doigts dans sa poche de redingote pour saisir son piquet de frêne, puis attendit, les sens aux aguets.

Le froid sur sa nuque avait gagné en intensité. Soudain son poulx s'accéléra, ses narines frémirent comme pour flairer la présence du mort vivant.

S'étant assurée qu'il n'y avait personne d'autre dans la pièce, Victoria brandit sa lanterne.

La promenant ici et là, elle découvrit la même scène de désolation que douze mois auparavant : plafond calciné, tables fracassées, verres brisés... il lui sembla même renifler une vague odeur de sang dans l'air.

Elle enjamba une chaise disloquée. Sous ses pieds, le verre brisé crissait comme du gravier. Elle continua de s'enfoncer dans l'obscurité, longeant le mur jusqu'à l'endroit où le plafond formait une alcôve. Le froid sur sa nuque lui indiquait qu'elle allait dans la bonne direction.

Sébastien Vioget avait disparu la nuit où le Calice d'argent avait brûlé. Max, qui était présent, lui avait dit qu'il ignorait si Sébastien avait réchappé à l'incendie, lui laissant ainsi entendre qu'il se fichait comme d'une guigne de savoir s'il avait survécu ou non.

Victoria aurait dû faire de même... mais elle ne parvenait pas à chasser de ses pensées l'homme à la chevelure fauve qui accueillait des vampires dans son établissement. Un jour, Vioget lui avait dit qu'il valait mieux leur offrir un lieu où ils puissent prendre leurs aises, car alors les langues se déliaient et l'information circulait...

Elle trouva la porte dérobée derrière laquelle Sébastien l'avait entraînée la première fois qu'elle avait fait sa connaissance. Abrisée par un plafond bas et encadrée de solides murs de pierre, la porte avait été relativement épargnée par les flammes. Seules quelques

tramées de suie étaient visibles. Victoria remarqua qu' elle était entrebâillée.

Le froid sur sa nuque devint plus pressant.

Elle déposa sa lanterne à l'entrée du couloir, poussa la porte et entra. Le pistolet qui se trouvait dans sa poche heurta le chambranle au passage. Il ne lui était d'aucune utilité pour combattre les vampires, mais elle savait qu'il pouvait s'avérer précieux en toutes autres circonstances. Une fois dans l'étroit et sombre corridor, elle repensa à Sébastien et à la façon dont il l'avait acculée au mur de brique puis balayé son haut-de-forme d'un revers de main, démasquant sa véritable identité.

Il ne l'avait pas embrassée cette fois-là.

Pressant le pas, comme pour laisser derrière elle ces pensées affolantes, Victoria s'approcha de la petite pièce sur la gauche, qui servait de bureau et de fumoir à Vioget.

Il, elle, eux... se trouvaient dans cette pièce.

Un sourire assassin retroussa ses lèvres, tandis que son pouls s'accélérait. Il y avait des mois qu'elle attendait cet instant. La porte était entrouverte et suffisamment éclairée de l'intérieur pour qu'elle puisse distinguer les motifs compliqués du canapé de brocart.

Curieux, songea-t-elle, qu'un vampire ait besoin d'autant de lumière.

De là où elle se trouvait, elle put constater que le fumoir avait été épargné par le feu. Il n'y avait pas le moindre signe de désordre... les livres étaient toujours parfaitement alignés sur les étagères, les coussins disposés avec soin... et même le plateau d'argent avec les bouteilles de cognac et de sherry était à leur place sur la desserte à l'autre bout de la pièce. La seule touche discordante était la présence de deux individus qui se tenaient penchés au-dessus du bureau de Vioget, et dont un au moins était un vampire.

Extirpant sans bruit le piquet de sa poche, Victoria le dissimula dans les plis de sa redingote et entra d'un pas décidé.

— Bonsoir, Messieurs, dit-elle, faisant se retourner les deux compères. Vous cherchez quelque chose ?

Une année de deuil avait quelque peu émoussé sa réactivité.

Avant même qu'elle ait pu dire ouf, l'un des deux hommes se jeta sur elle, les prunelles rougeoyantes et les crocs étincelants. Victoria recula, mais le mur faisait obstacle. Elle pivota sur elle-même.

Le vampire l'imita et elle trébucha contre le pied d'une chaise, manquant de peu s'étaler. Sa maladresse ne fit que renforcer sa détermination. Les bons réflexes enseignés par Kritanu lui revinrent d'un seul coup, tandis que ses muscles reprenaient toute leur vigueur.

À peine s'était-elle remise d'aplomb, que le vampire fonçait droit sur elle, la poitrine offerte par inadvertance. Elle frappa un grand

coup, sentit le *pop* familier sous la pointe de son piquet, puis recula pour voir le mort vivant tomber en poussière.

Respirant à peine, elle regarda l'autre homme qui n'avait pas bougé. Il l'observa, un rictus amusé aux lèvres, puis ajusta la veste de son habit et fixa sur elle ses yeux noirs et brillants.

— Prête à en découdre ? dit-il tout en contournant tranquillement le coin du bureau.

Ses gestes ne trahissaient aucun émoi. Il n'était ni menaçant ni menacé.

— Que faites-vous ici ? demanda Victoria qui voulait une réponse avant de lui régler son compte.

Qu'elle et lui se soient trouvés là ce soir, au même moment, ne pouvait être une simple coïncidence. À en juger pas la poussière accumulée sur les meubles et l'aspect rangé de la pièce, personne n'était entré dans le bureau de Sébastien depuis longtemps.

— Pure curiosité, répondit-il.

Il se tenait à présent face à elle, de l'autre côté du sofa.

— Voilà tout ce qui reste du tristement célèbre Calice d'argent. Je voulais voir à quoi ressemblait l'autre de Sébastien Vioget.

Il n'avait pas sorti ses crocs et ses yeux étaient d'un brun des plus ordinaires.

— Vous le connaissez ?

De taille moyenne, le vampire portait ses cheveux bruns coiffés en arrière. Son gros nez bulbeux enlaidissait son visage et ses sourcils formaient deux minces traits horizontaux au-dessus de ses yeux. Il secoua la tête.

— Je n'ai jamais eu le plaisir de rencontrer Monsieur Vioget. Et je crains fort que cela ne soit plus possible.

— Il y a des mois que les vampires ont déserté ce lieu, dit Victoria, sans cesser de l'observer. Depuis que Lilith a emmené sa cour avec elle. Mais peut-être a-t-elle projeté de revenir. Vous aurait-elle envoyé en éclaireur ?

Il la dévisagea longuement ; une lueur s'alluma dans ses yeux noirs. Ses prunelles n'avaient pas changé de couleur. Pas encore. N'eut été son habit mal taillé, il aurait pu passer pour un membre de l'aristocratie anglaise.

— Vous êtes la femme Vénatore.

Victoria acquiesça d'un signe de tête.

Les yeux du vampire se plissèrent.

— Quel coup de maître si je pouvais vous amener à Nedas. Il apprécierait de vous mettre au supplice. Je ne suis pas aussi capricieux que mon cher compagnon à présent disparu, mais je suis beaucoup plus fort et plus rapide.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'il était à ses côtés et prêt à

la prendre à la gorge. Victoria fit volte-face, mais il parvint à lui saisir le bras.

Il avait dit vrai, il avait une force incroyable. Ses yeux s'étaient mis à rougeoyer. Elle tenta de se dégager mais en fut empêchée par le bord du canapé.

Faisant mine de perdre l'équilibre, elle se baissa, puis se releva d'un bond et le repoussa. Il recula, déstabilisé, mais ne tarda pas à revenir à la charge sans lui laisser ou presque le temps de reprendre son souffle.

Pivotant sur elle-même, elle brandit son piquet, releva les yeux pour le regarder, prête à donner le coup fatal, puis renonça. *Phillip*.

C'était Phillip.

Elle eut l'impression que son corps se transformait en glace, puis en feu. Elle lâcha le piquet qui tomba de ses doigts amollis. Elle hurla quand il la poussa violemment de côté, la faisant chuter à terre.

Un nuage de poussière s'échappa du tapis, elle suffoqua. Victoria leva les yeux vers l'homme qui la dominait à présent de toute sa hauteur.

Mais ce n'était pas Phillip. C'était toujours le même individu laid et râblé, aux yeux rougeoyants et aux lèvres pincées en une moue fielleuse.

Elle chercha à tâtons son pieu de frêne. Il ne pouvait pas avoir roulé bien loin. L'homme se jeta sur elle. Elle parvint de justesse à lui échapper, puis sentit un objet dur et long sous sa hanche.

Pivotant sur sa droite, elle saisit son piquet puis, d'un coup de reins, se remit sur ses jambes.

La force de son geste avait déstabilisé son adversaire. Pirouettant sur elle-même, elle lui plongea le piquet en plein coeur, s'attendant à entendre *unpop* et à le voir tomber en poussière.

Mais rien ne se passa et le vampire revint à l'assaut, la bouche tordue en un rictus assassin.

Abasourdie, Victoria recula, mais se prit les pieds dans le coin du tapis et partit à la renverse.

Sa tête alla cogner contre le mur et lorsqu'elle leva les yeux, elle vit la créature aux yeux rouges qui revenait vers elle.

Il avançait d'un pas calme et décidé, et Victoria n'arrivait pas à se remettre du fait que *rien ne s'était passé* alors qu'elle l'avait percé. Il n'y avait eu ni poussière ni sang... et il revenait à la charge.

— Phillip ? gémit-elle doucement.

— Vénatore, répondit-il en plongeant sur elle. Allons... détendez-vous... vous n'allez rien sentir.

— Non ! cria-t-elle.

Lançant son piquet en avant de toutes ses forces, elle l'empala de part en part.

Sans succès. Ses mouvements s'étaient ralentis... mais il n'était pas en train de mourir. S'arc-boutant, elle le repoussa en hurlant.

Il lui fallait une autre arme. Le pistolet... vite, elle le sortit de sa poche, visa et appuya sur la détente. L'arme sauta dans sa main, la balle atteignit son adversaire en pleine poitrine.

Cette fois, en constatant qu'il se remettait sur ses jambes et recommençait à avancer dans sa direction, elle ne fut pas surprise.

En désespoir de cause, Victoria sauta par-dessus le canapé. Mais tandis qu'elle cherchait des yeux une arme de fortune, il se jeta sur elle avec une telle vigueur qu'elle se dit qu'elle n'avait aucune chance.

Ils roulèrent sur le tapis et une furieuse lutte s'engagea. Le plateau en argent vola tandis que les bouteilles se brisaient sur le sol en déversant leur odorant contenu.

Paniquée et furieuse, Victoria ne songeait désormais à rien d'autre qu'à sauver sa peau. Saisissant le lourd plateau qui était tombé derrière elle, elle le souleva et, sans vraiment comprendre ce qu'elle était en train de faire, en asséna un grand coup sur la tête de l'homme qui se tenait penché au-dessus d'elle.

Il vacilla et perdit l'équilibre. S'agrippant des deux mains au sofa, l'homme se redressa, les yeux rougeoyants comme des braises, la bouche écumante. Victoria dit une prière, puis faisant tournoyer le plateau comme une serpe, frappa son adversaire au cou.

Le plat de métal trancha la chair, sectionnant la tête.

Les yeux de l'homme se révulsèrent tandis que sa tête roulait à terre. Prête à frapper à nouveau, Victoria attendit. Elle tremblait et haletait autant que si elle venait de combattre dix vampires.

Puis elle vit le visage de l'homme se ratatiner comme une baudruche, prenant l'aspect tanné d'un masque de cuir aux yeux creusés et aux lèvres flétries... et enfin s'enfoncer dans le sol et disparaître.

Où Lady Rockley refuse de parler chiffons

et perd son sang-froid

— Ce ne pouvait être qu'un démon, dit Victoria. Le lendemain, dès potron-minet, elle s'était rendue chez sa tante Eustacia pour la mettre au fait des événements survenus au Calice d'argent.

— Je n'en ai jamais vu, poursuivit-elle, et je sais qu'il y a des siècles qu'ils ont déserté l'Angleterre, mais ce n'était pas un vampire. Car je n'ai pas réussi à le transpercer. Et il a changé d'apparence.

Une lueur d'inquiétude traversa les yeux noirs et brillants d'Eustacia.

— Tu as raison, *cara*, dit-elle. Aucun vampire ne peut survivre à un piquet planté en plein coeur. Lilith, elle-même n'y survivrait pas – si tant était qu'on puisse l'atteindre, naturellement.

Sa chevelure rassemblée en un opulent chignon casca-dait en boucles d'un beau noir bleuté que pas une seule mèche grise ne venait ternir. Malgré ses quatre-vingts ans, son visage ne semblait pas donner prise au temps. Seules ses mains – qui tenaient la petite amulette d'argent que Victoria lui avait confiée – étaient déformées par l'âge.

Nouveuses et arthritiques, elles ne lui permettaient plus de manier le pieu de frêne.

— Je l'ai piqué deux fois, reprit Victoria, dont le coeur s'affolait lorsqu'elle repensait à ce qui avait été un moment de pure panique.

Contrairement à l'homme de Seven Dials, qu'elle avait failli tuer avec une facilité stupéfiante, le vampire de la vieille au soir s'était révélé quasi indestructible. Un vrai cauchemar.

— Deux fois en pleine poitrine... ça l'a ralenti, mais ensuite, quand j'ai ôté le piquet, c'était comme si rien ne s'était passé.

— Tu disais qu'il était en compagnie d'un vampire ? C'est étrange. Car les démons et les vampires ne font pas bon ménage. Ce sont des ennemis jurés.

— Mais pourquoi ? Ne sont-ils pas les uns et les autres à la solde de Lucifer ?

Eustacia secoua la tête.

— En effet, mais heureusement pour nous, ils se jalourent les uns les autres et rivalisent pour obtenir les faveurs de Lucifer.

Tout bien considéré, il y avait une certaine logique perverse dans tout cela, songea Victoria. Les démons avaient été des anges avant de décider de servir Lucifer, longtemps avant que ne débute l'histoire de

l'humanité.

Alors que les vampires étaient des créatures relativement récentes. Judas Iscariote, l'infâme traître de Jésus-Christ, avait été le premier mort vivant à avoir existé. Incapable de croire qu'il pourrait être pardonné après avoir livré Jésus à l'ennemi, Judas s'était suicidé, choisissant ainsi l'immortalité et le camp de Lucifer qui, pour le récompenser, avait fait de lui le père des vampires, une nouvelle race de démons. Le diable avait repris à son compte et à la lettre les paroles mêmes du Christ – Ceci est mon sang, prenez et buvez – et condamné ainsi Judas et ses descendants à boire du sang pour pouvoir survivre.

Dès lors, il n'était guère surprenant que les deux espèces fussent rivales. Les premières ayant été les suppôts de Lucifer depuis la nuit des temps, alors que les autres avaient été créées par lui – après avoir succombé à la tentation et trahi Jésus pour trente pièces d'argent.

Apparemment, ces détestables créatures n'étaient pas si différentes des êtres humains, en cela qu'elles étaient tout autant assoiffées de pouvoir et de reconnaissance.

— Victoria ? fit tante Eustacia, comme si une idée avait soudain germé dans sa tête. Prends le temps de bien réfléchir avant de me répondre. Après avoir tué le vampire, te souviens-tu si ta nuque était encore froide ?

Victoria essaya de se remémorer les paroles qu'ils avaient échangées... avait-elle ressenti des picotements dans la nuque ?

— Non... mais il y avait une odeur bizarre.

Eustacia sourit.

— Voilà qui est intéressant. La plupart des Vénateurs ne parviennent pas à détecter la présence des démons aussi précisément que celle des vampires. Et bien souvent ils ne la perçoivent pas du tout. Le fait que tu aies senti quelque chose est tout à fait inhabituel.

Son sourire s'éteignit, puis elle ajouta :

— Je vais faire venir Wayren et lui montrer ceci pour avoir son avis.

Eustacia baissa les yeux sur le disque de bronze que Victoria avait trouvé à l'endroit où la créature avait disparu, comme aspirée par le sol.

Gros comme l'ongle du pouce, le disque était gravé d'un motif sinueux en forme de chien. Bien que n'étant pas absolument certaine qu'il ait appartenu à la créature qu'elle avait décapitée, Victoria l'avait ramassé. Dès qu'elle l'avait touché, un frisson désagréable lui avait parcouru les bras jusqu'aux épaules, la faisant se retourner prestement comme si quelqu'un, ou quelque chose, s'était trouvé derrière elle. Avisant un petit bibus rempli de vieux manuscrits sans doute empruntés à la mystérieuse et frêle jeune femme qu'Eustacia avait

coutume de consulter quand elle était dans le doute, Victoria demanda :

— Où est Wayren ?

Sa tante posa l'amulette sur le petit guéridon d'acajou qui voisinait avec son fauteuil favori.

— Aux dernières nouvelles, elle était à Rome, pour prêter main-forte à Max. Il semblerait qu'il ait eu un problème.

— Max ! Un problème ? railla Victoria, sarcastique. Qui l'aurait cru ? En vérité, je suis stupéfaite d'apprendre que tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes pour Max. Mais comment se porte-t-il, à part ça ?

— Il ne m'a pas donné de nouvelles depuis plusieurs mois, répondit sa tante en baissant les yeux. Elle marqua une pause, l'air gêné, puis reprit : Je comprends que son départ aussitôt après l'affrontement avec Lilith... ait pu t'irriter, mais le Consilium – le conseil des Vénatores – l'avait convoqué des semaines avant cela, et c'est uniquement parce qu'il voulait affronter Lilith qu'il avait reporté son départ pour l'Italie.

— Irritée ? En aucune façon, rétorqua Victoria. Il était grand temps qu'il regagne l'Italie. Vous et moi sommes parfaitement capables de faire pièce aux vampires qui pourraient encore traîner dans Londres. Et jusqu'à hier soir, je n'en avais pas croisé un seul depuis le départ de Lilith.

Eustacia tendit le bras et tapota doucement la main de Victoria. Ses doigts étaient noueux mais chauds et soyeux.

— Je sais que tu as passé une année difficile, *cara*. Toutes ces questions au sujet de Phillip et...

— Le plus dur, c'est d'être condamnée à ne rien faire ! lança Victoria d'une voix aiguë qui frisait l'hystérie.

Sentant qu'elle était sur le point de craquer, elle s'arrêta net. Si Max avait été là, il lui aurait très probablement fait remarquer que les vrais Vénatores – comme lui – ne laissent jamais transparaître leurs émotions.

Mais peut-être pas... La dernière fois qu'elle l'avait vu, Max l'avait appelée Vénatore, ce qui n'était pas un mince compliment dans sa bouche. Car cela revenait à dire qu'il la considérait comme son égale.

— Il est exact que tu n'as guère eu l'occasion de t'occuper ces derniers mois, dit sa tante, mais avant cela, quand tu as débuté en tant que Vénatore, tu as dépassé nos plus folles espérances. Et après ce qui est arrivé... tu avais besoin de faire une pause, Victoria.

— J'ai besoin de tuer des vampires. Et pas qu'un. J'ai besoin de reprendre du service. Vous n'imaginez pas comme il est pénible de passer ses journées à ne rien faire, et vêtue de noir comme un

épouvantail par-dessus le marché. Quand ma mère et ses deux amies me rendent visite, elles ne font que parler chiffons et tenir la chronique mondaine. Apparemment, mon statut de veuve respectable me confère le droit de savoir qui couche avec qui.

À part elles, je ne vois pour ainsi dire personne, hormis mon amie Gwendolyn Starcasset, et je ne sors jamais de chez moi. J'ignore en outre quand je vais devoir quitter la maison de Phillip. Le nouveau marquis de Rockley, qui est en Amérique, n'a jamais répondu aux lettres que lui ont adressées mes avocats. Nous ignorons s'il a l'intention de prendre possession de son titre et du domaine. Heureusement que Phillip a été prévoyant, car si je ne touchais pas une rente confortable, je serais obligée de retourner vivre chez ma mère.

Elle s'approcha de la fenêtre et contempla la rue d'un oeil morne. On était en juillet, mais le pavé était gris et luisant de pluie.

— Ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée, Victoria. Car ainsi tu te sentiras moins seule.

Victoria laissa retomber le coin du rideau.

— Tante Eustacia, comment pourrais-je retourner vivre avec ma mère après ce qui s'est passé ? L'exposer à nouveau au danger ? Elle ignore tout de mes activités de Vénatore. Elle n'a tout simplement pas la moindre idée que les vampires et les démons existent ! Sans compter qu'elle va vouloir me trouver un nouveau mari dès que je me serais débarrassée de ces oripeaux de veuve. Et après ce qui est arrivé à Phillip... il est évident que je ne peux pas me remarier.

— Je pense que tu aurais dû porter le demi-deuil depuis longtemps, Victoria, répondit doucement sa tante. Un joli gris perle ferait ressortir ton teint de rose et tes beaux yeux noirs. Je crois que tu portes du noir uniquement pour tenir ta mère en respect.

— Ma tante, je vous en prie ! J'ai l'impression d'entendre ma mère. Parlons plutôt de piquets de frêne et d'amulettes et... de la façon d'éradiquer le mal. Je me moque de savoir si le gris sera à la mode cette année.

— Victoria... tu dois prendre soin de toi. Tu es encore ébranlée par la perte de ton mari. Ignorer ton chagrin ne peut qu'empirer les choses.

— Tante Eustacia, je n'ignore pas mon chagrin. Je veux venger mon époux. Mais il n'y a pas de vampires ici, à Londres... ou tout au moins, il n'y en avait pas jusqu'à hier soir.

Elle réalisa soudain que si les vampires étaient de retour, elle pourrait découvrir où se cachait Lilith... et trouver un moyen de parvenir jusqu'à elle.

Car Victoria savait qu'elle ne trouverait pas le repos tant qu'elle n'aurait pas transpercé le coeur de la reine des vampires. Ou trouvé

elle-même la mort.

Eustacia emplît vigoureusement ses poumons... puis expira lentement. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle vit que Kritanu était en train de l'observer. Assis à même le sol, face à elle, il avait passé un de ses pieds derrière sa tête et tenait son autre jambe étendue devant lui. Il souleva son pied passé derrière sa nuque et le ramena tout doucement sur la natte sur laquelle il était assis, puis leva ses bras minces et musculeux et inspira longuement.

Eustacia étira ses jambes à son tour, dépitée d'entendre un craquement d'os et de tendons, puis leva les bras et inspira à nouveau profondément.

— Le yoga est censé vous détendre et faciliter la méditation, dit Kritanu. Or je constate que pas une seconde l'anxiété n'a quitté vos yeux.

Son pantalon court et ample remonta sur ses mollets lorsqu'il s'assit à côté d'elle, exposant deux jambes musclées couleur de thé et couvertes de poils noirs. À soixante-treize ans, il n'avait pas un poil blanc et il était encore capable d'adopter la difficile posture de *Yasanas*... à laquelle Eustacia avait dû renoncer depuis longtemps.

Cependant, elle continuait de s'étirer et de pratiquer la respiration ventrale, ainsi que Kritanu le lui avait appris quand il avait commencé à l'initier au yoga, quelque cinquante-cinq ans plus tôt.

— Vraiment ? Et comment l'aurais-tu remarqué si tu étais toi-même en train de méditer ?

— J'étais en train de méditer sur le visage de *mère humsafar*, et ce que j'ai vu m'a consterné.

Elle lui sourit comme elle le faisait quand ils étaient jeunes, puis l'invita à poser sa tête sur ses jambes croisées en tailleur, et tant pis si ses genoux ne touchaient pas terre et si le poids de sa tête faisait craquer ses chevilles arthritiques.

— C'est vrai, dit-elle, que je n'ai pas cessé de ruminer depuis la visite de Victoria ce matin. Le fait qu'elle ait trouvé un démon et un vampire ensemble ne me dit rien qui vaille. Le démon a parlé d'un dénommé Nedas : un nom familier mais que je n'arrive pas à situer. Wayren aura sûrement une réponse.

— En tout cas, ce n'est pas Beauregard qui est en train de faire des siennes.

— Nous ne pouvons pas en jurer, malheureusement. Nedas pourrait être l'un de ses disciples, ou l'un de ses rivaux. Si je n'avais pas une mémoire de *strega*, je pourrais me souvenir de lui. Et puis il y a l'amulette que Victoria a trouvée... et qui envoie de mauvaises vibrations quand on la touche.

— J'ai médité sur cela aussi, dit Kritanu. L'image du chien qui est gravée dessus m'a fait penser au *hantus sabu-ros* de la vallée de l'Indus.

Eustacia caressa pensivement sa large mâchoire.

— Les vampires qui vivent dans des grottes et se repaissent du sang d'animaux ?

— Non, *mère sanam*. Les saburos auxquels je pense sont des chiens dressés à chasser les hommes et à les rapporter à leurs maîtres qui boivent leur sang. J'ignore si cette légende est fondée, mais... la silhouette du chien gravée sur l'amulette m'y a fait penser. Peut-être aurait-il été utile d'en toucher un mot à Wayren. Mais j'imagine que vous avez déjà fait le nécessaire ?

— Je lui ai envoyé un message par pigeon voyageur qui devrait lui parvenir d'ici quatre jours. Mais je vais lui écrire à nouveau pour lui faire part de tes impressions, car j'ai découvert que tes intuitions m'étaient précieuses.

— Vous aurez au moins appris une chose en cinquante ans.

Ils partirent d'un rire complice et chaleureux. Puis le visage de Kritanu redevint grave.

— Vous êtes inquiète pour Victoria, n'est-ce pas, dit-il en lui prenant la main.

— *Vero*. Elle est comme ma fille. Son chagrin est encore très vif. Et puis, elle a dû endurer tout le qu'en-dira-t-on. Pauvre jeune marquise de Rockley, à peine mariée et déjà veuve.

— Selon la version officielle, il serait mort en mer.

— *Si*. Mais ça n'a pas empêché les uns et les autres de s'interroger sur les raisons de son départ pour le Continent sans sa nouvelle épouse, dont il était soit disant tellement épris... Même les serviteurs ignorent ce qui s'est réellement passé. Et sa mère, naturellement. Victoria lui a tenu tête bravement pendant tout ce temps... C'est beaucoup de chagrin et de soucis pour une jeune femme de vingt ans.

— Mais ce n'est pas votre faute, Eustacia. Vous n'y êtes pour rien.

Elle sentit soudain les larmes lui monter aux yeux.

— Je le sais, dit-elle, mais malgré cela je ne peux m'em-pêcher de culpabiliser. Si je n'avais pas insisté... elle ne serait pas devenue une Vénatore.

— Vous n'avez pas insisté. C'était son destin... tout comme ce fut le vôtre. Si j'ai bonne mémoire, vous n'avez pas hésité longtemps avant d'accepter la mission... et vous n'étiez guère intimidée par le jeune homme qui vous avait été envoyé pour vous enseigner de *kalaripayattu* et la méditation par le yoga. Vous ne vouliez pas entendre parler de moi. Vous me dominiez du haut de vos vingt-quatre ans. Et voyez tout ce que vous avez accompli, *sanam*, dit-il en caressant doucement ses vieux doigts déformés par les rhumatismes.

Sans vous... sans votre courage et votre sens du sacrifice, le monde des mortels serait bien différent de ce qu'il est aujourd'hui. Vous rappelez-vous ce soir de Noël à Venise, Eustacia ? Si vous n'aviez pas arrêté ces Gardiens, la ville tout entière aurait disparu.

— Et Lilith aurait eu le Clip d'or en sa possession. Un petit sourire étira ses lèvres.

— Nous l'avons mise en échec plus d'une fois, toi et moi, n'est-ce pas, *amore mio* ?

— Vous l'avez mise en échec, dit-il, une expression grave dans ses yeux noirs de jais. Vous, Max et les autres... mais surtout vous. Et maintenant, c'est au tour de Victoria de prendre la relève. Elle est vouée à un avenir prometteur. Et vous le savez. Car elle porte en elle les talents de deux générations de Vénatores. Ceux de votre frère et ceux de sa pusillanime de mère. Il faut la laisser accomplir sa mission.

— Tout compte fait, je crois que c'est une bonne chose que la mère de Victoria ait refusé de reprendre le flambeau. Car je ne crois pas que Melly aurait pu renoncer à son amour de la vie mondaine pour aller chasser les vampires. Kritanu, ajouta-t-elle, toute légèreté soudain envolée. C'est surtout pour Max que je suis inquiète.

— Vous n'avez aucune nouvelle de lui ?

Elle secoua lentement la tête.

— Pas la moindre depuis plus de dix mois. Je n'ai pas été parfaitement honnête avec Victoria quand je lui ai dit que Wayren était avec lui. Elle était en Espagne, puis à Paris jusqu'à il y a un mois, quand je lui ai annoncé que j'étais sans nouvelles de Max depuis le mois d'août. Wayren est allée en Italie pour tenter de retrouver sa trace... mais en vain. Personne ne sait où il est.

Levant les yeux, elle regarda son *sanam*, son bien-aimé.

— Elle m'a écrit que la Tutela avait repris les armes. Je crains que ce ne soit l'oeuvre de ce Nedas.

— Ce n'est pas la première fois, et nous avons toujours réussi à les contrer.

— Mais cette fois c'est différent, Kritanu. Et j'ai bien peur de n'avoir ni l'énergie ni la clarté d'esprit nécessaires pour décider de la tactique à adopter. Je suis vieille et lente. Et mes vieux os me font souffrir.

— C'est à Victoria qu'il revient de prendre les décisions désormais. À l'impossible nul n'est tenu. Et ne vous en faites pas pour Max. Sa *vis bulla* le protège, même s'il n'est pas né Vénatore. Il fait partie des rares qui ont surmonté l'épreuve de la vie et de la mort. Il y a certainement une raison à cela.

— Je le sais, mais il n'empêche que je me fais du souci pour lui.

*Rencontre avec un
monsieur des plus discrets*

Victoria aimait les expéditions nocturnes. Elle aimait porter des vêtements masculins, qui non seulement la laissaient libre de ses mouvements, mais lui permettaient d'aller et venir à sa guise.

Certes, la chasse aux morts vivants comportait des risques, mais savoir qu'aucune autre femme de son rang n'aurait pu errer comme elle dans les rues mal famées et que même un homme s'aventurant seul dans Great St. Andrews ou Little White Lion aurait couru davantage de risques qu'elle, la faisait se sentir invincible.

Ce soir, cependant, elle était assaillie par les pressentiments. Attentive au moindre frisson sur sa nuque, elle avait sorti son piquet de sa poche et le tenait à la main, dissimulé parmi les plis de sa redingote.

Elle aurait pu rester à St. Heath's Row, à l'abri des solides grilles de fer surmontées de crucifix, et s'accorder une ou deux nuits de répit après sa mésaventure au Calice d'argent.

Elle aurait même pu attendre que sa tante Eustacia lui livre la réponse de Wayren concernant l'amulette qu'elle avait trouvée, ou passer la soirée à éplucher les manuscrits et les parchemins qu'elle gardait chez elle afin de déterminer si l'amulette appartenait au démon qu'elle avait décapité ou si elle avait été égarée par Sébastien des mois plus tôt.

Mais non. Car il était de son devoir de protéger les mortels des morts vivants assoiffés de sang. Si les braves habitants de Londres – ou même de toute l'Angleterre – avaient su qu'ils étaient à la merci des suppôts du mal, la panique généralisée aurait éclaté.

Si bien qu'au lieu d'assister à des dîners mondains ou de passer son temps chez les couturières et les modistes, Victoria s'entraînait au combat, planifiait, chassait.

Comme elle passait devant une venelle, elle vit une ombre se détacher du mur pour se mettre à la suivre discrètement.

Il ne pouvait s'agir que d'un mortel, car sa nuque n'avait pas fraîchi. Victoria serra son piquet et se prépara mentalement à affronter l'adversaire.

Comme elle tournait au coin de la rue, elle vit une deuxième ombre se déplacer sur sa gauche. Pivotant gracieusement sur elle-même, elle sortit le couteau qu'elle portait attaché à la cuisse. La lame

jeta un éclair métallique. Malgré ses doigts tremblants, elle avait la tête claire. Cette fois, si elle devait se servir de son couteau, elle le ferait avec calme et détermination, sans céder à la rage.

— Pas besoin de ça, milord, grogna une voix derrière elle, tandis qu'un objet dur et pointu se logeait dans ses reins.

La deuxième silhouette lui barrait la route. Fermement campé sur ses deux jambes, l'homme, bâti en hercule, tenait quelque chose de brillant à la main.

Victoria s'immobilisa et abaissa calmement son arme. Son poulx s'accéléra légèrement, répandant un flux d'énergie dans tous ses muscles.

— Pouvez ranger ça, milord. Tout ce qu'on veut, c'est vot' bourse.

— Je n'en ai pas, laissez-moi passer, dit-elle sans chercher à contrefaire sa voix.

L'hercule eut un mouvement de surprise en réalisant qu'il n'avait pas affaire à un jeune gandin éméché, mais à une femme sans défense. À la timide lueur du réverbère, elle vit ses lèvres s'étirer en un sourire édenté.

— Eh, si vous z'avez rien dans vos poches, on peut p'têt' s'arranger tout de même, dit le quidam qui se tenait derrière elle.

Il devait avoir rangé l'objet pointu qu'il tenait à la main car elle ne sentait plus rien dans ses reins. Apparemment, il ne se sentait pas menacé.

Grossière erreur. À peine ses doigts s'étaient-ils refermés sur son bras que Victoria fit volte-face, se dégageant sans effort de son étreinte, et piqua l'homme au bras, lui arrachant un cri de douleur. Mais au même instant, l'autre grosse brute lui asséna un coup par derrière qui la déséquilibra.

Elle riposta d'un coup de pied circulaire, mais l'homme réussit à l'esquiver. Il se mit en position de combat, les genoux fléchis et le surin à la main.

— Joli morceau, lâcha-t-il avec un rire obscène. Et dire qu'un peu plus la garce nous échappait.

Il fonça sur elle, mais Victoria se baissa vivement et le gratifia d'un coup de tête en pleine poitrine qui lui coupa le souffle.

Elle se recula en tranchant l'air de sa lame, puis revint sur ses pas.

Empoignant le premier des deux malfrats par la peau du cou, elle l'envoya cogner contre son compère et les regarda tous deux rouler à terre.

L'hercule se remit sur ses pieds avec une agilité surprenante. Cette fois, son sourire avait fait place à une grimace haineuse.

— Espèce de sale petite grue ! éructa-t-il.

Mais elle le tint en respect en agitant son couteau à deux doigts de son menton.

— Et maintenant, hors de ma vue, dit-elle. J'ai mieux à faire qu'à suriner deux gredins de votre espèce.

Le plus petit des deux fila sans demander son reste, mais l'autre ne comptait visiblement pas en rester là.

Au même instant, une voiture déboucha au coin de la rue dans un fracas de sabots.

Sentant sa nuque se glacer, Victoria se mit instantanément sur ses gardes tout en surveillant de près son adversaire qui avait changé de position et semblait sur le point de revenir à la charge. Lorsque la voiture ralentit et vint se ranger à côté d'eux, les doigts de Victoria se resserrèrent autour de son couteau. La portière s'ouvrit et un homme sauta des deux pieds sur le pavé inégal.

Son habit élégant était davantage celui d'un habitant de Hanover Square que de St. Giles. Un long nez et un menton carré étaient tout ce qu'elle pouvait distinguer de son visage à demi dissimulé par un chapeau haut-de-forme.

Pivotant sur lui-même, il pointa un pistolet sur le truand.

— File, canaille, lança-t-il, ou je te fais sauter la cervelle. Comment oses-tu t'attaquer à une femme en pleine rue !

Un vampire faisant la leçon à un coupe-jarret ?

Allons donc. Cet homme à la voix vaguement familière n'était pas un mort vivant.

Pourtant, Victoria sentait un souffle glacé qui faisait se hérissier les cheveux sur sa nuque et mettait ses sens en alerte.

Soudain, elle aperçut une ombre grise dans la nuit noire à l'arrière du fiacre.

Ah.

Laissant le nouveau venu et le truand en découdre, elle rangea son couteau et se saisit de son piquet.

Elle se retourna et vit deux prunelles rougeoyer dans l'obscurité de l'autre côté de la rue. Le mort vivant s'était faufilé dans un étroit passage entre deux hangars. La traverse était juste assez large pour qu'un homme pût s'y tenir de face. Son pouls s'accéléra soudain et un sourire joua sur ses lèvres. Contournant la voiture à l'arrêt, elle traversa la rue... et s'enfila dans le passage.

Elle entendit un cri derrière elle, comme si le nouveau venu avait cherché à la mettre en garde... mais elle l'ignora.

Comme elle avançait dans l'étroit boyau, quelque chose se mit à gigoter sous ses pieds, la faisant trébucher et heurter le mur de brique. Un rat. Juste une bestiole à poils et à sang chaud. Elle poursuivit son chemin en s'enfonçant un peu plus dans un amas gluant et putride, puis réalisa soudain que les yeux rouges avaient disparu, tout comme la sensation de froid dans sa nuque.

Le vampire n'était plus là.

Victoria s'immobilisa et tendit l'oreille. Elle remplit plusieurs fois ses poumons d'air, comme le lui avait appris Kritanu, pour aiguïser son instinct et apaiser ses nerfs.

En vain. Elle ne voyait rien, ne sentait rien, n'entendait rien.

Dépitée d'avoir manqué une aussi belle occasion d'éliminer un vampire, Victoria attendit encore un peu. C'était la deuxième fois en deux jours qu'elle croisait un vampire après des mois de répit.

La veille au soir, elle avait vécu l'expérience troublante de ne pas pouvoir tuer ce qu'elle croyait être un vampire.

Et ce soir, celui qu'elle avait pris en chasse lui avait échappé subrepticement, la laissant avec son piquet à la main et le sentiment désagréable de rester sur sa faim.

Elle tendit à nouveau l'oreille. Toujours rien.

Elle tourna les talons pour parcourir les cinq ou six enjambées qui la séparaient de la rue quand elle entendit un cri au loin :

— Madame ! Mademoiselle !

C'était le propriétaire de la voiture qui avait volé à son secours. Une fois encore, sa voix lui sembla familière.

Elle émergea de la minuscule venelle puis traversa la rue à toutes jambes et contourna le fiacre.

— Je suis là.

L'homme se retourna et ils se reconnurent instantanément.

— Monsieur Starcasset !

— Lady Rockley !

Victoria n'en croyait pas ses yeux. Quelle déveine ! Son sauveur n'était autre que le frère de son amie Gwendolyn Starcasset.

Il resta interdit, visiblement abasourdi et inquiet – comme n'importe quel gentleman trouvant une veuve de sa connaissance errant seule, déguisée en homme, dans les rues du quartier le plus mal famé de Londres en pleine nuit.

Malgré l'absurdité de la situation, Victoria ne put s'empêcher de sourire intérieurement en voyant l'expression effarée du jeune homme.

— Monsieur Starcasset, merci de votre assistance, lui dit-elle avec une exquise politesse, mais sans lui fournir la moindre explication quant à la raison de sa présence en ces lieux.

Il sembla se satisfaire de ses remerciements.

— Madame, puis-je vous raccompagner chez vous ? dit-il. Vous devez être... gelée ?

Il ôta son chapeau qui, contrairement à celui de Victoria n'avait pas bougé durant son altercation avec le malfrat, révélant un visage aux traits séduisants. Son long nez étroit et sa mâchoire carrée lui rappelèrent Phillip.

Mais George Starcasset, héritier du vicomte de Claythorne, était blond avec des joues plus rondes et des yeux plus clairs que Phillip,

son défunt mari. Bien que ne pouvant en distinguer la nuance à la faible lumière des réverbères, Victoria savait qu'ils avaient la couleur de la mer un jour de tempête pour les avoir vus souvent posés sur elle.

— Je n'ai pas froid, je vous remercie, Monsieur, et voici justement mon fiacre qui arrive.

Un grondement de roues lui signala que la voiture de Barth allait déboucher au coin de la rue.

— Une voiture de louage ? Madame la duchesse, je ne puis vous laisser rentrer seule en pleine nuit. Je vous en prie, laissez-moi vous raccompagner jusqu'à St. Heath's Row.

Victoria n'arrivait tout simplement pas à s'habituer à ce qu'on l'appelle madame. Non pas qu'elle dédaignât la fortune et le confort que lui avait procurés son mariage avec Phillip, mais elle aurait volontiers renoncé à l'une et l'autre si cela avait pu le faire revenir.

Et chaque fois qu'on l'appelait par son titre, les larmes lui montaient aux yeux.

Sans doute Monsieur Starcasset l'avait-il remarqué, car il la prit par le bras et lui dit :

— Je suis sûr que cette nuit a été éprouvante, Lady Rockley. Je vous en prie, laissez-moi vous raccompagner.

— Très bien, dit-elle. Et merci pour votre insistance. Voyant Barth qui s'approchait, un piquet dans une main et un pistolet dans l'autre, elle lui fit signe de partir.

Elle s'était retournée pour monter en voiture quand son jeune sauveur lui demanda :

— Que tenez-vous là ?

Il fit un geste pour saisir le pieu de frêne qu'elle tenait toujours à la main.

— Un piquet, dit-elle en fourrant prestement l'objet dans sa poche.

— Je me félicite d'être arrivé au bon moment, Madame, car ce piquet ne vous aurait guère servi pour vous défendre contre ces deux voyous.

La voiture s'ébranla, emportant Victoria à une allure beaucoup plus mesurée et confortable que celle qui l'avait amenée à St. Giles.

Tandis qu'ils roulaient en silence, Victoria en profita pour se livrer à des réflexions. La présence du vampire qui lui avait échappé la turlupinait... avait-il cherché à l'attirer dans un piège ?

— Lady Rockley, puis-je me permettre de vous demander comment vous vous portez ? Gwendolyn m'a dit que vous ne receviez que très peu de visites. Vous occupez souvent mes pensées.

— Monsieur Starcasset, votre sollicitude me touche, dit Victoria qui se sentit rougir malgré elle sous l'insistance de son regard. Je vous avoue que l'année qui s'est écoulée m'a paru bien longue. Mais figurez-

vous que, la semaine dernière justement, je disais à votre soeur que j'avais l'intention de faire mon retour dans le monde.

— A la bonne heure, dit-il. Gwendolyn m'a avoué que votre compagnie lui manquait cruellement. Et maintenant que la fin de la saison approche, nous allons nous retirer à Claythorne. Mercredi dernier, ma soeur et moi avons évoqué les préparatifs de la fête que nous donnons chaque année pour célébrer l'ouverture de la chasse à la grouse. Nous vous aurions volontiers invitée l'an passé, si... oh, pardonnez ma maladresse.

Il épousseta nerveusement les revers de son habit, puis reprit :

— Gwendolyn se demandait si vous seriez disposée à vous joindre à nous. Et voilà que la chance s'offre à moi de vous inviter personnellement !

Victoria songea par-devers elle que c'était plutôt la malchance qui avait voulu qu'ils se rencontrent dans les rues obscures et boueuses de St. Giles.

— Je serai ravie de venir à Claythorne, dit-elle, et elle était sincère, car elle avait hâte de se débarrasser de ses oripeaux de veuve.

— Formidable ! Je vais annoncer dès demain à Gwendolyn que vous avez accepté, quoi que – il toussota légèrement – sans lui dévoiler les circonstances exactes de notre rencontre, naturellement.

Il lui décocha un sourire si chaleureux qu'elle lui rendit la pareille.

— En vérité. Je vous suis infiniment reconnaissante de votre discrétion.

Allait-il tenir parole ? Bah, de toute façon, s'il racontait qu'il l'avait trouvée en train d'errer seule dans les rues en pleine nuit, personne ne le croirait.

Et d'ailleurs, que faisait donc le vicomte de Claythorne dans ces rues malfamées à une heure indue ?

Où Verbena met son grain de sel

— L'était grand temps qu'vous mettiez aut' chose que du noir, dit Verbena en faisant claquer sa langue. Z'auriez dû porter du demi-deuil – un joli gris perle – y a six mois déjà. Non pas que j'vous jette la pierre, mais c'est pitié de voir comment z'avez perdu vot' teint de pêche depuis la mort d'ce pauv' marquis.

Verbena, tout en aidant Victoria à s'habiller, avait probablement préparé son sermon depuis des mois et Victoria savait que rien ni personne ne pourrait l'empêcher d'aller jusqu'au bout de sa tirade.

— En tout cas, z'avez bien fait d'iaisser vos vilaines nippes à la maison. Z'avez droit d' prendre un peu d'bon temps, Madame.

Son impossible tignasse rousse jaillissait en deux grosses touffes hirsutes de chaque côté de sa tête.

Le regard bleu et pétillant de l'une croisa celui sombre et méditatif de l'autre, puis elle ajouta, radoucie :

— En tout cas, ch'uis bien contente qu'vous ayez gardé vot' *vis bulla*. Ch'ai pas ce qu'on frait sans vous aut', les Vénatores ?

Un an auparavant, quand elle était entrée à son service, Verbena, la cousine de Barth, avait d'emblée reconnu l'amulette sacrée que Victoria portait au nombril. Quant à savoir comment elle était au fait de l'existence des vampires alors que tout le reste de Londres semblait l'ignorer, c'était un mystère. Toujours est-il que Victoria avait trouvé en elle une alliée précieuse, capable de soigner une morsure de vampire, et suffisamment hardie pour l'accompagner dans ses expéditions nocturnes. C'était un immense soulagement de savoir qu'on pouvait s'en remettre entièrement à sa femme de chambre, en particulier quand on devait sortir la nuit déguisée en homme.

Victoria secoua la tête et voulut prendre une inspiration profonde, mais en fut empêchée par le corset qui lui comprimait la taille.

— Je me sens mieux quand je porte ma *vis* ; c'est indéniable. Même si je doute d'en avoir besoin à Claythorne. En tout cas, si tante Eustacia ne m'avait pas assuré qu'elle m'enverrait chercher à la moindre alerte, je n'aurais pas pu quitter Londres. Je n'ai vu qu'un seul vampire, en dehors de celui que j'ai détruit, et aucun n'est reparu depuis le soir où j'ai croisé Monsieur Starcasset.

— Ouais, vot' tante Eustacia, on peut dire qu'c'est une fine mouche, approuva Verbena tout en piochant délicatement dans la pile de jupons fraîchement repassés. Mais Charley, son majordome, en v'ia un qu'est pas causant. J'ai eu beau essayer d'y tirer les vers du nez, l'est resté fermé comme une huit'. Quant à son ami, m'sieur

Maximilian Pesaro, c't'un bel homme. Beau à faire peur, même, un peu comme un vampire.

— Tu n'es pas la seule à le penser, commenta Victoria.

Elle se leva, s'éloigna de la coiffeuse, puis se tourna vers Verbena qui à tout coup allait vouloir l'obliger à porter du rouge carmin ou du jaune d'or pour son premier dîner à Claythorne.

— C'est un remarquable Vénatore, poursuivit-elle. Mais j'avoue ne pas comprendre pourquoi il s'est volatilisé aussitôt après la mort de Phillip. Ma tante dit qu'il avait été convoqué à Rome. Il est vrai que sa présence ici n'est pas indispensable. Je crois que je vais porter la robe bleu nuit, Verbena.

— Bleu nuit ! Mais Madame, c'est comme si vous portiez du noir ! M'est avis qu'c'te belle robe amarante vous irait mieux au teint. Elle fait ressortir vos ch'veux noirs. Et vos longs cils, dit-elle en déployant la robe en question devant sa maîtresse. C'est vrai qu' m'sieur Pesaro, y' vous a donné un sacré coup de main l'été dernier, quand vous avez voulu empêcher Lilith de prend' le livre. P'têt' qu'y s'ennuyait ici et qu'il y a voulu r'tourner au pays.

— Peut-être, répondit Victoria.

Elle se demandait comment elle réagirait la prochaine fois qu'elle serait amenée à le revoir. Il lui semblait que l'animosité qui s'était installée entre eux s'était quelque peu estompée après tout ce qui s'était passé, même si le fait qu'il ait quitté Londres aussi précipitamment et sans prévenir la chiffonnait.

Après tout, elle avait vu de ses yeux l'invincible Max succomber au charme de Lilith, révélant ainsi une faiblesse qu'elle n'aurait jamais soupçonnée... et lui avait vu Victoria, la débutante, apprendre à se battre et devenir une farouche et intrépide Vénatore.

Émergeant soudain de sa rêverie, elle réalisa que Verbena était en train de lui passer la robe amarante.

— Non, pas celle-ci ! Elle est trop voyante !

Mais trop tard, la robe était déjà enfilée. Victoria se regarda dans la glace. Verbena avait raison : le rose framboise lui allait bien au teint. Elle se mordit les lèvres, d'abord celle du bas, puis celle du haut pour les faire gonfler et leur donner de la couleur.

— Z'êtes à croquer, M'dame, lui dit Verbena en prenant une boucle des cheveux de Victoria pour la tresser. Z'avez aucune raison d'vous sentir coupable. Z'avez pleuré vot' mari le temps qu'y faut, et même si vous pouvez pas l'oublier, faut vous dire qu'la vie continue.

— Oui, la vie et ma mission, dit Victoria dont les yeux scintillaient au-dessus de ses joues devenues écarlates.

Les yeux bleus de Verbena croisèrent à nouveau les siens.

— Une mission qui vous va comme un gant, dit-elle, en enfilant la dernière épingle dans le chignon de sa maîtresse. Mais c'est pas une

raison pour m'ner une vie d'nonne.

— Il est temps que j'aille rejoindre mes hôtes, fit Victoria en se levant. Avec un peu de chance, je vais pouvoir me distraire un peu avant de rentrer à Londres.

— Je vous l'souhaite, Madame.

Victoria sortit de sa chambre située au premier étage et descendit l'escalier pour se rendre dans le salon où le reste des invités allait se réunir avant de passer dans la salle à manger.

En entrant dans le vaste salon, elle vit que plusieurs convives étaient déjà là.

Dans un coin, trois messieurs devisaient autour d'une bouteille contenant un liquide ambré.

L'un d'eux était le père de Gwendolyn, le vicomte de Claythorne. Il parlait avec le baron de Frontworthy, le prétendant le plus assidu de Gwendolyn.

— Victoria ! Vous êtes absolument superbe, s'écria son amie en s'élançant à sa rencontre.

Elle était accompagnée d'une élégante femme d'âge mûr.

— Lady Rockley, puis-je vous présenter ma tante, Madame Manley ?

Victoria salua la femme et la complimenta sur sa robe.

— Bonsoir, Lady Rockley.

Victoria se retourna au son de la voix de George Starcasset. Il s'inclina pour lui baiser la main et elle le salua d'un petit signe de tête.

— Bonsoir, Monsieur Starcasset. Je ne saurai jamais assez vous remercier de m'avoir invitée.

— Gwendolyn et moi sommes très heureux de vous avoir parmi nous.

Il lui sourit, lui offrit son bras.

— Puis-je vous proposer un verre de sherry ?

— Volontiers.

Victoria lança un sourire à Gwendolyn par-dessus son épaule et constata que cette dernière ne semblait nullement surprise par les attentions de son frère.

Mieux même, le regard pétillant de son amie lui indiqua qu'elle était aux anges.

— Les autres invités ne devraient pas tarder. Monsieur Berkley et sa soeur miss Berkley, que vous connaissez peut-être, Monsieur Vandecourt et un autre convive, l'informa Starcasset tout en lui présentant un verre en forme de tulipe. Je suis sûr que vous allez l'adorer. C'est une célébrité.

— Une célébrité ? dit Victoria en prenant une gorgée de vin doux.

Comme c'était merveilleux de penser non pas aux vampires, aux piquets de frêne ou au deuil, mais au beau jeune homme qui se tenait

devant vous.

— En effet, il s'agit ni plus ni moins du docteur John Polidori, l'écrivain.

Victoria cligna des paupières. Décidément, même ici, elle ne pouvait pas échapper aux vampires.

Voyant son air abasourdi, Monsieur Starcasset crut bon d'expliquer :

— Il a écrit *Le Vampyre* et a été publié sous le nom de Lord Byron dans le *New Monthly*, mais on a découvert tout récemment que son auteur était en réalité Polidori. Et qu'il se serait inspiré de Lord Byron lui-même pour créer Lord Ruthven, son personnage principal !

— Vraiment, murmura Victoria.

Il serait intéressant de parler avec le docteur Polidori. Avait-il seulement déjà rencontré un vampire ? Probablement pas, sans quoi il n'écrit pas des romans sentimentaux.

— Le docteur Polidori et Monsieur Vioget sont arrivés il y a quelques instants seulement, et sont montés se changer pour le dîner. Nous allons devoir les attendre avant de passer à table. Lady Rockley, vous ne vous sentez pas bien ?

— Le docteur Polidori ne vient pas seul ? demanda Victoria en s'efforçant de prendre un air détaché.

Elle prit une généreuse lampée de sherry qui passa de travers et la fit tousser.

— Il voyage en compagnie de son ami Sébastien Vioget dont il a fait la connaissance en Italie, me semble-t-il, à l'occasion d'un séjour avec Byron.

— En Italie ?

Ainsi donc, Sébastien était vivant, et en compagnie de l'auteur d'un livre qui traitait de vampires. C'était une nouvelle pour le moins inattendue.

Victoria siffla le reste de son verre. La dernière fois qu'elle avait vu Sébastien, c'était dans sa voiture, où ils s'étaient adonnés à des échanges intimes – qui s'étaient achevés brutalement, après qu'il l'avait livrée à une bande de vampires assoiffés de sang.

À la pensée qu'il l'avait vue à demi dévêtue, ses joues s'enflammèrent. Il avait été ravi d'apprendre qu'elle avait rompu ses fiançailles avec Phillip et avait profité lâchement de la situation... jusqu'à ce qu'elle flaire la présence de vampires.

Comme ils se trouvaient tous deux dans la voiture de Sébastien au moment des faits, et qu'elle n'avait pas vu de vampires depuis des semaines, l'apparition soudaine de ces trois-là, lui donnait à penser que Sébastien était dans le coup. Lorsqu'elle l'avait accusé, il lui avait répondu qu'il lui avait déjà sauvé la vie, preuve qu'il ne lui voulait aucun mal. Mais Victoria ne l'avait pas cru.

— C'est un homme très aimable, quoi qu'un peu réservé, précisa Starcasset en se rapprochant de Victoria.

— Monsieur Vioget ? Réservé ?

— Non, je voulais parler du docteur Polidori, même si Monsieur Vioget est également un homme charmant. Ah, mais les voici justement.

Starcasset se dirigea vers ses hôtes, mais Victoria resta là où elle était, tournant impudemment le dos à la porte en faisant mine d'admirer une gerbe de lupins pourpres. Elle découvrirait bien assez tôt si Sébastien serait aussi surpris par sa présence ici qu'elle par la sienne.

Derrière elle, elle entendit qu'on faisait les présentations. « Docteur Polidori », « *Monsieur* Vioget », ainsi que Sébastien se faisait appeler.

— Et enfin... Messieurs, puis-je vous présenter l'amie de ma soeur, Madame Victoria de Lacy, marquise de Rockley.

Victoria fit face aux trois hommes.

— C'est un plaisir de pouvoir faire la connaissance d'un homme tel que vous, docteur Polidori. Votre oeuvre vous a acquis une grande réputation, dit-elle en offrant sa main à l'homme à la chevelure noire passablement ébouriffée.

Un coup d'oeil furtif en direction de Sébastien lui indiqua qu'elle avait l'avantage sur lui.

Jamais elle n'avait vu une telle expression de déconfiture sur son beau visage. Et elle aurait presque trouvé la chose comique si elle-même n'avait été dans ses petits souliers.

— Madame, je suis très honoré de faire votre connaissance. Vos compliments me touchent, dit Polidori en s'inclinant.

Puis il relâcha sa main pour prendre le verre de cognac que lui tendait le vicomte.

— Monsieur Vioget, dit-elle en se tournant vers Sébastien.

Visiblement remis de ses émotions, il prit la main qu'elle lui tendait et la porta galamment jusqu'à ses lèvres.

Il n'avait pas changé depuis l'année dernière : toujours impeccablement mis, toujours les mêmes boucles mordorées cascading au ras de son col montant et le même sourire charmeur.

— Puis-je vous présenter mes plus sincères condoléances, Lady Rockley. J'ai été profondément peiné d'apprendre la disparition de votre époux.

L'empressement qu'il avait mis à séduire Victoria lorsqu'elle avait rompu ses fiançailles avec Phillip la faisait douter de sa sincérité. Mais peut-être regrettait-il les événements qui avaient provoqué la destruction du Calice d'argent et entraîné la capture de Phillip et Max par Lilith.

— Une terrible perte, en effet, répondit-elle sèchement avant de se tourner à nouveau vers le frère de Gwendolyn. Mais dites-moi, Monsieur Starcasset, qui est donc cette ravissante jeune femme sur le tableau au-dessus de la cheminée ?

Trop heureux d'avoir son attention, Starcasset lui donna le bras et l'entraîna vers le portrait en question.

Victoria prit soin d'entretenir activement la conversation pendant qu'ils attendaient le moment de passer à table. Tout en l'interrogeant à propos du tableau, du vase et de la statuette posée là-bas, sur la table, elle observait discrètement Sébastien du coin de l'oeil.

Et le Français faisait de même. Victoria sentait un frisson s'immiscer entre ses omoplates et un noeud au creux de l'estomac chaque fois qu'il la regardait.

Entre Sébastien et elle tout n'était pas encore réglé, apparemment.

Enfin, on passa à table. Victoria fut placée entre Monsieur Starcasset et le docteur Polidori, tandis que Sébastien allait s'asseoir, presque à l'autre bout de la table, entre miss Berkley et Gwendolyn.

— J'ai eu le plaisir de lire vos oeuvres, docteur Polidori, dit Victoria en ôtant ses gants et en les déposant gracieusement sur ses genoux.

Elle avait lu *Le Vampyre* quand elle n'était pas encore Vénatore.

— Votre description des vampires est tout à fait unique. Alors que la plupart des auteurs les dépeignent comme des créatures immondes, vous faites au contraire de Lord Ruthven un personnage séduisant qui pourrait aisément passer pour un homme du monde. Mais comment en êtes-vous venu à imaginer un tel personnage ?

— En vérité, c'est à cause de Lord Byron. Quand je lui ai rendu visite en Suisse avec Shelley et son épouse, cette dernière a imaginé un jeu : chacun de nous devait écrire une histoire à propos d'une créature monstrueuse ou surnaturelle. Byron a commencé à écrire une histoire, puis s'est lassé et est passé à autre chose. Mais ma curiosité était piquée, et j'ai continué l'aventure.

C'était là une réponse toute faite que Polidori semblait avoir apprise par coeur à force de la répéter chaque fois qu'on lui posait la question.

Sa chevelure était un volcan de boucles noires qui rebi-quaient en tous sens autour de son visage poupin. Malgré son air posé et son éloquence, Victoria voyait bien qu'il avait l'air préoccupé.

— Vous écrivez de façon si convaincante, docteur Polidori. Pensez-vous que les vampires existent vraiment ? Qu'ils peuvent se fondre parmi nous et se faire passer pour l'un des nôtres ?

Madame Manley, la tante de Gwendolyn qui était assise face à lui, eut l'air scandalisée à l'idée qu'un vampire puisse être en ce moment même assis à leur table.

Victoria évitait le regard de Sébastien, qui cherchait manifestement à établir un contact visuel avec elle.

— D'après le docteur Polidori, ils ne sortent jamais dans la journée, commenta Victoria avec un sourire. S'ils le faisaient pensez-vous qu'ils s'exposeraient à une mort atroce ?

— Ils seraient certainement brûlés par les rayons du soleil, mais pas au point de succomber à leurs brûlures, sauf en cas de surexposition.

— Et qu'en est-il du feu ? demanda Victoria en se remémorant les instants où, avec Max, elle était la proie des vampires dans un château en flammes.

Polidori essuya des miettes au coin de sa bouche.

— Les flammes n'ont aucun effet sur les vampires, tout au moins – il rit doucement – dans mon imagination.

Et dans les faits non plus, songea Victoria surprise de constater que Polidori avait une bonne connaissance des morts vivants.

— Le docteur Polidori est rentré il y a peu d'Italie, dit Sébastien en s'adressant à miss Berkley.

— L'Italie ? Je n'y suis jamais allée, mais j'ai entendu dire que Rome et Venise étaient des villes splendides. Où étiez-vous en Italie ? demanda Gwendolyn.

— J'ai passé quelque temps à Venise avec Byron, avant qu'il ne décide qu'il n'avait plus besoin de la présence d'un médecin, dit-il avec une pointe d'autodérision. Je suis donc parti seul explorer le pays puis je suis revenu en Angleterre au début de l'année.

L'attention de Victoria fut captée par Monsieur Starcasset qui s'était penché vers elle.

— Je vous promets, Lady Rockley, que ces messieurs ne vont pas laisser longtemps les dames seules après dîner. J'ose espérer que vous voudrez bien être ma partenaire au whist ce soir. Ma soeur m'a dit que vous étiez imbattable !

— Vraiment ? répondit Victoria qui n'avait pas souvenir d'avoir joué au whist avec Gwendolyn.

Monsieur Starcasset l'aurait-il confondue avec quelque autre dame ? Ou cherchait-il simplement à la flatter afin de resserrer les liens entre eux ? Réprimant un sourire, elle lui adressa un regard vertueux et dit :

— Je serai ravie d'être votre partenaire, si vous acceptez de chanter quand Gwendolyn jouera du piano-forte. Elle m'a si souvent parlé de votre voix exceptionnelle !

Il lui sourit de toutes ses dents blanches et droites.

— Je crains qu'il ne s'agisse là d'une exagération, Madame, car Gwendolyn ne laisse jamais personne chanter quand elle joue... mais je veux bien tenter ma chance si vous acceptez de jouer aux cartes.

Starcasset tint parole : après dîner, les messieurs ne se retirèrent pas plus d'une demi-heure pour fumer le cigare et boire du cognac et lorsqu'ils vinrent rejoindre les dames au salon, une folle partie de whist s'engagea, Victoria et George Starcasset faisant équipe contre miss Berkley et Monsieur Vandecourt.

Victoria, qui n'entendait rien au whist, contrairement à ce qu'affirmait Starcasset, parvint malgré tout à sauver la face... y compris quand Sébastien vint se poster derrière elle pour la regarder jouer (ou admirer son décolleté) et resta un long moment sans bouger.

Victoria sentit ses joues s'embraser à la pensée que cet homme – qui semblait n'être pour elle qu'un parfait étranger – avait posé ses longues mains fines sur sa peau nue sans qu'elle cherche à protester.

— Je crois que le whist m'a épuisée, dit-elle quand s'acheva la deuxième partie. Peut-être Gwendolyn et son frère voudront bien nous donner un petit récita.

Ses hôtes accédèrent diligemment à sa requête et bientôt de charmants airs folkloriques résonnèrent dans le salon. Le cognac et le sherry aidant, toute la compagnie se mit à reprendre en chœur de joyeux refrains.

Les joues pâles de Gwendolyn avaient rosi, miss Berkley faisait les yeux doux à Sébastien, et Victoria se sentait plus joyeuse qu'elle ne l'avait été depuis des mois.

Mais lorsque Monsieur Vandecourt s'approcha avec sollicitude de Gwendolyn pour lui proposer de rehausser son tabouret, Victoria sentit son cœur se serrer.

Elle pensa soudain à Phillip, si doux, si attentionné, si beau... et déjà disparu.

À la pensée qu'elle ne pourrait jamais se remarier ou avoir des enfants, sa gorge se noua. Jamais elle n'aura la joie, comme Gwendolyn, de fonder un foyer, et mener de front vie de famille et vie mondaine.

Pourtant, Victoria ne regrettait pas le chemin qu'elle avait choisi. Car elle l'avait fait pour une juste cause, et la liberté qu'elle avait acquise, et toutes les choses qu'elle avait apprises étaient la plus belle des récompenses.

Mais il y avait des moments, comme maintenant, où le bonheur de son amie lui rappelait la profondeur du sacrifice auquel elle avait consenti.

— Lady Rockley, vous n'avez pas l'air bien, remarqua George Starcasset qui s'était éloigné du piano pour venir à ses côtés. Puis-je vous proposer de sortir prendre l'air sur la terrasse ?

— Ce ne sera pas nécessaire, déclina-t-elle poliment. Je crains que ce ne soit dû à la fatigue du voyage depuis Londres. Si vous le permettez, je vais me retirer.

— Oh, mais naturellement. Il faut vous reposer si vous voulez être fraîche et dispose demain. Bonsoir.

Après avoir salué toute la compagnie, Victoria se retira. La dernière chose qu'elle remarqua en quittant la pièce était le tête-à-tête dans lequel miss Berkley et Sébastien étaient engagés et le regard bleu et doux de George qui la suivait au loin.

De retour dans sa chambre, elle se déshabilla avec l'aide de Verbena qui, n'ayant pas remarqué l'air pensif de sa maîtresse, se mit en devoir de remplir ce qui aurait dû être du silence avec toute sorte de remarques sur les domestiques de sexe mâle de la maison Claythorne.

L'un d'eux en particulier avait retenu son attention et la femme de chambre ne cessa de chanter ses louanges pendant tout le temps qu'elle défit, déroula puis brossa la chevelure de Victoria, avant de la tresser en une grosse natte large comme le poignet.

— Merci, dit Victoria en se glissant entre les draps. Et maintenant file chercher le merveilleux John Golon pour lui faire les yeux doux.

Malgré son départ précoce de la soirée, Victoria songea qu'elle n'arriverait pas facilement à trouver le sommeil. Et pourtant, elle dormait profondément quand elle sentit un poids s'affaler sur le lit. Elle se réveilla en sursaut en sentant une paire de mains qui cherchaient à la toucher.

— Lady 'ockley. Ic'toria.

Une haleine chargée d'alcool accompagnait ce murmure. Victoria se recula en retenant son souffle. Une main effleura son visage tandis qu'une autre remontait le long de son bras, s'approchant dangereusement de sa poitrine.

— Monsieur Starcasset ? Que faites-vous ici ?

S'esquivant prestement, elle se leva et alluma une bougie. À la lueur de la flamme elle vit George affalé de tout son long en travers de la courtépointe, un regard vitreux dans les yeux.

— Fctoria... je p-peux vous ap...peler l'ctoria ? dit-il d'une voix traînante où les syllabes s'enchaînaient laborieusement. Je sssais... j'ai wu les ssignes.

— Monsieur Starcasset. Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous racontez, mais quelque chose me dit que vous êtes complètement ivre.

Victoria faillit presque éclater de rire en voyant l'expression pathétique de son visage. Elle aurait dû s'offusquer du comportement inqualifiable du vicomte, mais il semblait tellement inoffensif et ahuri qu'elle trouvait presque la scène divertissante. Le pauvre George aurait été mortifié s'il avait su qu'il était entré par effraction dans la chambre d'une dame en pleine nuit.

Certes, ce genre d'incursions après une soirée bien arrosée n'avait

rien de très surprenant – et Victoria, qui ne se faisait aucune illusion quant à la vraie finalité des parties de chasse organisées à la campagne, savait qu'elles servaient souvent de prétexte à des rendez-vous galants illicites. Mais malgré cela, elle n'arrivait tout simplement pas à imaginer George Starcasset dans le rôle du libertin coureur de jupons.

Il avait dû boire plus que de raison après qu'elle se soit retirée. Et sans doute avait-il bu pour se donner de la hardiesse... ou était-ce qu'il avait disputé un trop grand nombre de parties de whist ?

À moins qu'il ne se soit égaré en cours de route tandis qu'il regagnait sa chambre en zigzaguant. Victoria réprima un petit rire.

Quoi qu'il en soit, il fallait qu'elle le fasse sortir de sa chambre, et le ramène dans la sienne... ou tout au moins le dépose quelque part dans une autre partie de la maison.

Un rapide coup d'oeil à son déshabillé de soie et de dentelle la rappela à la raison. Il n'était pas prudent de déambuler dans les couloirs d'une maison inconnue dans cette tenue. Son visiteur du soir semblait avoir trouvé un nid douillet parmi ses oreillers. Saisissant sa pelisse suspendue dans la penderie, elle l'enfila et en boutonna les trois boutons de devant. La coupe de la pelisse ne permettait guère de masquer le long jupon de soie de son déshabillé mais du moins sa poitrine était-elle décentement couverte. Enfilant une paire de pantoufles, elle s'en revint près du lit.

— Allons, Monsieur Starcasset. Je suppose qu'après ce petit épisode je peux vous appeler George... tout au moins pour ce soir.

Elle rit et le tira hors du lit. Grâce à sa force exceptionnelle, elle parvint sans trop de mal à le mettre sur ses pieds et à lui passer un bras autour de la taille. Ses yeux n'arrivaient pas à lui obéir, apparemment. Dès qu'il essayait de la fixer, il louchait.

D'ici peu, il serait complètement inconscient, il fallait qu'elle le fasse sortir au plus vite. Elle imagina son expression horrifiée demain matin, s'il s'était réveillé dans sa chambre.

Souriant à cette pensée, Victoria l'emmena jusqu'à la porte, puis dans la galerie. La bougie dans une main, elle le soulevait et le tirait avec le bras qu'elle avait passé autour de sa taille.

Il était un peu plus grand qu'elle et sa tête ballottait dangereusement. Victoria réalisa soudain qu'elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit où se trouvait sa chambre. Optant pour la solution la plus sûre, et la plus simple, elle prit la direction de la bibliothèque, au rez-de-chaussée.

Boum, boum, boum... ils descendirent clopin-clopant les seize marches, puis une fois en bas de l'escalier, elle fut obligée de le tramer, car il avait perdu connaissance. Sa tête pendait mollement. Et quand elle regarda ses yeux, elle vit qu'ils étaient presque fermés et

que ses paupières battaient comme s'il était en train de rêver.

Une mèche de cheveux blonds retombait en travers de sa figure et sa bouche était légèrement entrouverte. Sans doute pas la meilleure image qu'il aurait voulu donner de lui-même, songea Victoria. Heureusement, il ne garderait qu'un vague souvenir de ce qui s'était passé. De sorte que si elle ne disait rien, sa fierté serait épargnée.

Dieu merci, elle savait où se trouvait la bibliothèque, Gwendolyn la lui avait montrée plus tôt dans la journée. Elle entra et déposa George dans un gros fauteuil à oreillettes non loin de la cheminée, puis releva le col de sa pelisse.

Soudain elle remarqua quelque chose de brillant sur le sol. Un bouton de l'habit de George peut-être ? Victoria ramassa l'objet.

Ce n'était pas un bouton.

C'était un disque de bronze gravé d'une image sinueuse de chien.

Explications et réprimandes

Victoria passa doucement son pouce sur l'amulette de bronze qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à celle qu'elle avait trouvée au Calice d'argent. Sa présence ici, sous le même toit que Sébastien, ne pouvait être une coïncidence.

Une moue contrariée plissa ses lèvres. Un dernier coup d'oeil à George, qui ronflait comme un sonneur, confortablement installé dans son fauteuil à oreillettes, puis elle sortit en hâte de la bibliothèque et remonta l'escalier.

L'hypothèse selon laquelle l'amulette aurait appartenu au démon se trouvait désormais écartée, car il n'y avait aucun vampire ou démon à Claythorne.

Absorbée par ses pensées, Victoria ne remarqua pas la silhouette qui émergeait d'une alcôve située à quelques pas de sa chambre.

— Lady Rockley ! Si je m'attendais à vous trouver en train d'errer dans les couloirs en pleine nuit.

Elle sursauta.

— Sébastien !

A la lueur de la bougie qu'elle tenait à la main, elle vit un sourire taquin jouer sur ses lèvres sensuelles. Mais elle n'était pas d'humeur à badiner.

— Je suppose que c'est à vous que je dois d'avoir été grossièrement tirée du sommeil, dit-elle avec irritation.

Son sourire s'agrandit tandis qu'il hochait doucement la tête.

— Monsieur Starcasset est fou amoureux de votre aimable personne, et très obligeant quand il a bu suffisamment de cognac.

Bien que la chose fût improbable, compte tenu de l'heure avancée, elle se dit qu'ils risquaient d'être surpris en tête à tête dans la galerie.

Furieuse, Victoria passa devant lui et se dirigea vers la porte de sa chambre. Sébastien lui emboîta le pas.

Une fois à l'intérieur, elle alla déposer le bougeoir sur la coiffeuse, puis se tourna vers lui, bras croisés, et lança d'un ton accusateur :

— C'est vous qui avez suggéré à ce pauvre Starcasset de venir ici !

— Si nous sortions sur le balcon, suggéra-t-il. Outre le fait que vous êtes veuve et que la présence d'un homme dans votre chambre ne serait pas jugée excessivement scandaleuse, la nuit est vraiment splendide. De plus, ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte-fenêtre qui donnait sur une petite terrasse, me trouver avec vous dans une

chambre où il y a un lit ne me dit rien qui vaille... sauf si vous comptez en faire usage, naturellement.

Il marqua une pause théâtrale.

— Serait-ce votre intention ?

Ignorant la bouffée de chaleur qui lui montait aux joues, Victoria se dirigea vers la terrasse.

— Apparemment pas, dit Sébastien en la suivant et en refermant la porte-fenêtre derrière eux. Et pour ce qui est de Starcasset... j'ai songé qu'il était plus prudent de vous faire sortir de votre chambre pour pouvoir vous parler plutôt que d'essayer d'entrer chez vous par effraction. Son sourire scintilla dans le clair de lune.

— Et pourtant, jugez vous-même, je suis ici avec vous, exactement comme je l'avais escompté. Et l'accueil n'a pas été glacial. Au contraire même, je le trouve plutôt chaleureux.

Un courant d'air léger fit frissonner ses boucles dorées et caressa la joue de Victoria. C'était en effet une nuit délicieuse. Un parfum de roses et de lis montait du jardin. Elle inspira profondément l'air nocturne, piquant et sombre ; si différent de toutes les senteurs artificielles que l'on respirait dans les salons de la bonne société londonienne.

À la lumière du clair de lune, Sébastien était à son avantage et le savait, raison pour laquelle il lui avait proposé de sortir sur le balcon. Les mains posées sur la balustrade, il l'observait avec une assurance qu'elle trouvait insupportable. La pâle clarté des corps célestes jetait des gouttelettes d'argent dans ses cheveux et des ombres sur son visage.

Victoria attendit qu'il prenne la parole, mais il resta muet.

— Après tout le mal que vous vous êtes donné pour me faire sortir de mon lit, j'espère que vous allez mettre fin au suspense, lança-t-elle.

— Ainsi donc, vous avez quitté Londres, dit-il en la dévisageant comme s'il avait cherché quelque chose. Mais dites-moi, Victoria, comment allez-vous ?

Elle détourna les yeux, incertaine qu'il veuille entendre toutes les réponses à cette question qui en contenait mille autres.

— Pourquoi me demandez-vous cela ? Parce que votre plan de me livrer à Lilith a échoué ? Parce que vous avez honte d'avoir fui le Calice d'argent en laissant Max et Phillip affronter seuls une horde des vampires ?

Bien qu'elle s'efforçât de garder son calme, il avait certainement perçu la pointe de colère dans sa voix.

Comme il se tenait de biais, elle ne pouvait pas lire l'expression de son regard.

— Bien, vous venez de répondre à une de mes questions au moins. Vous continuez à penser pis que pendre de moi – comme si j'avais pu

pousser le cynisme jusqu'à vous faire l'amour dans ma voiture tout en ayant en tête de vous livrer aux vampires. Et ce en dépit du fait que je vous ai alertée quand votre époux a débarqué au Calice d'argent sans crier gare. Et en dépit du fait que je vous ai prêté assistance pour le livre d'Antwartha, et que sans mon aide Maximilian serait mort à l'heure qu'il est et Lilith en possession du grimoire.

Il avait parlé d'un ton calme et détaché, mais il y avait dans sa voix comme un soupçon d'émotion.

— Si j'ai bonne mémoire, vous étiez prêt à laisser Max toucher le livre au péril de sa vie. Mais mis à part ce tout petit détail, qu'étais-je censée penser ?

— Que je me suis tout simplement laissé emballer par votre bouche ravissante, et que je voulais vous distraire du chagrin que j'avais vu dans vos yeux – et que l'arrivée des vampires n'était pas plus préméditée que mon envie de vous déshabiller.

Maintenant qu'elle pouvait voir ses yeux, elle sentit un frisson la parcourir.

— D'après Max, vous ne manqueriez jamais une occasion de déshabiller une femme, surtout dans une voiture.

— Je n'ai que faire de l'opinion de Maximilian, car ce n'est qu'une opinion – qui reflète sans doute ce que seraient ses propres penchants s'il était moins impliqué dans sa mission de Vénatore. Un chasseur, un tueur... un tempérament violent qui n'a guère de temps à consacrer aux autres. Mais moi, Victoria... je ne suis pas un violent.

— Ce que semble en effet attester votre fuite précipitée du Calice d'argent, l'été dernier,

— Le deuil vous a rendu amère. J'en suis navré. Je suis sincèrement désolé de la disparition de votre mari. Si cela peut vous consoler, je pensais que Max et lui allaient me suivre quand je me suis esquivé par la petite porte de la taverne.

— Voilà qui est édifiant. Mais je n'arrive pas à croire que vous avez persuadé Starcasset de se faufiler dans ma chambre uniquement pour pouvoir faire le beau sur mon balcon au clair de lune.

— Vous trouvez que le clair de lune m'avantage ? Quel merveilleux concours de circonstances. !

— Pour ma part, j'ai assez discuté et vous prie de bien vouloir prendre congé.

Elle tourna les talons et commençait à se diriger vers la porte-fenêtre avec l'intention de la refermer derrière elle s'il refusait de la suivre. S'il avait réussi à fuir une horde de vampires, il trouverait certainement un moyen de s'échapper de son balcon.

Sentant sa main se refermer sur son bras, elle fit volte-face et se dégagea d'une énergique rotation du poignet, histoire de lui rappeler qu'elle était en pleine possession de ses moyens.

— Vous portez toujours votre *vis bulla*. Il fit un pas dans sa direction.

— Cela vous étonne ?

Elle tâta la poignée de la porte derrière elle, mais ne chercha pas à la faire tourner. Il se tenait tout près, de plus en plus près, mais elle n'était nullement désarçonnée.

Après tout, elle avait triomphé seule de nombreux vampires et d'un démon. Et même de la reine des vampires en personne. Un simple mortel ne constituait pas une menace pour elle.

— J'aurais pensé qu'en quittant Londres vous auriez laissé derrière vous votre harnachement de Vénatore. Ou serait-ce que vous portez votre *vis bulla* pour tenir à distance les prétendants exagérément entreprenants, comme Starcasset ?

— George, dit-elle, en l'appelant délibérément par son prénom, n'était pas exagérément entreprenant jusqu'à ce que veniez fourrier vos longues mains élégantes dans cette histoire.

— Parce que vous trouvez mes mains élégantes ? Un sourire joua sur ses lèvres. Deux compliments en une seule soirée... voilà qui est inattendu.

— Je n'ai pas laissé mon harnachement de Vénatore à Londres. Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

Il haussa nonchalamment les épaules.

— J'aurais pensé qu'après ce qui était arrivé à Rockley vous auriez renoncé. Vous avez fait votre devoir, et voyez le résultat. Vous avez perdu l'amour de votre vie.

— Renoncé ? Comment pourrais-je renoncer après avoir vu de mes yeux de quoi étaient capables les vampires ?

Elle se rendit compte qu'il s'était encore rapproché. Elle distinguait nettement l'ombre de ses longs cils et la minuscule fossette quasi invisible quand il ne souriait pas, comme maintenant.

— Il y a toujours un choix possible, Victoria.

— Le mien est fait. Je ne renoncerai pas. Rien ne pourrait me faire renoncer maintenant que Phillip n'est plus là.

— Rien ? répéta Sébastien en plongeant ses yeux dans les siens comme s'il cherchait à lire dans ses pensées.

Elle soutint vaillamment son regard.

— Rien.

Il inspira profondément, puis expira lentement.

— Vous êtes une femme admirable, ma chère. Peut-être même trop bien pour moi.

Lentement, doucement, il enroula ses doigts autour de son poignet.

— Mais qu'est-ce donc que vous tenez dans cette main que vous ne voulez pas ouvrir ?

Elle se dégagea à nouveau, mais sans brusquerie cette fois.

Cependant ses doigts étaient étonnamment puissants et elle eut du mal à briser son étreinte. Puis elle ouvrit sa paume pour lui montrer l'amulette.

— Vous avez bien fait de me le demander, car je crois que cela vous appartient.

S'emparant du disque de métal, il y jeta un rapide coup d'oeil avant de la regarder à nouveau. Il se tenait si près qu'elle sentait son haleine parfumée au clou de girofle.

— Savez-vous ce que c'est ? Elle secoua la tête.

— Ah. Et malgré cela vous affirmez que c'est à moi ?

— Je l'ai trouvé ici, et j'ai trouvé le même au Calice d'argent. Vous êtes le seul dénominateur commun.

— Et vous en avez conclu que cette chose m'appartenait. Bien, je vais m'efforcer de ne pas prendre la mouche. Vous dites que vous l'avez trouvé au Calice ? Quand ? Et où ?

Elle lui raconta son équipée nocturne, sans oublier de mentionner la présence du vampire et du démon qu'elle avait décapité.

— Un démon ? Avec un vampire ? dit-il en se reculant, brisant soudain l'intimité qu'il avait créée entre eux. Nedas ne laisse décidément rien au hasard.

— Allez-vous me dire de quoi il s'agit au lieu de marmonner des paroles incompréhensibles ?

— Toujours aussi impatiente, hein ?

Un petit sourire fit reparaitre la fossette, puis il ajouta, l'air grave :

— Cette amulette appartient à un membre de la Tutela. Savez-vous ce qu'est la Tutela ?

— Non.

— C'est une société secrète très ancienne qui fut fondée à Rome, vraisemblablement dans les catacombes qui servaient de refuge aux chrétiens – si vous saisissez l'ironie.

Debout à l'autre extrémité du balcon, il avait ôté sa veste qui gisait en vrac à ses pieds. À présent, sa chemise blanche éclairée par le clair de lune luisait dans l'obscurité.

— Oh, n'ayez crainte, je ne me prépare pas à vous assaillir. Mais cette veste me tient chaud, et puis ça n'est pas la première fois que vous me voyez en bras de chemise.

Au lieu de lui sourire, il lui décocha un regard qui lui fit chavirer estomac. Comme elle ne répondait rien, il poursuivit :

— La Tutela protège les vampires.

Il commença à déboutonner méthodiquement ses manches.

— Elle les protège comment ? En leur offrant les aménités d'une taverne où ils peuvent s'enivrer en compagnie des mortels ? répliqua Victoria sèchement.

Il continua de remonter tranquillement ses manches de chemise sur ses bras musclés. Son visage était à nouveau baigné d'obscurité tandis que sa large carrure se découpait dans le clair de lune. À croire qu'il le faisait exprès.

— Allons bon, voilà que vous recommencez à m'offenser. Non, leur mission consiste à leur procurer des mortels – d'innocentes victimes avec lesquelles les vampires peuvent s'amuser et se repaître – et à veiller au grain dans la journée, pendant que les morts vivants sont à l'abri dans l'obscurité. En somme, faire toutes les mauvaises actions

que les vampires ne peuvent pas faire eux-mêmes, et ce dans le but de renforcer leur pouvoir. Les membres de la Tutela sont des putains à la solde des créatures du mal.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ont-ils fait un tel choix ? Sébastien secoua la tête.

— Votre innocence me laisse sans voix. Après tout ce que vous avez vu et fait, comment pouvez-vous être aussi candide ? dit-il en s'agrippant des deux mains à la balustrade. Il y a des gens qui rêvent d'immortalité. Qui prennent plaisir à se faire sucer le sang. Qui pensent que s'ils protègent les vampires, ils seront en retour protégés des vicissitudes de l'existence.

À ces mots, une vision traversa furtivement l'esprit de Victoria : des corps ravagés, sauvagement mutilés, éviscérés... yeux révulsés, gorges béantes, poitrines défoncées, odeur écoeurante du sang. C'était le spectacle qui s'était offert à elle la seule fois où elle était arrivée trop tard pour faire pièce à un raid de vampires, peu après son mariage avec Phillip. Elle sentit une vague de nausée lui remonter dans la gorge.

— Je ne comprends tout simplement pas comment un être humain peut protéger des créatures aussi infâmes, dit-elle lorsque le souvenir se fut enfin estompé.

— Victoria, j'ai ouvert le Calice dans le but de soutirer des informations aux morts vivants quand ils étaient d'humeur communicative. Comme je vous l'ai déjà dit, je préfère pouvoir les surveiller de près et les épier que d'ignorer ce qu'ils manigancent. Quoi que vous puissiez penser de moi, je ne suis pas et n'ai jamais été membre de la Tutela. J'espère que ça, au moins, vous le croyez.

Elle ne voyait pas sa figure, comment aurait-elle pu savoir s'il était sincère ?

— Venez dans la lumière, que je puisse vous voir.

— Avec plaisir.

Il s'écarta de la balustrade, fit un pas, puis deux, puis trois jusqu'à être suffisamment près pour la prendre par les bras.

— Victoria, murmura-t-il en se penchant vers elle. Elle attendit,

les yeux fermés. Il y avait plus d'un an qu'un homme ne l'avait touchée. Un an que personne ne lui avait manifesté de l'amour ou du désir. Et maintenant, elle réalisait à quel point cela lui avait manqué.

Elle laissa échapper un minuscule soupir juste au moment où il effleurait ses lèvres d'un baiser. Il hésita, puis sa bouche pressa la sienne, si étroitement, qu'elle eut envie de le prendre dans ses bras.

Mais il la relâcha et rouvrit les yeux. Pour la première fois de la soirée elle parvint à décrypter l'expression de son regard et se demanda si elle devait fuir... ou l'attirer à nouveau avidement à elle.

Il avait repris son attitude calme et posée.

— N'allez surtout pas croire que je m'ennuie, Victoria, dit-il d'un ton légèrement ironique. Mais une affaire urgente m'appelle.

— Une affaire urgente ?

Comme s'il émergeait d'un rêve, il se mit à arpenter le balcon.

— L'amulette que vous avez trouvée au Calice laisse penser que c'est un membre de la Tutela qui l'a égarée... vraisemblablement le démon ou le vampire que vous avez tués, ou les deux. Il n'y a pas d'autres vampires à Londres, ces temps-ci ?

— Il y a deux semaines que je passe les rues au peigne fin. Hormis les deux quidams du Calice, j'ai aperçu un seul autre vampire, mais il a pris la fuite. Lilith n'est pas revenue.

Elle lui jeta un regard interrogateur.

— Au cas où vous l'ignoreriez, Sébastien, Lilith a regagné son fief dans les montagnes, après avoir échoué à récupérer le Livre d'Antwartha.

— Je suis au courant, même si je n'étais pas en Angleterre. Je suis parti sur le Continent peu après l'incendie de la taverne.

Il se pencha vers le jardin en contrebas, puis se tourna vers Victoria.

— Ils cherchent Polidori. Et il y a quelqu'un dans cette maison qui fait partie de la Tutela. Le quelqu'un qui aura égaré l'amulette. Mais il n'y a pas de vampires sous ce toit.

— Non, en effet. Ni de démons. Du moins, je ne le pense pas.

— Vous avez également le pouvoir de détecter la présence des démons ? Polidori sera soulagé de l'apprendre.

— Allez-vous me dire ce qu'ils lui veulent, ou dois-je émettre des suppositions ?

Il avait retrouvé son sourire irrésistible.

— Vous ne devriez pas avoir de mal à deviner.

— À cause de son livre, *Le Vampyre*, qui contient trop de révélations concernant les morts vivants. Ne me dites pas que c'est pour cela que vous l'accompagnez dans ses déplacements ?

— Victoria... vous sous-estimez gravement mes capacités. Mais il est vrai que vous ignorez encore l'étendue réelle de mes talents, dit-il

en plongeant ses yeux dans les siens. Et ce n'est pas faute de vouloir vous initier, croyez-le bien. Mais passons. J'ai fait sa connaissance en Italie. Byron venait de le congédier, non pas parce qu'il n'avait plus besoin de ses services, mais parce qu'il craignait pour sa vie. (Il soupira). Mais je laisserai à John le soin de vous raconter lui-même cette histoire – en détail – et me contenterai d'ajouter que cette paisible et charmante partie de campagne risque fort de tourner au vinaigre. Il y a un membre des Tutela parmi nous. Et cette personne est là pour régler son compte à Polidori. De sorte que je vais rester à ses côtés tant que nous n'aurons pas démasqué le fauteur de trouble.

— Mais dans ce cas pourquoi le Docteur Polidori ne s'en va-t-il pas ?

— Il y a un an qu'il essaie de leur échapper. Et ils ont dû se rendre compte que je l'épaulais, raison pour laquelle ils sont allés au Calice d'argent – pensant peut-être m'y trouver. Heureusement, personne ne sait qu'il y a une Vénatore parmi nous, dit-il avec une petite moue ironique. Polidori va être soulagé de l'apprendre. Car ainsi, il ne sera pas obligé de plier bagages en catastrophe. Il est plus en sécurité ici que nulle part ailleurs.

— C'est vrai, reconnu Victoria. Pourriez-vous arranger une entrevue entre nous demain ?

— Bien sûr. Si vous vous joignez à notre partie de chasse demain matin, nous trouverons certainement un moment pour causer à l'écart des oreilles indiscretes.

Il revint sur ses pas, s'apprêtant à sortir quand Victoria se sentit soudain gagnée par une émotion voluptueuse... elle, lui, le silence et l'intimité de la nuit.

Elle aurait pu se reculer pour le laisser passer ou bien ouvrir la porte-fenêtre et se faufiler dans la chambre la première... mais elle ne bougea pas. À son approche, elle sentit comme un noeud se former au creux de son estomac.

— Si vous continuez à me regarder avec ces yeux, Victoria, je vais être obligé de vous donner ce que vous demandez. Après tout, vous n'êtes plus à proprement parler une « innocente ».

Sans se laisser intimider, elle leva la main et effleura sa joue. Jamais encore elle n'avait touché un homme la première... à part Phillip. Elle voulait que Sébastien l'enlace. Elle *voulait frémir*, puis oublier. Elle voulait être autre chose qu'une Vénatore, qu'une veuve, ou une marquise qui buvait du thé en parlant de la pluie et du beau temps.

Sébastien la laissa lui caresser le visage un instant, puis, avec un calme étudié, lui saisit le poignet et amena doucement sa main vers ses lèvres. Un baiser au creux de sa paume, un autre sur son poignet, ranima le souvenir de la soirée où il lui avait ôté son gant et fait de

même. Tiens, d'ailleurs, il ne lui avait jamais rendu son gant.

— Si je n'avais pas à m'occuper de Polidori, vous seriez dans un sérieux pétrin, ma chère.

Il la relâcha et, sans un regard en arrière, poussa la porte et sortit.

Où il s'ensuit une soirée mouvementée

Contrairement à ce qui était prévu, Victoria ne put pas rencontrer Polidori et Sébastien le lendemain matin et n'eut pas davantage le plaisir de faire la grasse matinée.

Après le départ de Sébastien, elle venait de se mettre au lit, quand elle sentit les cheveux de sa nuque se hérissier. Certes, une brise légère entraînait par la fenêtre entrebâillée, mais Victoria était allongée sur le dos avec la tête bien calée sur l'oreiller.

Si Sébastien lui avait dit la vérité, cela signifiait que les vampires avaient retrouvé la trace de Polidori.

Et même s'il avait menti, les faits étaient là : il se trouvait parmi les hôtes de Claythorne des individus indésirables.

Rejetant brusquement les couvertures, elle roula de côté et posa silencieusement les pieds à terre. Rentrant sa longue tresse dans le col de sa chemise de nuit, elle enfila de nouveau sa pelisse.

Les manches étaient un peu serrées, mais tant pis, car elle devait faire vite. Au fond de sa malle elle débusqua un piquet et une fiole d'eau bénite qu'elle glissa à l'intérieur de sa manche tire-bouchonnée. Après s'être passé un petit crucifix autour du cou, elle s'élança hors de la chambre et commença à remonter la galerie en se laissant guider par l'intensité du froid sur sa nuque. Il était trop tôt pour dire combien ils étaient. Savaient-ils où se trouvait Polidori ? Était-ce lui qu'ils étaient venus chercher ?

Arrivée à l'escalier, il lui fallut décider si elle devait monter, descendre ou continuer de longer la galerie. Sentant son pouls s'accélérer, elle inspira profondément et marqua une pause. Elle tendit l'oreille, huma l'air.

Descendre.

Elle dégringola le vaste escalier, le piquet à la main, puis, sautant les dernières marches, atterrit sans bruit sur le plancher. Il y avait des mois qu'elle ne s'était pas sentie aussi alerte !

Une fois encore, elle s'arrêta pour laisser parler son instinct. Peut-être n'étaient-ils pas encore à l'intérieur ? Un vampire ne pouvait pas entrer dans une maison, même si la porte était ouverte, sans y avoir été expressément invité par un membre de la maisonnée.

Le personnel était si nombreux et varié, qu'il pouvait aussi bien s'agir d'un majordome que d'un valet de chambre ou d'une femme de charge.

Mais quoi qu'il en soit, il y avait de fortes chances pour que ce

quelqu'un fût le propriétaire de l'amulette.

Soudain, elle perçut un cliquetis, suivi d'un léger grincement. Le bruit provenait de la bibliothèque.

Là où elle avait laissé George Starcasset !

Se faufilant derrière la grosse colonne au pied de l'escalier, Victoria scruta la pénombre. Son cœur battait à tout rompre.

De là où elle se trouvait, elle pouvait voir l'intérieur de la bibliothèque par la porte restée ouverte. Était-il toujours là ? Certainement... car il dormait comme un sonneur lorsqu'elle l'y avait déposé.

Elle tendit le cou mais ne parvint pas à voir le fauteuil à oreillettes qui se trouvait à l'autre extrémité de la pièce, face à la cheminée.

George serait sans défense en cas de menace, mais passerait peut-être inaperçu s'il ne ronflait pas.

Il y eut un mouvement près de la fenêtre. Victoria retint son souffle. Ils étaient quatre. Quatre silhouettes étaient entrées par la fenêtre, silencieusement et sans hésitation. Tous étaient des vampires à en juger par leurs yeux rougeoyants. Et pourtant, ils ne faisaient pas partie des invités. Ce qui voulait dire que quelqu'un, une fois au moins, les avait conviés à Claythorne.

Ils communiquaient par gestes et parfois en murmurant. Victoria attendit en priant le ciel pour qu'ils ne détectent pas la présence de George endormi au fond du fauteuil. Mais à son grand soulagement, ils prirent la direction de la porte à l'opposé de la cheminée.

Elle sentit l'excitation la gagner.

Elle pouvait aisément les combattre tous les quatre. Ses yeux se plissèrent tandis que ses doigts se resserraient autour du piquet.

Puis elle vit leurs visages, leurs yeux incandescents, lorsqu'ils émergèrent de la bibliothèque à quelques pas seulement de la colonne derrière laquelle elle était cachée.

Ce n'était pas des vampires ordinaires. Deux d'entre eux avaient des yeux couleur d'améthyste, des cheveux longs et des épées. Des Impériaux.

Victoria sentit sa gorge se nouer. Le piquet glissa légèrement dans sa main moite. Pour savoir quel rang occupait un vampire dans la hiérarchie des morts vivants, il suffisait de regarder ses yeux. Les vampires aux yeux roses étaient des Gardiens, membres de la garde rapprochée de Lilith. Leur morsure empoisonnée et leur pouvoir d'hypnose étaient redoutables... Mais les plus puissants de tous – à l'exception de Lilith, bien sûr – étaient les Impériaux, aux prunelles couleur d'améthyste. Ils maniaient l'épée comme si elle avait été un prolongement de leur bras, et leur force et leur rapidité étaient insurpassables. Ils pouvaient s'élever dans les airs en combattant et sucer toute l'énergie d'un mortel sans même avoir à le toucher.

La première et unique fois où elle avait dû affronter un Impérial, Max était avec elle. Le combat avait été terrible... mais Max avait triomphé.

Mais ce soir, elle était seule.

Ils pouvaient voir dans l'obscurité, comme tous les vampires, mais Dieu merci ils ne pouvaient pas flairer sa présence. La maison étant pleine de mortels, s'ils flairaient une odeur humaine, ils ne pourraient pas la situer. C'est pourquoi elle resta parfaitement immobile et silencieuse tandis qu'ils émergeaient un à un de la bibliothèque sans chercher à étouffer le bruit de leurs pas.

Ils passèrent devant sa cachette, si près qu'elle aurait pu toucher la botte du dernier de la file lorsqu'ils atteignirent les marches et s'élancèrent dans l'escalier.

Avec un peu de chance, ils allaient se séparer et elle pourrait les combattre un à un.

Elle se faufila hors de sa cachette et tendit le cou pour voir la courbe de la rampe d'escalier au-dessus d'elle. Apparemment, ils n'avaient pas l'intention de se séparer. Elle allait donc devoir les y obliger.

Longeant prestement le mur du hall d'entrée, elle s'approcha d'une console qui flanquait la porte de la bibliothèque et sur laquelle trônait le buste d'un vénérable ancêtre.

Victoria fit pivoter le buste de marbre qui crissa sur son support en bois, puis fila à l'autre bout du vestibule, jusqu'à la galerie qui n'était pas visible depuis l'escalier.

Dissimulant son piquet dans les plis de sa pelisse, elle passa son autre main autour du crucifix qu'elle portait autour du cou.

Son stratagème avait marché. Des pas résonnèrent dans l'escalier.

Victoria bénit le ciel, car non seulement il n'y avait qu'un seul vampire, mais c'était un Gardien et non un Impérial.

L'air de rien, elle se mit à longer le couloir tandis qu'il avançait dans sa direction.

— Je suis désolée, Monsieur, balbutia-t-elle. Je ne voulais pas déranger... Oh !

Le vampire s'approcha, une lueur amusée dans ses yeux rouges.

— Vous ne m'avez pas dérangé, dit-il d'une voix rauque en étirant un bras vers elle. Mais je ne serais pas contre vous déranger moi-même, ma chère.

Un sourire satisfait étira ses lèvres, révélant de longs crocs luisants.

— J'ai beaucoup à faire ce soir, mais comment résister à l'envie de sucer le sang frais d'une ravissante jeune femme.

Faisant mine de sursauter d'effroi, Victoria pivota de côté, de sorte qu'il ne put saisir le bras avec lequel elle tenait son piquet. Nullement

contrarié, il rit et saisit son autre bras replié sur sa poitrine.

Ils avaient reculé dans le couloir qui menait aux cuisines, et se trouvaient suffisamment loin de l'escalier pour que les autres vampires ne puissent pas entendre leur altercation.

— Si je vous trouve à mon goût, je vous accorderai peut-être l'immortalité, dit-il avec un sourire condescendant. Ainsi vous resterez éternellement jeune et belle, avec vos longs cheveux bruns et votre teint de lait. Quel ravissant cou blanc – si long et gracieux...

Il tira brusquement sur son bras. Et fit un bon en arrière à la vue du crucifix qu'elle portait autour du cou.

Victoria frappa.

Pouf, l'outrecuidant vampire se dispersa en un petit nuage de poussière.

Tout s'était passé à merveille, songea-t-elle satisfaite. Mais, avant de prendre les autres en chasse, elle allait attendre un peu, au cas où un autre vampire se serait lancé à la recherche de son comparse.

Au bout d'un moment, voyant qu'il ne se passait rien, Victoria s'en revint à pas de loup dans le grand hall puis grimpa jusqu'au premier. Soudain, un hurlement atroce déchira le silence... Le cri venait d'en bas.

Bon sang !

Les vampires étaient en haut, et Polidori aussi probablement...

Victoria se figea sur place, s'efforçant de déterminer où était le danger. Sa nuque était glacée et son instinct lui dictait de monter encore... mais le cri retentit à nouveau.

Il y eut des bruits de pas et de portes qu'on ouvre. Les gens sortaient de leurs chambres.

— Que se passe-t-il ?

— Qui a crié ?

— Est-ce vous, Lady Rockley ?

Cette dernière question émanait d'un homme dont la chemise de nuit laissait voir des genoux cagneux. Ses cheveux gris étaient aplatis sur un côté de sa tête. C'était un hôte du père de Gwendolyn dont elle avait oublié le nom.

— Regagnez vos appartements ! cria-t-elle sans se soucier des convenances.

Passant sans façons devant le vieil homme, elle monta au deuxième étage en criant :

— Fermez vos portes à clé !

Les portes verrouillées n'étaient pas infranchissables, mais du moins tiendraient-elles momentanément les vampires en respect.

— Victoria, que se passe-t-il ? C'était Gwendolyn.

— Rentrez dans votre chambre ! Et enfermez-vous à double tour, avec une croix ou une bible à portée de main ! ordonna Victoria en

repoussant son amie qui cherchait à s'agripper à sa pelisse.

La sensation de froid sur sa nuque ne faiblissait pas, au contraire.

Ils étaient là, tout près.

Se figeant sur place, elle s'écria :

— Où est Polidori ?

D'autres cris, d'autres claquements de portes, des hommes courant, et des coups rageurs lui parvinrent depuis l'une des chambres qui flanquaient la galerie.

— La dernière porte, cria Gwendolyn, les yeux agrandis par la frayeur. Victoria, que faites-vous ? Revenez !

— Lady Rockley !

Cette fois, c'était Monsieur Berkley, l'air ahuri et le cheveu en bataille.

Victoria l'ignore et détala à toutes jambes vers le bout du couloir en se demandant comment diable elle allait pouvoir combattre deux Impériaux et un Gardien si elle ne pouvait pas les prendre par surprise.

Mais il le fallait. Il en allait de la vie de Polidori.

Une main sortit de l'ombre, l'agrippant au passage.

Elle ravala un cri.

— Sébastien !

— Ils sont ici. Deux Impériaux et un Gardien.

— Je les ai vus. J'ai déjà tué un Gardien. Je croyais que vous étiez retourné auprès de Polidori après m'avoir quittée, siffla Victoria en se dégageant de son étreinte.

— Avez-vous perdu la tête ? Deux *Impériaux*. l la rattrapa. Surprise, elle recula malgré elle.

Lui, habituellement si posé et charmeur, semblait hors de lui.

— Polidori n'est pas là, dit-il.

— Lâchez-moi, grogna-t-elle, en le repoussant sans ménagement. J'ai une mission à accomplir. Où est-il ?

C'était elle qui commandait ici et non lui.

— Une mission que j'ai choisie. Vous vous souvenez ? Résister et me battre plutôt que de prendre lâchement la fuite.

— Combattre seule deux Impériaux et un Gardien ? Ne soyez pas ridicule. De toute façon, il est caché.

Il lui signala une porte de l'autre côté du couloir.

— Celui qui les a laissés entrer leur aura dit où il dormait et ils sont en train de passer la chambre au peigne fin pendant que deux des leurs montent la garde sous la fenêtre à l'extérieur.

Sa voix était saccadée et rageuse.

— Ils ne vont pas tarder à se rendre compte du stratagème.

Elle réalisa soudain qu'il portait une épée et laissa échapper un petit rire nerveux.

— Que comptez-vous faire de cette épée ? Excédé, il la repoussa.

— Pensez ce que vous voudrez. Est-ce que...

Mais sa phrase resta inachevée, car quelqu'un cria derrière eux. Un groupe de convives s'était formé au bout du couloir. Les hommes, armés de pistolets, commençaient à se rapprocher.

— Regagnez vos chambres ! leur cria Sébastien. Et enfermez-vous à double tour. En cherchant à intervenir vous ne ferez qu'aggraver les choses !

— Lady Rockley, que se passe-t-il ? Il faut vous mettre à l'abri ! s'écria Monsieur Berkley.

— Vous ne pouvez rien faire, répondit Victoria d'une voix calme mais ferme. Alors s'il vous plaît, retournez dans vos chambres et restez-y jusqu'à ce que tout danger soit écarté. Il y a des vampires dans cette maison, et vos pistolets ne vous seront d'aucune utilité.

Saisissant le crucifix qu'elle portait autour du cou, Victoria le jeta à Gwendolyn qui se tenait derrière les hommes.

— Cela vous protégera, lui dit-elle. À présent, partez.

— Des vampires ? répéta Monsieur Berkley en roulant des yeux effarés.

Un autre homme armé d'un pistolet fit un pas en avant, comme pour protester. Mais au même instant, une porte s'ouvrit à la volée et un vampire aux yeux rougeoyants sortit dans le couloir.

Des cris résonnèrent tandis que Gwendolyn et les hommes les moins courageux filaient se mettre à l'abri.

À la vue de l'Impérial aux yeux d'améthyste et aux longs cheveux argentés, l'homme qui allait protester se mit à bafouiller, puis, tout en reculant, pointa un pistolet tremblant sur le vampire.

Victoria et Sébastien ne firent pas un geste.

— Où est Polidori ? rugit l'Impérial en se tournant vers eux, tandis que ses deux comparses sortaient à leur tour dans le couloir. Par la porte entrebâillée de la chambre, Victoria aperçut le lit retourné, ses colonnades brisées, et la table de nuit fracassée.

Son piquet dissimulé dans les plis de sa pelisse, Victoria fit un pas en avant en ayant soin de garder les yeux baissés.

— Il n'est pas ici, dit-elle.

Elle eut envie d'ajouter : *Vous allez devoir annoncer à Lilith que vous avez manqué votre cible. Dommage.* Mais elle décida qu'il valait mieux garder secret le fait qu'elle était une Vénatore, tout au moins jusqu'à ce qu'elle trouve le moyen de se servir du piquet qui se trouvait dans sa main.

— Tu mens, lui dit le Gardien.

Il s'était rapproché. Elle sentit son haleine, brûlante comme un jet de vapeur.

— Je peux sentir ce fils de chien. Dis-moi où il se cache si tu ne

veux pas mourir.

Victoria fit un pas de côté et fit signe à Sébastien derrière son dos de se replier en direction de l'escalier. Il fallait qu'elle fasse diversion et qu'elle attire le vampire suffisamment près pour pouvoir le transpercer. Sans rater son coup, car l'occasion n'allait pas se présenter deux fois.

— Que voulez-vous à Polidori ? demanda-t-elle. N'y a-t-il pas suffisamment de sang frais ici.

Les deux autres vampires se tenaient derrière leur maître. C'était une chance que le couloir fût à peine assez large pour que trois hommes puissent s'y tenir côte à côte, songea Victoria. La forte carrure du Gardien empêchait ses compagnons d'approcher.

Maintenant, si elle pouvait les attirer à l'autre bout du couloir, loin de la chambre de Polidori, Sébastien pourrait peut-être aider le médecin à s'échapper...

Toutes ses pensées se dissipèrent d'un coup lorsque la main du Gardien se posa comme un étau sur son épaule. Il se tenait exactement là où elle voulait qu'il soit... pour pouvoir le planter. *Ne le regarde pas*, se dit-elle. Un regard suffisait pour qu'elle tombe sous son emprise.

Ses ongles acérés comme des griffes lui labouraient l'épaule tandis qu'il se penchait vers elle en sifflant d'une voix sombre et menaçante :

— Ici même, il y a du sang frais et parfumé. Vais-je résister à l'envie de goûter à ce joli cou ?

Juste au moment où Victoria allait le frapper, le vampire la secoua violemment. Au lieu d'atteindre son but, la pointe du piquet heurta le bras du Gardien. Ce fut comme de frapper un mur de brique.

Le choc fut si brutal qu'elle sentit son bras s'engourdir. Il y eut un horrible craquement tandis qu'une douleur aiguë lui traversait le poignet. Victoria réprima un haut-le-corps et tituba. Des taches noires dansaient devant ses yeux.

— Qu'avons-nous là ? grogna le Gardien, en plissant ses yeux incandescents.

Il n'avait pas ôté sa main de son épaule et la dominait d'une bonne tête, mais elle réussit à se dégager par un mouvement de torsion lorsqu'il voulut l'attirer plus près.

Ne le regarde pas.

— Notre demoiselle ne manque pas d'audace. Peut-être sera-t-elle ma récompense quand j'aurais accompli mon devoir.

Comme Victoria clignait des paupières pour dissiper les taches noires devant ses yeux, son regard rencontra celui du vampire.

L'emprise fut immédiate. Elle eut l'impression de tomber dans un puits de velours rose. Sa respiration se ralentit ; ses membres se mirent à flotter, légers comme des sacs de plumes et elle sentit son sang palpiter dans ses veines, chaud et vibrant, à chaque inspiration. Son

corps se tendit... à la fois excité et endormi... comme lorsqu'elle s'était donnée à Phillip, à demi assoupie et à demi éveillée.

Imperceptiblement sa conscience essayait de refaire surface, de briser l'emprise du vampire.

Il fallait résister. Mais le sortilège l'enveloppait comme un courant d'eau déchaîné, l'entraînant malgré elle par le fond pour la noyer. Elle luttait. Si seulement elle avait pu ne serait-ce que battre des paupières, fermer les yeux. Il lui sembla entendre des cris et de l'agitation au loin, mais elle était incapable de réagir.

Ses bras cognaient l'un contre l'autre comme si quelqu'un les avait agités. Le piquet tomba de sa main sans force. Une chose dure et incurvée heurta son poignet endolori... sa tête tomba de côté. Une sensation de chaleur se répandit dans son épaule, tandis que l'autre côté de son cou était froid et humide, vulnérable.

Ses mains tentèrent de le repousser, mais il était trop près... trop fort. Son haleine brûlante se rapprocha, ses crocs, promesse de volupté, luisaient d'un éclat jaune dans la lumière tamisée.

Victoria sentit une petite chose dure sous sa manche quand son bras se plaqua contre son corps. La fiole d'eau bénite !

Pater nos ter, pensa-t-elle. Puis elle répéta tout haut :

— *Pater nos ter, qui es in caelis...*

Ce fut comme si un éclair avait jailli dans son cerveau embrumé. Un fil de conscience ténue. Elle avait retrouvé ses esprits.

Un rire grave résonna à son oreille.

— Celui que tu pries ne peut plus rien pour toi.

Le vampire était trop près pour qu'elle puisse s'emparer de la fiole, et pourtant le temps semblait suspendu... elle tenta d'agiter ses doigts malhabiles. Elle essaya de cligner des yeux pour rompre le sortilège.

À l'instant où leurs regards se détachèrent, la fiole glissa hors de sa manche. Rassemblant ce qui lui restait de force, elle plia un genou et pivota de côté. Le jet d'eau bénite atteignit le vampire en pleine face, juste au moment où il piquait sur elle.

Il poussa un rugissement en reculant, les mains sur les yeux. Vite, Victoria chercha son piquet tombé à terre... et trouva une épée ! Elle s'en saisit d'un geste prompt et, faisant tourner sa lame, décapita d'un geste rapide et précis le vampire qui revenait à la charge.

La tête du Gardien se désintégra avant même d'avoir touché terre.

Victoria sentit l'emprise du vampire sur elle s'évaporer instantanément et réalisa, à sa grande surprise, que Sébastien était en train de croiser le fer avec l'un des Impériaux, rendant coup pour coup à son adversaire.

Des gerbes d'étincelles jaillissaient chaque fois que leurs lames se touchaient. Le second Impérial n'était nulle part visible. Mais la porte de l'autre chambre était ouverte.

Victoria hésita, mais Sébastien lui cria :

— Il faut sauver Polidori !

Il n'était pas de taille à lutter contre un Impérial. Il n'avait ni la force ni la rapidité nécessaires et elle savait que si elle le laissait, il mourrait. Car une épée ne pouvait venir à bout d'un vampire que si elle lui tranchait la tête. Alors qu'il suffisait de porter un coup n'importe où pour blesser mortellement un humain.

Heureusement, le plafond était trop bas pour que l'Impérial pût prendre son envol et fondre sur lui comme un oiseau de proie, sans quoi le duel aurait pris fin avant même d'avoir commencé.

— Victoria ! Allez-y ! cria-t-il.

Sa décision était prise. Plus tard, elle essaierait de comprendre pourquoi Sébastien avait choisi de risquer sa vie. Ramassant son piquet d'un geste souple, elle brandit son épée et chargea le vampire par le flanc.

Mais il tourbillonna sur lui-même et para son coup. Leurs trois lames s'entrechoquèrent dans un fracas de métal.

Saisissant l'ouverture, Victoria virevolta et se rapprocha du vampire juste au moment où il levait son épée pour parer une fente de Sébastien. Elle fondit sur l'Impérial, prête à le faucher, mais il les esqua tous deux d'une parade circulaire. La lame de Victoria dévia et elle le toucha au bras, manquant de peu sa gorge. Le bras coupé du vampire explosa et tomba en poussière, mais fut instantanément remplacé par un autre.

Sébastien avait déserté le combat et s'était recroquevillé contre le mur. Victoria revint à l'assaut à l'instant même où l'Impérial levait son épée. Leurs lames claquèrent, glissant rageusement l'une contre l'autre, puis se séparèrent.

Victoria allait frapper à nouveau quand une douleur fulgurante explosa dans sa cuisse.

Un grand cri de rage jaillit de sa gorge. Portée par son élan elle frappa de toutes ses forces, tranchant net la tête du vampire. L'Impérial éclata et tomba en poussière.

À bout de forces, elle s'affaissa. Le sang ruisselait le long de sa jambe, formant une flaque sur le parquet ciré.

Tremblante, elle se remit sur ses pieds et s'approcha de Sébastien.

Glissant une main sous sa chemise ouverte, elle posa une main sur sa poitrine pour voir s'il respirait. Elle lui tourna la tête de côté et tâta son cou à la recherche d'une veine. Il inspira bruyamment et s'obligea à ouvrir les paupières. Une lueur ironique luisait dans ses yeux battus.

— Pas maintenant, Victoria... plus tard, je vous le promets.

Souriant malgré elle, elle se remit sur ses jambes chancelantes.

— Il faut bien rêver, lui répondit-elle, puis grimaça de douleur.

Sa cuisse la lançait atrocement.

Se servant de l'épée comme d'une canne, elle s'approcha de la chambre où Polidori était censé se cacher. La porte à demi arrachée pendait sur ses gonds.

L'Impérial, le seul vampire encore vivant, fit volte-face à son approche. Il n'était pas armé et Victoria songea que l'épée qu'elle portait devait être la sienne. Elle regarda le lit et vit un corps gisant dans une mare de sang.

Elle souleva son épée avec toute la force de son poignet endolori, mais le vampire la prit de vitesse et bloqua la lame avec sa paume. Il y eut un claquement, le poignet de Victoria se tordit, lâchant l'épée qui vola à l'autre bout de la chambre. Les yeux rougeoyants de colère, les lèvres dégoulinantes de sang, le vampire fondit sur elle.

Victoria se sentit propulsée dans les airs.

Puis il y eut un grand choc et tout devint noir.

Où une question dérangeante

reste sans réponse

Une odeur de mort flottait dans l'air. Victoria ouvrit les yeux et trouva Sébastien penchée sur elle, une main sur *sa* poitrine, un regard préoccupé dans ses yeux fauves.

— Il est parti, dit-il en ôtant sa main lentement. Le vampire.

— Et Polidori ? demanda-t-elle.

Prenant appui sur ses coudes elle se redressa et vit que sa chemise de nuit était couverte de sang.

— Mort.

— Non !

Elle laissa Sébastien l'aider à se relever. Elle souffrait le martyre, comme si on lui avait martelé la cuisse droite à coups de pierre, et sentait un liquide chaud ruisseler lentement le long de sa jambe.

Elle se tourna vers le lit où gisait Polidori, ou plutôt ce qu'il restait du malheureux. C'était un spectacle insoutenable.

La chevelure brune et frisée du médecin était collée sur un côté de son visage par une épaisse croûte de sang séché. Ses hanches et son torse étaient tournés dans deux directions opposées. Sa chemise de nuit taupe à rayures n'était plus qu'un amas d'éclaboussures rouge sombre. Sa gorge tranchée béait comme l'entrée d'une caverne et trois marques en forme de X lacéraient sa poitrine.

— L'Impérial est parti ? dit Victoria.

— Je ne peux pas l'affirmer... car il n'était plus là quand je suis entré. Vous n'êtes pas restée longtemps inconsciente, et quand j'ai moi-même repris connaissance, j'ai entendu un grand bruit – lorsque vous avez percuté le mur. Il a dû s'enfuir par la fenêtre, car je suis entré dans la chambre aussitôt après.

— Je me souviens, à présent, dit Victoria. Vous m'avez crié d'aller secourir Polidori – car vous étiez en train de vous battre contre l'Impérial. Vous auriez pu mourir.

— Avouez qu'une telle bravoure de ma part avait quelque chose de surprenant. Mais peut-être n'était-ce qu'un simple concours de circonstances. Je ne pouvais pas faire autrement que de me jeter dans la mêlée au moment où le Gardien s'apprêtait à planter ses crocs dans votre joli cou, étant donné que l'Impérial était juste derrière lui. Si je n'avais pas dégainé mon épée vous ne seriez plus là... et moi non

plus.

Une lueur espiègle joua dans ses yeux.

— Si présomptueux que celui puisse vous paraître, il m'a semblé que je pouvais le mettre momentanément hors d'état de nuire. Et par le plus grand des hasards, j'ai réussi à distraire l'Impérial pendant que vous lui coupiez la tête. Toutefois, je dois reconnaître que ce fut un soulagement lorsque vous brisâtes l'emprise du Gardien. Avec vos lèvres entrouvertes et vos yeux langoureux, vous sembliez prête à vous plier à tous ses désirs. J'ai bien cru que tout était fini.

Victoria se dirigea vers le lit et rabattit le drap sur le corps du mort.

— Personne ne doit entrer ici. Il faut que nous fassions disparaître toutes les traces du drame.

— Je vais m'occuper de Polidori. Quand à la literie, je propose que nous la brûlions.

— Ma femme de chambre nous donnera un coup de main. Mais peut-être devrais-je envoyer chercher ma tante à Londres. Elle sait comment... effacer les mauvais souvenirs de la mémoire des gens.

— Le pendule en or – mais bien sûr. J'ai entendu parler de l'amulette qui remet les idées en place. C'est une excellente idée. Si vous l'envoyez chercher aujourd'hui, elle sera là demain après midi. D'ici là, il va falloir s'assurer que personne ne quitte le domaine. Il faut empêcher la rumeur de gagner Londres si l'on veut éviter les mouvements de panique.

— Sans parler des chasseurs de vampires du dimanche. Une vocation à haut risque pour qui n'est pas correctement entraîné.

Ne sachant pas si cette remarque était dirigée contre lui, il répliqua, froidement :

— N'importe qui est capable de percer un vampire.

— À condition de pouvoir l'approcher d'assez près, dit Victoria en portant à nouveau son attention sur le carnage. Avec tout ce qu'il savait sur les vampires, il aurait dû se protéger. Ne serait-ce qu'en portant un crucifix, ou un pieu...

— Un crucifix ne lui aurait été d'aucun secours. Polidori était athée.

— Comment peut-on être athée et croire au mal et à la damnation éternels ?

Sébastien haussa les épaules.

— Vous et moi savons ces choses pour les avoir vécues de près. Mais Polidori pensait sans doute que le mal se résumait aux phénomènes paranormaux, à l'immortalité et à la méchanceté inhérente à l'être humain.

— Peut-être. Mais pourquoi le pourchassaient-ils ? Vous m'avez dit qu'il allait tout me raconter... mais vous savez certainement ce qu'il

voulait me confier.

— Tout ce que je sais, c'est que la Tutela est en train de se mobiliser en Italie et que Polidori était au courant et qu'il connaissait son chef, Nedas. Les vampires auront voulu le faire taire, au cas où il aurait été au courant d'une faille au sein de la confrérie. Ou de leurs plans. Mais il ne m'a rien révélé de plus. Il ne me faisait pas confiance. S'il m'a laissé l'escorter, c'est uniquement parce qu'il n'avait pas le choix. Et il ne m'a jamais mis dans la confidence.

Victoria haussa les sourcils.

— Mais m'aurait-il fait confiance à moi ?

— Vous, une Vénatore et la petite-nièce d'Eustacia Gardella ? Probablement. Mais on ne peut jamais jurer de rien.

— Nedas. Vous avez déjà mentionné son nom en disant qu'il était rapide. Je suppose qu'il s'agit d'un vampire et non d'un démon ?

— Oui, un vampire. Le fils de Lilith. Et par « rapide » j'entendais qu'il avait eu tôt fait de retrouver la trace de Polidori et de lancer ses suppôts à sa recherche – y compris le démon et le vampire que vous avez croisé au Calice. Je m'étonne que vous ayez attendu aussi longtemps pour me poser la question.

Elle releva le menton.

— J'aime être imprévisible. Et d'ailleurs, je savais que vous cherchiez à m'aiguillonner pour que je vous pose la question. Je savais que vous, ou Polidori, finiriez par tout me raconter le moment venu. Après tout, vous vous êtes donné du mal pour m'attirer hors de ma chambre à coucher.

Ses yeux se plissèrent, puis elle demanda :

— Mais en parlant de chambre... comment se fait-il que vous n'étiez pas avec Polidori quand les vampires sont arrivés ? Ne deviez-vous pas le rejoindre ?

— J'allais le faire quand j'ai aperçu votre vicomte transi d'amour en train d'errer comme une âme en peine dans les couloirs, si bien que j'ai pris le temps de le ramener jusqu'à ses appartements. Le temps que je le mette au lit, les vampires étaient dans le vestibule, en route pour la chambre de Polidori. Il avait suivi mon conseil et changé de chambre, mais ça ne lui a pas porté chance.

— Je vois... vous ne manquez pas de ressources quand il s'agit d'éviter le danger.

— Je préfère prendre soin de ma personne.

Son regard furieux démentait la légèreté de ses propos.

— À présent, laissez-moi m'occuper de ce carnage pendant que votre femme de chambre s'occupe de panser votre jambe... à moins que vous ne préfériez que je m'en charge.

— Ma femme de chambre s'en sortira très bien toute seule, merci.

Victoria songea qu'il était plus sage de prendre ses distances avec

Sébastien qui avait l'art et la manière de la déstabiliser.

En sa présence, son coeur s'emballait et ses nerfs tressaillaient. Et plus encore maintenant qu'elle l'avait vu se battre à l'épée contre l'Impérial. En dépit de la confusion générale, elle avait remarqué que ses gestes étaient gracieux et puissants.

— Allons bon... voilà que je n'arrive plus à cacher mon jeu. C'est terrible l'effet que vous me faites, lui dit-il avec ce qui ressemblait à une pointe d'irritation.

Victoria poussa un grognement sourd et donna un grand coup de pied dans l'épaisse cuirasse de son maître de combat, puis, portée par son élan, ramena son poing pour le cueillir à la poitrine.

Mais Kritanu était trop agile. Se baissant promptement, il esquiva et riposta par une ruade de son cru.

— Quand allez-vous m'initier au *quinggong* ? lui demanda-t-elle.

— Apprenez d'abord à maîtriser le *kalaripayttu* à l'épée. Et ensuite, je vous apprendrai l'art de vous battre en bondissant et en fendant l'air, lui dit-il. Et, soit dit en passant, votre dernier coup était cousu de fil blanc.

Kritanu était un Comitator, expert en arts martiaux, qui avait pour mission de protéger, seconder et entraîner les Vénateurs.

Il avait été celui d'Eustacia pendant des années et à présent Victoria était sa pupille.

Victoria, qui venait de manquer un autre coup, ne comprenait pas comment il arrivait à faire des phrases aussi longues sans être essoufflé alors qu'elle grognait et haletait sous l'effort.

L'homme avait plus de soixante-dix ans, alors qu'elle n'en avait que vingt. Et elle ne portait même pas de corset, même si ses seins étaient bandés.

Sans compter qu'elle ne voulait pas être « cousue de fil blanc », que ce soit au combat ou quand on lui faisait la cour.

— Et quand allons-nous nous entraîner à l'épée ? demanda-t-elle, en lui mitraillant la poitrine de coups de poing.

Eustacia et elle étaient rentrées de Claythorne la veille, et Victoria avait insisté pour reprendre l'entraînement dès le lendemain. Si elle avait été plus rapide, plus forte et mieux préparée, elle n'aurait pas eu six griffures de vampire Gardien au cou, un poignet foulé et une longue balafre sur la cuisse droite.

La plaie avait déjà commencé à se refermer, et d'ici une semaine il n'y aurait plus qu'une petite cicatrice. Mais devoir affronter seule un Impérial – car la présence de Sébastien ne lui avait pas été d'un grand secours – lui avait fait prendre conscience qu'elle avait encore beaucoup à apprendre après une année de repos forcé.

— Nous commencerons demain, lui dit-il.

Cette fois, elle constata avec une certaine satisfaction que le débit

de son maître d'armes était plus saccadé.

— Parfait ! dit-elle en balançant son pied à la hauteur de son plexus solaire.

Kritanu souffla derrière son bouclier, puis se plia en deux. Mais lorsqu'il la regarda à nouveau, il souriait.

— Ce coup-ci est arrivé sans prévenir, dit-il.

— Bravo, ma chérie ! lança Eustacia qui venait d'entrer dans la salle d'entraînement. Ce n'est pas facile de surprendre Kritanu. *Vero*, j'ai moi-même essayé pendant des années. Wayren est arrivée. Voulez-vous bien nous rejoindre dans le salon ?

Wayren était une grande jeune femme élancée à l'allure médiévale. Ses cheveux blonds détachés lui tombaient jusqu'aux reins.

Les deux fois où Victoria l'avait vue, elle portait la même robe longue démodée, légèrement resserrée à la taille par une cordelette, et garnie de manches flottantes dont les pans taillés en pointes lui arrivaient aux genoux. La couleur beige de sa robe évoquait le lin écru qui n'a pas été teint.

Elle se leva à l'entrée de Victoria dans le salon et l'enveloppa chaleureusement de ses bras.

— Je suis très heureuse de vous revoir, ma chère. Toutes mes félicitations pour le livre d'Antwartha. Vous avez fait un travail remarquable. Max m'a dit que c'est à vous que nous devons cet heureux dénouement. Mais sachez que je suis sincèrement désolée pour ce qui est arrivé à Phillip.

Victoria ne savait pas grand-chose de Wayren, si ce n'est qu'elle était plus âgée qu'elle et plus jeune qu'Eustacia, et qu'en dépit de sa frêle constitution elle avait une poigne de fer. Elle savait également qu'elle entretenait de longue date une relation de confiance avec Eustacia, et n'aurait pas été surprise d'apprendre qu'elle vivait dans les bois avec les elfes.

— La vie qui est la nôtre est déjà bien assez difficile comme cela sans qu'il faille en plus pleurer ceux qui nous sont chers.

Wayren repoussa légèrement Victoria tout en gardant ses mains posées sur ses épaules et la regarda longuement dans les yeux.

Ses prunelles gris-bleu eurent un effet d'autant plus apaisant sur Victoria qu'elle voyait bien que l'attachement qu'elle lui témoignait était sincère.

Enfin, la jeune femme la relâcha et lui fit signe de prendre place sur le canapé. Eustacia s'assit à côté de Kritanu.

— J'ai raconté à Wayren les événements de Claythorne, dit Eustacia. Je lui ai dit qu'avec l'aide de Sébastien Vioget nous avons pu cacher au reste des convives la cause et les traces de la mort de Polidori. Nous avons effacé les mémoires, de sorte que certains vont raconter qu'il est mort empoisonné et d'autres qu'il a succombé à un

accident. Ces versions contradictoires devraient permettre de garder secrètes les circonstances réelles de sa disparition. Victoria, peux-tu, s'il te plaît, expliquer à Wayren ce qu'a trouvé Sébastien ? Je lui ai parlé de l'amulette que tu as découverte au Calice d'argent.

— Quand Sébastien a enlevé le corps de Polidori, il a remarqué une petite bourse contenant des papiers. Il s'agissait de notes concernant la Tutela et son chef, Nedas. Sébastien m'avait déjà dit que l'amulette symbolisait la renaissance de la Tutela, raison pour laquelle, je suppose, tante Eustacia n'a pas pu l'identifier.

— Comme toujours, vous avez vu juste, fit Wayren en s'adressant à Kritanu. Eustacia m'a dit que vous aviez fait le rapprochement entre le chien de l'amulette et les *hantus saburos*. Les *hantus saburos* sont des vampires qui dressent les chiens spécialement pour la chasse à l'homme... or que sont les membres de la Tutela sinon des chiens à la solde de Nedas et de ses disciples ?

Ses yeux pâles se plissèrent.

— Un symbole dont le sens véritable échappe sans doute à ceux qui le portent... mais plus à nous.

Kritanu opina du chef, puis se tourna vers Victoria.

— Les notes ?

— Apparemment, le retour en force de la Tutela est l'oeuvre du vampire Nedas, qui, selon Sébastien, est le fils de Lilith.

— Ah ! Mais oui, bien sûr, intervint Eustacia en levant les bras au ciel. Le fils de Lilith. Il me semblait bien avoir entendu ce nom quelque part.

— Mais comment a-t-elle pu avoir un fils ? s'étonna Victoria. Est-ce qu'elle a...

Une vive rougeur envahit ses joues, mais elle devait savoir. Elle voulait comprendre.

— Non, pas dans ce cas, même si la chose est possible. Non, je pense... qu'elle a vampirisé le père du garçon il y a des siècles et en a fait son concubin. À l'époque, il avait une épouse, que Lilith a mise à mort, et qui avait eu un enfant avec lui. Lilith a pris l'enfant et l'a élevé et lorsqu'il a été en âge, en a fait un vampire et l'appelle désormais son fils. Elle lui a conféré de grands pouvoirs, comparables aux siens.

— A en croire les notes de Polidori, poursuivit Victoria, Nedas s'est emparé d'une chose redoutable appelée l'obélisque d'Akvan – ses notes sont difficiles à déchiffrer. Elles ont été griffonnées en tous sens comme s'il avait cherché à remplir tout l'espace libre sur le papier.

— La Tutela a connu des épisodes de puissance et de gloire, mais aussi de déclin, qui ont failli provoquer son extinction – le dernier

remontant aux événements survenus en Autriche et qui se sont soldés par un effroyable massacre, murmura Eustacia.

Wayren écoutait, ses mains pressées l'une contre l'autre, le regard fixe et concentré. Se saisissant d'une grosse sacoche de cuir, elle la déposa au pied de son fauteuil puis plongea une main à l'intérieur.

Elle fourragea quelques instants, et en ressortit un petit manuscrit aux feuillets jaunis et écornés reliés ensemble par un cordon de cuir.

Victoria aperçut des symboles griffonnés à l'encre noire et une écriture qu'elle n'arrivait pas à déchiffrer. C'était à croire que Wayren pouvait décrypter tous les signes et les glyphes dont elle avait besoin. Alors que Victoria ne connaissait que l'anglais, l'italien et un peu de latin.

Wayren faisait tourner les pages délicatement du bout de son long doigt.

— Ah, nous y voici, dit-elle enfin. L'obélisque d'Akvan est une grande pierre d'obsidienne taillée en forme de lance et qui, lorsqu'elle est activée, confère au démon ou au vampire le pouvoir de dominer l'âme des morts. Imaginez une armée, non pas de vampires, mais de morts articulés comme des pantins au bout d'une ficelle et rappelés de l'au-delà pour revenir sur terre. Il serait impossible de venir à bout d'une horde aussi nombreuse et puissante.

Elle se replongea dans la lecture du manuscrit, son doigt décrivant des cercles autour d'une image qui se trouvait là.

— À en croire ce livre, l'obélisque d'Akvan fut donné en cadeau par le démon de la montagne Akvan à sa bien-aimée, qui plus tard devint un vampire. Furieux – car vous savez que les démons et les vampires sont des ennemis héréditaires – Akvan lui reprit l'Obélisque et la jeta. Elle pénétra si profondément à l'intérieur de la terre qu'on ne la retrouva plus.

Relevant la tête, elle ajouta :

— Si Polidori dit vrai, et que Nedas a réussi à s'emparer, les conséquences risquent d'être dramatiques pour nous.

Les autres demeurèrent silencieux tandis que Wayren recommençait à lire.

— L'obélisque, une fois activé, est indestructible et infailible. L'activation consiste en plusieurs étapes, mais une fois engagée, rien ne peut l'arrêter.

— Indestructible... mais qu'en est-il de Nedas ? Peut-il mourir ? demanda Victoria.

Le regard de Wayren passa rapidement d'Eustacia à Victoria.

— S'il mourait, son lien avec l'obélisque serait rompu... mais le pouvoir de la pierre resterait intact. Quelqu'un d'autre pourrait l'activer.

— Tu as raison, *car a*. Nedas doit mourir avant d'avoir pu activer l'obélisque.

— En tant que fils de Lilith, nous savions qu'il était très puissant. Mais ce que nous ignorions, c'est qu'il avait trouvé l'obélisque d'Akvan.

— Nous ? demanda Victoria.

— Max et moi. C'est en partie pour cela qu'il est rentré en Italie en catastrophe.

— Vous voulez dire que Max va tuer Nedas. Eustacia et Wayren échangèrent un regard furtif, mais Victoria n'était pas une Gardella pour rien.

— Il s'est passé quelque chose ?

— Peu après son arrivé à Rome, les morsures de Lilith qu'il avait au cou se sont réveillées, expliqua Wayren. Vous savez qu'elles n'ont jamais cicatrisé, de sorte qu'elle peut les utiliser à son avantage – or il n'y a rien qu'elle aimerait tant que d'avoir Max sous sa coupe. Jusqu'ici, il a toujours réussi à lui résister, mais... depuis qu'elle l'a mordu à nouveau, quand vous vous êtes emparés du Livre d'Antwartha, les choses se sont compliquées.

— Savez-vous où se cache Lilith ? demanda Victoria.

— Elle a regagné son fief dans les Muntii Fagaras de Roumanie.

— Mais quel est le problème avec Max ?

— Comme je le disais, ses morsures se sont réveillées. Après cela il a disparu pendant plusieurs semaines. Je sais qu'il est revenu, car il a été vu par Zavier, un autre Vénatore. Mais moi, il y a plus de huit mois que je ne l'ai pas revu.

Victoria sentit sa gorge se serrer.

— Que pensez-vous qu'il lui soit arrivé.

— Je n'en sais rien. Mais je pense que Lilith cherche à le dominer. Son pouvoir peut s'étendre jusqu'en Italie, même si elle n'y est pas. Et pour tout dire, je ne suis pas certaine que Max soit encore en vie.

*Orteils écrasés, cochers**bavards et inflation*

— **A**insi donc vous êtes en route pour l'Italie, Lady JRockley ?

— En effet, répondit Victoria en songeant qu'elle serait même déjà à bord du bateau si son départ de St. Heath's Row n'avait été retardé par cette visite inopinée de George et Gwendolyn Starcasset.

— Je n'ai pas eu le temps de vous prévenir de mon départ, et j'en suis désolée, mais il se trouve que je dois me rendre à Venise de toute urgence pour régler certaines affaires de ma vieille tante.

— Je comprends. J'espère que tout ira pour le mieux. George Starcasset semblait terriblement déçu par son départ précipité.

— Victoria, j'espère que vous n'avez pas gardé un trop mauvais souvenir de votre séjour à Claythorne, dit Gwen dolyn en s'avançant dans le vestibule.

Sans doute écrasa-t-elle les orteils de son frère au passage, car il fit une horrible grimace. Ça lui apprendra, songea Victoria qui trouvait qu'il monopolisait un peu trop la conversation.

— Je tiens à m'excuser pour l'effroyable soirée que nous avons passée là-bas, Victoria ! Si j'avais pu imaginer qu'une telle chose allait se produire à Claythorne !

— N'y pensez plus, la rassura Victoria en posant une main gantée sur le bras de son amie.

Naturellement, le pendule en or de tante Eustacia avait fait des miracles et Gwendolyn ne se souvenait pas de la moitié de ce qui s'était réellement passé là-bas.

— Et maintenant, Gwendolyn et Geor... Monsieur Starcasset, je vais être obligée de vous demander de partir. Ma voiture m'attend et mon bateau ne va pas tarder à lever l'ancre.

Victoria serra chaleureusement sa chère amie entre ses bras. Gwendolyn était sa seule véritable amie de son âge, mais elle vivait dans un monde complètement différent de celui de Victoria.

Exactement comme Phillip.

Si Eustacia avait utilisé son pendule sur Phillip les choses se seraient-elles passées différemment ?

Victoria fut tirée brusquement de sa rêverie par George qui avait pris sa main gantée pour l'effleurer de ses lèvres.

Lorsqu'il releva la tête, sans lâcher sa main, il lui glissa à l'oreille :

— Votre départ, alors que je commençais seulement à vous faire la cour, ne pouvait pas tomber plus mal, Lady Rockley. Bon vent, Victoria, si je puis me permettre... et si l'envie vous prenait de m'écrire durant votre absence, sachez que je suis tout disposé à entretenir une correspondance.

Il lui baisa le bout des doigts.

Avec son visage propre et joufflu, il avait plus l'allure d'un écolier transi d'amour que d'un prétendant sérieux.

Cependant, Victoria lui adressa un grand sourire, car en dépit des circonstances elle trouvait plutôt plaisant qu'un homme s'intéresse à elle.

— Merci, Monsieur, répondit-elle. Je suis une piètre épistolière, mais je tâcherai de ne pas vous décevoir. Et quand je reviendrai nous reparlerons de vos projets de cour.

Avec un sourire un peu trop aguicheur, elle ôta ses doigts et fit signe à son majordome d'ouvrir la porte.

— Au revoir, Gwendolyn, je vous tiendrai avertie de mon retour.

Victoria attendit que les Starcasset eussent regagné leur élégant cabriolet avant de monter dans sa propre voiture.

Un valet aux larges épaules répondant au nom d'Oliver, tenait la portière ouverte.

Elle monta. Ce n'est qu'une fois assise sur la banquette qu'elle réalisa qu'elle n'était pas seule.

— Sébastien ? Comment diable avez-vous fait pour monter ? Et en bras de chemise par-dessus le marché !

Il lui souriait nonchalamment, le dos calé dans l'angle de la banquette, les jambes étendues sur les coussins.

À défaut d'autre chose, l'homme avait un talent certain pour les apparitions surprises.

Ses deux mains élégantes tenaient son chapeau posé sur ses genoux. Sa veste était soigneusement suspendue à un crochet. La voiture s'ébranla avec un cahot qui la fit légèrement sursauter.

— Enfin, il est moins brusque que Barth, soupira-t-elle.

— Qui cela ? Ah, Oliver... le nouveau cocher. Je dois dire que c'est un type tout ce qu'il y a d'arrangeant. Je n'ai eu aucun mal à l'envoyer papoter avec l'autre cocher pendant que vous étiez en train de roucouler avec votre chevalier servant – George – qui a dû être désolé d'apprendre que vous étiez en route pour l'étranger. Et pendant qu'Oliver s'entretenait avec le valet des Starcasset, j'en ai profité pour me faufiler à l'intérieur de votre voiture.

Ses lèvres esquissèrent un sourire satisfait tandis que la voiture prenait un virage.

— Ne me dites pas que vous êtes venu vous aussi pour déplorer mon départ en Italie ? répondit Victoria en s'obligeant à ne pas

regarder ses lèvres.

Elle eut soudain l'impression que la voiture avait rétrécie. Si elle avait été plus attentive, quand elle avait pris place à bord, elle aurait remarqué qu'une odeur de clous de girofle imprégnait l'air.

Elle ne chercha pas à savoir comment il avait su qu'elle se rendait en Italie. Peut-être avait-il une idée de la raison qui la poussait à partir, n'avait-il pas trouvé les notes de Polidori ? Et comme toujours, il était d'une ponctualité déconcertante. Il avait de la chance qu'elle ait expédié Verbena dans une autre voiture avec ses bagages et quelques pièces de mobilier pour préparer sa cabine à bord du navire. Sans quoi il aurait été obligé de trouver un moyen de se débarrasser d'elle aussi. Et le pire, c'est qu'il y serait parvenu.

— Déplorer votre départ ? Le mot est excessif en ce qui me concerne.

— Je crains fort que vous ne deviez remettre à plus tard ce que vous aviez en tête en venant ici, répliqua-t-elle calmement. À moins que vous n'ayez l'intention de conclure avant que nous n'ayons atteint les docks.

Elle fut surprise presque autant que lui par sa propre hardiesse. Il eut un sourire espiègle.

— Allons, dit-il en retirant ses pieds de la banquette et en se redressant. Ce n'est pas ce que j'avais en tête, mais si vous insistez, je me ferai un plaisir de vous satisfaire.

— Je ne faisais rien de plus que m'interroger sur le motif de votre présence dans ma voiture alors que je m'apprête à quitter l'Angleterre.

Ses yeux n'étaient plus dans l'ombre et elle distinguait à présent clairement leur riche couleur ambrée et leur expression énigmatique.

— Naturellement, Victoria. Je ne me suis pas mépris sur le sens de vos paroles, même si le reste de votre personne semble les contredire... Quoi qu'il en soit, je suis au regret de vous informer qu'en dépit de mon envie de reprendre les choses là où nous les avons laissées l'été dernier... dans un cadre assez similaire, au demeurant... la raison qui

m'a poussé à « envahir » votre voiture est d'un autre ordre.

Il fallait que je vous parle sans être vu.

— Par qui ?

Il haussa les épaules, étirant ses longues mains délicates qui semblaient n'avoir jamais travaillé.

— Par quiconque. J'ignore si nous sommes surveillés et par qui, mais je pense qu'il vaudrait mieux pour tous les deux que nous continuions à faire semblant de ne pas nous connaître.

— Je pense qu'il s'agit là d'une excuse pour continuer à faire des apparitions surprises.

Victoria regarda par la fenêtre.

— Nous voilà presque arrivés. Si vous avez quelque chose à dire, dites-le sans détours, Sébastien, s'il vous plaît.

— J'adore vous entendre prononcer « s'il vous plaît ». Et si je refusais ? J'ai oublié de vous dire quelque chose d'important que j'ai découvert concernant Polidori. Il portait la marque de la Tutela.

— La marque ?

— Un symbole tatoué sur le bras avec de l'encre indélébile. Ce signe de reconnaissance en forme de T autour duquel s'enroule un serpent est l'emblème de la Tutela. Le chien gravé sur l'amulette est le symbole du nouveau mouvement qui s'est fait jour en Italie.

— Cette fois, je comprends mieux pourquoi les démons et les vampires ont pris Polidori en chasse. Ils craignaient qu'il ne révèle leurs secrets. Peut-être savait-il autre chose que ce qu'il a écrit dans ses notes au sujet de l'obélisque d'Akvan.

— C'est probable.

Il jeta un coup d'oeil par la fenêtre, puis la regarda à nouveau.

— J'ignorais qu'il était membre de la Tutela quand je lui ai proposé de l'escorter jusqu'en Angleterre. Ce n'est qu'après coup, quand j'ai enlevé le cadavre, que j'ai découvert la vérité.

— Alors peut-être est-ce lui qui a égaré l'amulette que j'ai trouvée à Claythorne.

— C'est possible... sauf si d'autres membres de la Tutela se trouvaient là. Mais dans ce cas, ils n'auraient pas eu peur des vampires. Et il y a autre chose... Je n'en suis pas absolument certain, mais je pense que Byron en fait partie lui aussi.

— Lord Byron... mais oui, bien sûr. Cela tombe sous le sens. Byron et Polidori étaient des amis intimes, et voilà que Polidori quitte l'Italie sur un coup de tête.

— Faire la connaissance de Byron vous aiderait peut-être à infiltrer la Tutela, car j'imagine que c'est là le but de votre voyage. À moins que vous n'alliez en Italie pour rendre visite à votre collègue Maximilian.

— Que savez-vous de Max ? dit-elle en le regardant droit dans les yeux.

— Beaucoup de choses... qu'aimeriez-vous savoir au juste ?

— La stupidité ne vous sied guère.

Une odeur de marée flottait dans l'air. Ils approchaient du port. Tante Eustacia avait jugé plus prudent qu'elles voyagent sur un cargo faisant la liaison avec l'Italie, plutôt que de prendre le ferry-boat jusqu'en Normandie et, de là, traverser le Continent par voie de terre. Ainsi, elles avaient moins de chance d'être repérées ou suivies par les membres de la Tutela.

— Il y a plusieurs mois que Max n'a pas donné de nouvelles. J'ignore d'où vous tenez vos renseignements, mais si vous savez où il

se trouve, dites-le-moi, je vous en prie.

— Il faut toujours que vous me demandiez quelque chose, railla-t-il.

Toute trace d'humour disparut de son visage et il ajouta :

— Je trouvais justement curieux que ce soit vous et non lui qui soit chargé d'infiltrer la Tutela. Je ne sais absolument rien le concernant – ce qui ne veut pas dire qu'il ne s'est rien passé. Craignez-vous qu'il soit mort ?

— Je n'en sais rien.

Victoria regarda par la fenêtre.

— Ah, nous sommes arrivés.

— Merci de m'avoir fait part de votre découverte, Sébastien. Je vais suivre votre conseil et me rapprocher de Byron quand je serai à Venise. Mais vous auriez dû me faire parvenir une missive plutôt que de vous déranger.

Le sourire narquois était revenu.

— Mais vous savez bien que toutes les excuses sont bonnes pour vous voir.

Elle le foudroya du regard en s'efforçant d'ignorer l'étrange sensation qui lui nouait l'estomac.

— Je suppose que vous vous êtes languì tout au long de l'année qui a suivi votre soudaine disparition.

— Pas du tout... je voulais vous laisser pleurer votre époux en paix.

Ces paroles directes et sincères la surprirent. Elle se tourna vers lui.

Etait-ce une impression ? Il lui sembla qu'il s'était rapproché et qu'il se penchait en avant... Réalisant que ses doigts tremblaient, elle joignit les mains.

— Je ne m'attendais pas à une telle délicatesse de votre part, dit-elle, gênée.

Elle n'avait soudain plus envie de partir. Elle songea qu'elle allait s'ennuyer horriblement à Venise, sans autre compagnie que celle de Verbena et Oliver.

Tante Eustacia et elle n'allaient pas vivre sous le même toit, car elles devaient faire semblant de ne pas se connaître pour ne pas éveiller les soupçons de la Tutela.

Si elle ne faisait pas entièrement confiance à Sébastien, une certaine complicité s'était établie entre eux. Et puis, avec lui, elle se sentait... vivante. Désirable.

Et quand il la regardait comme il le faisait maintenant, elle avait l'impression d'être autre chose qu'une Vénatore ou une guerrière.

— Au risque de vous décevoir, ma chère, dit-il sèchement, ma démarche n'était pas complètement désintéressée.

La voiture, à l'arrêt depuis un certain temps déjà, tanguait tandis qu'Oliver déchargeait le reste des bagages. Du dehors leur parvenaient des vociférations ponctuées par le bruit des malles et des paquets qu'on jetait sur le quai.

Victoria regarda Sébastien. Son visage s'était fermé. Cet homme avait décidément du mal à exprimer ses vrais sentiments. Haussant un sourcil, elle répliqua sur le même ton acerbe :

— Avez-vous dit « désintéressé » ?

— En effet. Car je ne pouvais pas espérer de récompense pour services rendus tant qu'un événement d'importance ne s'était pas produit, comme dans l'affaire Polidori.

Victoria sentit une rougeur envahir sa gorge et son cou. Elle y mit fin en feignant l'exaspération.

— Vous voulez dire que vous attendez une récompense pour les renseignements concernant Polidori ?

— N'est-ce pas la base même de notre partenariat ?

— Quel partenariat ? Parlez pour vous. Qu'exigez-vous ? Que je vous montre encore une fois ma *vis bulla* ?

Il lui décocha un sourire qui fit se tordre son estomac.

— Je l'ai déjà vue et embrassée, comme vous le savez. Victoria eut l'impression qu'on avait aspiré tout l'air de ses poumons. Elle sentit sa peau devenir moite tandis qu'une bouffée de chaleur envahissait ses joues. La voix de Sébastien était aussi provocante que son sourire.

— Non. Il se trouve que mes prix ont augmenté.

— Vous plaisantez.

Elle prit l'air indigné pour tenter de calmer le flot d'émotions qui la submergeait. Aucune parole, argument ou raisonnement logique ne lui vint à l'esprit et elle ne trouva rien d'autre à dire que :

— Je pars pour l'Italie !

Sa voix, à peine audible, était couverte par les cris des mouettes et les clameurs du port.

— Je me contenterai d'un acompte, dit-il en la regardant au fond des yeux. Ce qui ne devrait pas vous déplaire, si j'en juge par votre effusion des fois passées.

Elle aurait pu riposter, railler, s'offusquer... mais non. Plutôt que de lui rendre la monnaie de sa pièce, elle décida de prendre les choses en main.

Inspirant profondément, elle posa ses mains sur ses épaules et se pencha vers lui.

Ses lèvres, comme ses habits sentaient le clou de girofle. Leur baiser, brûlant et avide, ouvrit toutes grandes les vannes du désir.

Puis Victoria se recula.

— Voilà un début encourageant, dit-il d'une voix langoureuse qui démentait la légèreté de ses propos.

Elle lissa d'une main sa chevelure ébouriffée.

— Il va falloir être patient, Sébastien, murmura-t-elle. Puis elle se faufila hors de la voiture.

Où une certaine Mme Emmaline Withers

dérange une comtesse italienne

Victoria découvrit que fin septembre n'était pas la meilleure saison pour découvrir Venise. Le ballet gracieux des gondoles glissant sur les canaux offrait un spectacle féerique, mais les eaux étales, surchauffées par le soleil, dégageaient une odeur nauséabonde.

— J'ai jamais trouvé qu'Lond' sentait la rose en été, bougonna Verbena, mais ici, pardon !

Elle était en train de s'assurer que le réticule de Victoria contenait bien une fiole d'eau bénite pour prévenir les morsures de vampires.

— Avec tous ces poissons le ventre en l'air, et toute c'te fange qui flotte sur les canaux ! Oliver, y dit qu'ça l'dérange pas, mais c'est parce qu'c'est un gars de la campagne.

Elle secoua la tête et reposa le réticule de Victoria sur la coiffeuse.

— Dommage qu'mon cousin Barth, il est pas v'nu avec nous, au lieu d'envoyer son ami Oliver à sa place. Lui au moins, y' connaît les vampires et y' sort jamais sans sa croix et son eau bénite.

— Oliver m'a l'air d'un brave garçon, commenta Victoria. Il ne t'a pas fait de misères au moins ?

— Oh, pour ça, non. Il est doux comme un agneau. Et toujours prêt à s'rendre utile. Mais on voit bien qu'c'est un gars d'la campagne qu'a jamais mis les pieds à la ville.

Verbena vint se placer derrière sa maîtresse pour peigner son opulente chevelure.

— J'ose pas imaginer comment qu'y réagirait s'y voyait un vampire... y' serait capab' d't'inviter à prend' le thé ! Enfin, on va tâcher d'vous faire tout' belle pour vot' soirée. J'vais mettre deux piquets dans vos ch'veux, pour plus d'précaution.

— Je n'ai pas détecté la moindre présence de vampires depuis que nous sommes arrivées, dit Victoria. Même pas un petit souffle dans le cou. À tel point que j'en viens à me demander si la Tutela est ici. En tout cas, merci de tout le mal que tu te donnes pour me faire belle, ajouta-t-elle avec un sourire chaleureux.

Elle se sentait d'humeur joyeuse. Pour la première fois depuis ce qui lui avait semblé une éternité, elle allait prendre part à une vraie soirée mondaine.

Depuis une semaine qu'elle était à Venise, elle n'avait fait que ronger son frein en s'occupant de tâches fastidieuses, comme

d'annoncer sa présence aux familles anglaises établies ici et attendre des invitations.

Le soir, faute de mieux, elle restait à la maison et s'entraînait au *kalaripayattu*, car elle ne connaissait pas encore suffisamment bien la ville pour sortir chasser le vampire en pleine nuit.

Sans compter qu'à Venise, la moitié des rues étaient des canaux, ce qui ne faisait que compliquer les choses.

Mais pour finir, elle avait reçu une invitation de Lord Byron. Elle ne s'était pas attendue à faire aussi rapidement ses premiers pas dans la haute société vénitienne et se félicitait d'avoir eu la bonne idée de mentionner la brutale disparition du docteur Polidori et d'avoir ainsi été admise dans le cercle très fermé de Lord Byron.

— Vous savez bien qu'*j'aime* vous faire belle, m'dame, dit Verbena. Et pis, c'est pas bien difficile avec vot' teint de pêche et vos jolis yeux. Et pis tous ces beaux cheveux !

— Et pourtant, j'ai souvent eu l'envie de les couper, confessa Victoria. Je n'aime pas avoir les cheveux dans les yeux quand je me bats.

— Les couper ! s'exclama Verbena en roulant des yeux effarés. Ah, ça, non alors ! Je vais trouver un moyen d'les empêcher d'*vous* tomber d'avant la figure. Et pis, entre nous, si vous les coupez, comment voulez-vous qu'*j'y* mette les piquets ? Y'a des dames qu'y s'coupent les ch'veux, mais vous, jamais !

Pendant que Verbena babillait à tue-tête, Victoria méditait en silence. Seul un coup de peigne intempestif venait de temps à autre interrompre le fil de sa pensée.

Le seul problème était que ses pensées étaient toutes entières absorbées par sa dernière entrevue avec Sébastien dans la voiture. Son regard, lorsqu'il lui avait dit : « *Je voulais vous laisser pleurer votre mari en paix* », l'avait profondément troublée.

Et même encore maintenant, quand elle y repensait, son estomac se serrait.

Car elle savait que jamais elle ne cesserait vraiment de pleurer Phillip. Le chagrin s'estomperait et la vie continuerait, mais jamais elle ne pourrait l'oublier.

Si elle avait été différente, elle aurait pu faire la connaissance d'un homme dont elle se serait éprise, comme sa mère s'était éprise de Lord Jellington, trois ans après la mort du père de Victoria.

Mais elle ne s'en sentait pas capable, contrairement à la plupart des veuves qui, une fois leur chagrin passé, retombaient amoureuses.

Enfin, qui sait si un jour elle ne trouverait pas, elle aussi, un homme à aimer. Car elle était encore jeune et belle, et son attirance pour Sébastien était la preuve qu'elle aimait se sentir désirée.

Mais elle était une Vénatore. Sa vie était faite de danger, de

subterfuges, de raids nocturnes, de violence et de combats contre les forces du mal. Un défi impossible à relever pour la plupart des mortels.

Aimer, c'était prendre le risque de mettre l'être cher en danger – et se mettre elle-même en danger, par manque de concentration. Les mensonges et les dérobades finiraient par éroder toute chance de bonheur.

Elle ne pouvait se laisser aller à aimer – et encore moins à se laisser aimer.

Max avait eu raison de lui dire qu'elle n'aurait jamais dû épouser Phillip. Et maintenant, Victoria savait qu'elle ne se le pardonnerait jamais.

Mais malgré cela, elle avait envie de sentir les lèvres d'un homme sur les siennes.

Et quand celui-ci la mangeait des yeux tout en parlant de la pluie et du beau temps, elle sentait son poulx s'emballer malgré elle.

Elle savait qu'elle n'avait pas besoin de se marier, ou même d'aimer, pour s'adonner à des plaisirs qui lui faisaient oublier momentanément sa condition de Vénatore. Elle connaissait l'amour physique et avait plus d'expérience que bien des femmes mûres, comme sa propre mère.

Si elle se sentait seule, elle pourrait toujours rechercher la compagnie d'un homme. En usant de discernement bien sûr, et de discrétion.

Car elle avait beau être une Vénatore, veuve et pilier de la haute société, elle n'en demeurerait pas moins une femme.

Se présenter sans escorte à la Villa Foscari fut une expérience singulière pour Victoria qui ne connaissait aucun des hôtes présents. A Londres, une femme se rendant seule à une soirée comme celle-là aurait attiré tous les regards et suscité des rumeurs de réprobation.

Mais ici, en Italie, l'étiquette était beaucoup moins rigide qu'en Angleterre.

Sans compter que la petite société qui constituait le cercle intime de Lord Byron était plus tolérante que toute autre en matière de convenances.

Toujours est-il que se faire annoncer sous le nom de Mme Emmaline Withers, et se retrouver face à face avec des visages inconnus, avait quelque chose d'inattendu.

Afin de garder secrète son identité de Vénatore, Victoria avait suivi les conseils de Wayren et prit un nouveau nom.

Car même si les suppôts de Lilith étaient nombreux à savoir qui elle était, ils ne l'avaient jamais vue et n'auraient pas su la reconnaître. Si bien qu'elle devait prendre soin de n'être pas démasquée si elle

voulait infiltrer la Tutela.

— Madame Withers ! Comme c'est aimable à vous d'avoir bien voulu vous joindre à notre petite fête.

Un homme énergique, aux boucles brunes encore plus ébouriffées que celles de Polidori, s'était immédiatement levé de son siège pour venir l'accueillir, tout en s'efforçant de dissimuler autant que possible sa claudication.

C'était donc là Lord Byron, le poète – et à en croire les rumeurs, le meilleur des amants.

Il avait une chevelure magnifique et un grand front. Mais il était plutôt petit. Et certainement fou amoureux de la ravissante rousse qui arrivait dans son sillage pour saluer Victoria.

— Lord Byron, j'ai été très touchée par votre invitation. Je suis arrivée il y a un peu plus d'une semaine et commençai à m'ennuyer ! Mais quelle charmante compagnie vous avez réuni ici.

Elle fit un petit signe de tête, lui offrit sa main tout en souriant à la femme qui attendait que Byron fît les présentations.

— Ma très chère, je vous présente Madame Emmaline Withers, une amie de John et qui a eu la malchance, semble-t-il, d'être présente au moment de sa disparition, il y a plusieurs semaines, chez des amis à la campagne. Madame Withers, je vous présente Teresa, comtesse de Guccioli. Et maintenant, retournons à notre lecture, si vous le voulez bien !

Avec ce qui ressemblait à une petite révérence, le poète s'en retourna vers son groupe de sept ou huit convives assis en rond.

— Il n'aime pas être interrompu quand il lit une de ses oeuvres en public, expliqua Teresa avec un sourire chaleureux.

Elle parlait un anglais irréprochable quoi qu'avec un léger accent.

— Je suis ravie de faire votre connaissance, Madame Withers. J'ai cru comprendre que vous aviez perdu récemment votre époux. Mes sincères condoléances. J'espère que votre séjour dans notre beau pays vous aidera à vous changer les idées. Venise est une ville merveilleuse quand on a de l'argent et pas de mari pour vous empêcher de vous amuser. À présent, laissez-moi vous installer à côté de l'un de nos séduisants convives.

Heureusement que tante Eustacia lui avait parlé de la comtesse Guccioli, sans quoi Victoria aurait été horriblement froissée.

Teresa et Byron vivaient en concubinage depuis deux ans, parfois au Palazzo Guccioli, et ce même quand l'époux de la dame était présent. Ce qui en disait long sur la conception que les Italiens avaient du mariage.

En Italie, on se mariait pour contenter ses parents et on choisissait un amant pour se contenter soi. Les amants avaient droit au même respect et à la même fidélité que les époux, du moins en apparence. En

ce sens, Teresa n'était guère différente de ses compatriotes, si ce n'est qu'elle exprimait sa pensée sans détours.

Victoria prit place sur un pouf en brocart de soie et écouta sagement Byron réciter ses dernières stances. Elle n'était guère friande des soirées poétiques où il fallait rester assise en prenant l'air captivé. Non pas que l'oeuvre fut ennuyeuse en soi, mais Victoria était venue dans le but de découvrir si oui ou non Byron était membre de la Tutela, ce qui ne risquait pas d'arriver s'il passait toute la soirée à déclamer des odes où il était question de couchers de soleil et de déesses à demi nues.

Enfin, la lecture s'acheva et l'on commença à servir les antipasti et les apéritifs.

Victoria bavarda un moment avec Teresa, puis cette dernière s'excusa pour aller admirer un dessin que venait d'exécuter l'un de ses amis. Avisant Lord Byron qui sortait de la pièce en claudiquant, Victoria se rapprocha discrètement de la porte.

Quand le poète reparut peu de temps après, il aperçut Victoria.

— Madame Withers, j'espère que vous vous amusez bien parmi nous. L'ambiance ici est nettement moins guindée qu'à Londres, ne trouvez-vous pas ?

— Beaucoup moins, en effet. Et je m'amuse énormément.

— J'espère que vous ne me trouverez pas indiscret si je vous demande comment se portait mon ami John la dernière fois que vous l'avez vu. J'ai été atterré d'apprendre les circonstances de sa mort.

Son regard pétillant et la façon dont il tenait son verre de chianti démentaient ses propos, mais Victoria s'empessa de le satisfaire. Après tout, elle aussi avait un rôle à jouer.

— Le Docteur Polidori respirait la santé la dernière fois que je l'ai vu. Nous étions chez des amis, à Claythorne et... mais vous êtes au courant de l'accident. J'aimerais mieux ne pas entrer dans les détails, qui sont atroces. Mais lui et moi avons eu une merveilleuse conversation au sujet des *vampires*.

Elle avait baissé le ton pour prononcer ce dernier mot, tout en se penchant vers lui pour lui offrir une vue plongeante de son décolleté.

Il mordit à l'hameçon. La saisissant doucement par le poignet, il recula et l'entraîna vers une petite alcôve fermée par un rideau. Victoria le laissa faire.

Elle savait que ses voluptueux appâts ne laissaient pas les hommes indifférents. Tous les moyens étaient bons pour arriver à ses fins.

Ce faisant, elle priait le ciel pour que la comtesse Guccioli ne s'aperçût de rien, car elle n'avait aucune envie de s'attirer les foudres d'une comtesse italienne folle de jalousie.

— Les vampires, poursuivit Victoria en écarquillant les yeux et en dégageant doucement son poignet, ont quelque chose de fascinant.

Puis baissant la voix pour l'obliger à s'approcher davantage, elle ajouta :

— Le docteur Polidori était convaincu qu'ils existent vraiment !

— Fichtre, bredouilla Byron visiblement troublé par le galbe généreux de sa poitrine.

Elle avait ôté la guimpe dont Verbena avait garni son décolleté. Maintenant, elle allait pouvoir lui poser toutes les questions et obtenir toutes les réponses qu'elle voulait.

— J'imagine que vous avez été très embarrassé quand *Le Vampyre* a été publié et que la rumeur s'est répandue que vous en étiez l'auteur.

— Pas vraiment, car j'ai promptement levé toute ambiguïté. Même si l'idée originale était effectivement de moi. Peu m'importe que John en ait fait de la bouillie pour les chats. Calquer sur *moi* le personnage de Lord Ruthven !

Il ricana en trébuchant dans sa direction – intentionnellement ou pas – et posa une main sur ses seins.

Lui saisissant doucement mais fermement la main, Victoria l'ôta de sa poitrine et la déposa un peu plus haut sur sa peau nue, à la jonction de son épaule.

Ainsi, elle le mettait hors d'état de nuire sans pour autant le repousser complètement.

Sentir la main d'un inconnu sur sa peau avait quelque chose de troublant.

— Je pense que vous feriez un charmant vampire, dit-elle en gloussant comme une débutante. Ténébreux et dangereux... Vous n'allez pas sortir vos crocs et me mordre, au moins, Lord Byron ?

Un sourire lascif joua sur les lèvres du poète tandis qu'une épaisse mèche de cheveux bruns retombait devant ses yeux.

Il n'avait pas l'air menaçant du tout, mais plutôt idiot, avec son teint de lait et ses lèvres de femme.

— Et si j'en étais un, prendriez-vous la fuite en poussant des cris ou... me laisseriez-vous... ?

— Je vous laisserais.

Ses pupilles se dilatèrent, devinrent noires comme la nuit et ses doigts frémirent sur sa peau nue.

— Madame Withers... vous êtes une tentatrice.

— Mais, fit-elle en ôtant adroitement sa main de son épaule et en secouant la tête, les vampires n'existent pas... si ? Et c'est bien dommage, car je les trouve excessivement romantiques.

— Romantiques ? dit-il avec l'air décontenancé d'un homme qui ne comprenait pas comment la proie qu'il s'apprêtait à saisir avait réussi à lui échapper aussi facilement.

— J'aimerais tant rencontrer un vampire. Mais dites-moi... en

avez-vous déjà croisés ? Après la conversation que j'ai eue avec le docteur Polidori, j'ai comme l'impression qu'ils existent vraiment.

Il posa sur elle un regard légèrement moins brumeux.

— Vous auriez la peur de votre vie, si vous en rencontriez un, Madame Withers, je peux vous l'assurer.

— Mais pourquoi donc ? Ils ne cherchent qu'à survivre, et pour cela doivent se repaître de sang humain. Leur nature est ainsi faite. Personnellement, je trouverais très... erotique... de sentir une paire de crocs dans mon cou.

Byron s'était reculé et ne cherchait désormais plus à la toucher. Il la regardait comme s'il s'attendait à la voir sortir ses crocs à tout moment.

— Pour être tout à fait franc, ma chère Madame Withers, je crois qu'ils existent vraiment, même si je n'en ai jamais vu personnellement.

Il toussota.

— Et je serais tenté de penser que John Polidori le croyait lui aussi.

Allons bon ! Et dire qu'elle pensait avoir fait des progrès.

— Merci pour votre merveilleuse lecture de poèmes, Lord Byron, dit-elle, prête à prendre congé avant qu'il ne revienne à l'assaut. J'ai subitement très soif. Puis-je aller chercher une tasse de thé ?

— Mais naturellement, Madame Withers. Je me ferai un plaisir de vous escorter.

Bien que la comtesse Guccioli n'eût pas l'air réjouie de les voir émerger ensemble de l'alcôve, elle ne fondit pas sur eux comme une furie.

Elle eut, au contraire, une réaction totalement inattendue. Se tournant vers les deux messieurs qui étaient assis à côté d'elle, elle se mit à flirter de façon éhontée en usant de tous ses charmes et de sa coquetterie sans même accorder ne serait-ce qu'un battement de cil à son amant.

Victoria la regarda, fascinée. La comtesse semblait maîtriser parfaitement l'art de la séduction. Pauvre Byron. Il avait l'air d'un chien battu quand Victoria se retira, deux heures plus tard.

Elle avait fait mander Oliver et s'apprêtait à franchir le portail de la villa quand elle sentit une présence derrière elle.

— Vous nous quittez déjà, *signora* ?

— Comte Alvisi. Je suis désolée, mais je suis un peu lasse. J'ai passé une excellente soirée.

Il était aussi grand qu'elle et avait le même teint cuivré que Max, mais son oeil égrillard et son sourire niais ne lui disaient rien qui vaille. De plus, l'homme empestait le parfum comme s'il avait macéré toute la journée dans l'eau de lavande.

Quoi qu'il en soit, Victoria était prête à le remettre promptement et fermement à sa place au cas où il deviendrait un peu trop entreprenant.

— Mais vous n'avez pas trouvé ce que vous étiez venue chercher, n'est-ce pas ?

Elle lui jeta un regard assuré. Il inclina doucement la tête en lissant son plastron de chemise.

— Que voulez-vous dire, Monsieur ?

— Figurez-vous que j'ai surpris quelques bribes de votre conversation avec notre hôte.

— Vraiment ?

— Vous aimeriez rencontrer un vrai vampire ? dit-il en s'approchant, apportant avec lui un effluve de lavande mêlée de citron.

— Ce serait fascinant, en effet. Pensez-vous qu'ils existent vraiment ?

— Mieux que ça, j'en ai déjà rencontré.

Elle écarquilla les yeux tandis qu'un rire enfantin fusait de sa gorge.

— Est-ce possible ? Mais où donc les avez-vous vus ? Sont-ils effrayants ? Vous ont-ils mordu ? dit-elle en baissant la voix.

— Ils m'ont mordu. Aimeriez-vous voir mes cicatrices ? Il lui montra la base de son cou. Il y avait effectivement quatre petites marques, toutes fraîches au demeurant.

— Mais comment ? Où ?

— Nous sommes un petit... groupe qui rencontrons les vampires de temps à autre – seulement quelques-uns, rassurez-vous. Et croyez-moi, les gens se méprennent sur leur compte.

— Je vous crois sans peine ! Beaucoup pensent que ce sont des créatures bestiales. Mais ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Sont-ils aussi dangereusement romantiques que je l'imagine ?

— Ils le sont. Et si vous voulez, je peux organiser un rendez-vous un de ces soirs.

— Très volontiers, comte Alvisi.

Il lui glissa quelque chose de dur et de plat dans la main.

— Voici votre sauf-conduit. Je vous ferai savoir quand et où en temps voulu.

Elle baissa les yeux, sachant déjà ce qu'elle allait voir. L'amulette de la Tutela.

Où Lady Rockley se découvre

une aversion pour l'eau de lavande

Le comte Alvisi tint parole. Quatre jours plus tard, une missive laconique parvint à Victoria.

— « Je passerai vous prendre dans une demi-heure, lut-elle à haute voix. » Je devrais sous peu assister à une réunion de la Tutela, dit-elle à Verbena.

Elle consulta la petite pendule posée sur la coiffeuse.

— À dix heures, exactement.

— J'vais dire à Oliver d'aller prév'nir vot' tante pendant que vous vous préparez, répondit la femme de chambre.

Elle se dirigea vers la porte, s'arrêta, puis déclara sur le ton de la confiance :

— Depuis que j'y ai dit qu'les vampires avaient peur d'l'argent, le bougre s'est mis en tête de fabriquer une nouvelle arme, pour combat' les vampires soi-disant.

Elle sortit de la chambre, puis passant à nouveau la tête par l'embrasure, ajouta :

— Il a jamais vu un vampire d'sa vie. Attendez seul'ment qui l'en voit un et il r'tournera en courant dans sa ferme en Cornouailles.

La porte se referma derrière elle. Victoria relut la missive du comte Alvisi. Après leur conversation, quatre jours plus tôt, elle avait songé à le faire prendre en filature, espérant ainsi découvrir où se cachait le siège secret de la Tutela.

Elle aurait préféré y aller seule et par ses propres moyens plutôt que d'y être escortée par le comte, car ainsi elle n'aurait pas eu besoin de jouer le rôle de la veuve Withers et observer sans être vue.

Mais pour finir, elle avait décidé d'attendre l'invitation du comte qui connaissait certainement le protocole de ce genre de réunions.

Une fois leur cachette découverte, elle pourrait se lancer dans une enquête pour remonter jusqu'à Nedas et s'en débarrasser.

Faisant fi de ses protestations, Verbena avait insisté pour qu'elle s'habille comme pour aller à une soirée mondaine.

— Y' faut vous pomponner. Le comte va sûr'ment vouloir s'pavaner d'avant les vampires avec vous à son bras ! J'parie qu'vous serez la plus belles de toutes ces dames d'ia Tutela !

— Et la plus dangereuse, ajouta Victoria.

Une demi-heure plus tard, Victoria descendit dans le vestibule munie de deux piquets dissimulés dans ses cheveux et d'un troisième

passé sous une jarrettière, de deux flacons d'eau bénite, l'un dans son réticule et l'autre sous son autre jarrettière avec son poignard, et un grand crucifix dissimulé dans les profondeurs de son corset.

Elle trouva Verbena en grande discussion avec Oliver au pied de l'escalier.

La femme de chambre, haute comme trois pommes, et le cocher qui la dominait d'une bonne tête étaient comiques à voir. Tout en lui parlant, elle secouait énergiquement ses boucles rousses en faisant de grands gestes tandis qu'il lui répondait par des hochements de tête placides.

— Le comte est-il arrivé ? demanda Victoria.

— Pas encore, Madame, répondit Verbena en foudroyant Oliver du regard puis en s'éloignant.

Sans doute étaient-ils en désaccord sur la meilleure façon d'éloigner un vampire.

— Mais Oliver, s'fera un plaisir d'vous conduire, Madame.

Au même instant, le domestique italien qui faisait office de majordome entra et annonça :

— Le comte Alvisi, *signora*.

Une fois encore, le comte s'était copieusement aspergé d'eau de lavande.

Et comme si cela ne suffisait pas, sa chemise était bleu lavande, de même que le foulard noué autour de sa gorge au centre duquel scintillait... si, si, une améthyste aux pâles reflets violets.

— Vous êtes en beauté ce soir, Madame Withers, s'exclama le comte, visiblement impressionné. Je dirais même que vous êtes belle à croquer ! ricana-t-il bruyamment en lui décochant un clin d'oeil.

Victoria partit d'un rire gras comme l'aurait fait une femme de moeurs légères qui trouvait les vampires attirants.

— Allons, *signora*, la voiture nous attend, dit le comte en la prenant par le bras.

— Je n'arrive pas à croire que je vais rencontrer un vrai vampire ce soir, dit Victoria lorsqu'ils furent installés dans la voiture.

À peine la portière se fut-elle refermée qu'elle eût envie de briser la vitre pour dissiper l'insupportable odeur de lavande.

Alvisi était assis face à elle, non pas calé dans l'angle de la banquette, un bras nonchalamment étiré sur le dossier (comme Sébastien) mais du bout des fesses, droit comme un i, avec les mains posées sur les genoux, comme s'il s'apprêtait à bondir sur elle.

— Euh hum... *signora*. Il se peut qu'il n'y ait pas de vampires ce soir. Personnellement, je n'en ai vu un qu'une seule fois.

Victoria réprima un soupir de désappointement. S'agissait-il d'une ruse pour pouvoir être seul avec elle dans la voiture ?

De la part de Sébastien, elle n'en aurait pas douté une seule

seconde. Mais cet homme ne lui arrachait pas de frissons d'appréhension. Il avait l'air inoffensif et aisément malléable, sa seule arme étant son écoeurant parfum d'eau de Cologne.

— Mais où m'emmenez-vous, si nous n'allons pas voir les vampires ?

— Nous allons à une réunion de la Tutela, une société secrète, dont la mission est d'aider et de protéger les vampires. Mais je ne sais pas si les morts vivants nous ferons l'honneur de leur présence.

Le pétilllement du regard et la moiteur du front étaient de retour.

— Ils ne viennent pas à toutes les réunions de ce type, précisa-t-il.

— De ce type ? dit Victoria. La voiture s'arrêta.

— Sommes-nous arrivés ?

— Oh, non. Il nous faut traverser le canal. Venez, *signoria*, dépêchons-nous sans quoi nous allons trouver porte close. Il est déjà dix heures et demie.

Vite, vite ils descendirent de voiture et montèrent à bord d'une gondole qui les attendait au bord du quai. Victoria, qui ne connaissait pas Venise, ne savait pas dans quelle partie de la ville ils se trouvaient. Tandis que le gondolier manoeuvrait son aviron, elle jeta un coup d'oeil vers le rivage. Elle vit une ombre bouger à côté de la voiture, puis disparaître.

Elle continua de fixer la ligne grise du quai qu'éclairaient de loin en loin une lanterne suspendue à une longue perche et l'éclat diffus des étoiles dans un ciel sans lune. Était-il possible que quelqu'un ait suivi leur voiture ?

L'excitation semblait avoir gagné Alvisi dont la respiration était heurtée et ponctuée de petits halètements.

L'unique lanterne de fer-blanc suspendue à l'arrière de la gondole donnait juste assez de lumière pour qu'elle pût voir ses mains agrippées aux rebords de la barque et le voile de transpiration qui baignait son front arrondi.

Ou bien il avait la phobie de l'eau et des bateaux, ou bien il craignait de ne pas arriver à l'heure à la réunion.

Ils naviguèrent longtemps, glissant en silence sur la lagune.

À mesure qu'ils s'éloignaient du rivage, les gondoles se faisaient plus rares jusqu'au moment où il n'y en eut plus une seule en vue. Les lumières des canaux se fondaient peu à peu dans l'obscurité, tandis que les silhouettes des immeubles faisaient place à des murs effondrés et des terrains vagues.

Victoria se sentit saisie d'appréhension lorsqu'elle se rendit qu'ils avaient quitté Venise. Tout était si différent de Londres dans cette ville. Là-bas, au moins, elle savait s'orienter. En cas de besoin, elle aurait pu héler un fiacre, même dans un quartier comme St. Giles, pour se faire ramener chez elle. Elle regretta de n'avoir pas été plus

attentive à la route qu'avait empruntée la voiture.

Elle aurait dû demander à Oliver, et même à Kritanu, de la suivre. Mais elle était tellement sûre d'elle et de sa *vis huila*, qu'elle n'avait pas pris suffisamment de précautions. Et maintenant, à la vue du front moite et luisant du comte, elle commençait à se poser des questions. Il n'avait pour ainsi dire pas desserré les dents depuis qu'ils étaient partis, et Victoria, occupée à chercher des points de repère dans le paysage, n'engageait pas la conversation.

Enfin, après avoir navigué pendant près d'une heure, ils arrivèrent à destination.

C'est du moins ce que pensa Victoria quand le gondolier accosta le long d'une grève plongée dans l'obscurité.

— Vite, vite, dit le comte en la tirant sans ménagement hors de la barque, toutes ses manières obséquieuses de gentleman oubliées.

Une fois sur le rivage de galets, Victoria dégagea son bras d'un geste ferme.

S'il fut surpris par sa force, le comte n'en dit rien, car il était déjà en train de remonter une allée à la hâte. Jetant un regard en arrière, elle vit que la gondole et sa petite lanterne commençait à s'éloigner pour regagner le canal.

Elle aurait aimé s'attarder suffisamment longtemps pour sonder l'obscurité et ses éventuels occupants, mais Alvisi était revenu sur ses pas :

— Allons, Madame Withers, pressons. Sinon, nous allons nous retrouver à la porte !

Elle se retourna et le suivit dans l'allée obscure bordée de buissons d'épines qui s'accrochaient à ses jupes et à son mantelet.

Enfin, ils atteignirent une porte au pied d'un édifice en pierre cerné de grands arbres. Il devait s'agir de l'arrière de la maison, songea Victoria, car il n'y avait aucune autre bâtisse en vue, ni aucun signe de vie.

À la lueur d'une petite lanterne supportée par un crochet de fer et à demi cachée par un buisson, Victoria distingua le contour gris et noir des pierres qui entouraient le portail.

Alvisi tira le long loquet de la porte qui, à son grand soulagement, pivota silencieusement sur ses gonds. Une lueur cuivrée se répandit sur le seuil, teintant de rouge la porte et les pierres tout autour.

Un rapide coup d'oeil au ciel à présent dégagé indiqua à Victoria qu'il ne devait pas être loin de minuit. Elle suivit Alvisi à l'intérieur.

Un homme de grande taille, habillé pour aller à l'opéra, referma la porte derrière eux.

— Bonsoir, Madame, et bienvenue, lui dit-il en italien. Il semblait attendre quelque chose et Victoria se souvint soudain de l'amulette. Elle ouvrit la main et la lui présenta. L'homme acquiesça d'un

hochement de tête. Elle suivit Alvisi qui avait commencé à longer le couloir, notant au passage que sa nuque ne fraîchissait pas, preuve qu'il n'y avait pas de vampires dans les parages.

Ils entrèrent dans une salle peu éclairée où plusieurs dizaines de personnes étaient réunies et bavardaient entre elles.

La pièce, de vastes proportions, aurait pu servir de salle de bal, n'eût été le décor qui n'était ni celui d'une villa ni d'une maison particulière. Les murs étaient en pierre brute et il n'y avait pas de fenêtres – sans doute pour empêcher d'entrer la lumière du jour qui incommodait les vampires – et la seule autre issue était une seconde porte, pour autant qu'elle puisse en juger tout au moins. Le sol en terre battue était recouvert de tapis.

Cependant, la pièce était pourvue de chaises et de bancs. À l'opposé de la petite porte par laquelle Alvisi et elle étaient entrés, se trouvait une estrade juste assez large pour accommoder une longue table et cinq chaises.

On aurait presque pu se croire au théâtre, songea Victoria, ou dans une église... un choix pour le moins surprenant de la part d'une secte qui protégeait les vampires.

Sa curiosité piquée, Victoria s'éloigna de son cavalier et s'approcha de l'estrade. Deux vases de feu étaient disposées à chaque extrémité de la table.

Non loin de là, un grand feu ronflait dans une cheminée qui aurait pu aisément contenir huit hommes alignés côte à côte.

Des bougies et des flambeaux avaient été disposés çà et là, et lorsqu'elle fendit la foule, Victoria constata que la plupart des gens présents étaient des hommes de tous âges, tous habillés comme celui à qui elle avait montré son amulette.

Il n'y avait en tout et pour tout que trois autres femmes qui, à en juger par leurs bijoux clinquants et la profondeur vertigineuse de leurs décolletés, n'appartenaient pas à la meilleure société. Madame Withers aurait certainement échangé quelques mots avec elles, songea Victoria en s'imaginant la tête qu'aurait fait sa mère si elle l'avait vue en pareille compagnie.

Il régnait une odeur de transpiration et de fumée, mêlée de rose, de menthe et de vétiver et surtout cet abominable parfum à la lavande d'Alvisi. Mais sous les effluves floraux et musqués, elle flairait l'odeur du mal, de l'obscurité et du sang, ainsi qu'une émanation subtilement acre qu'elle n'avait sentie qu'une seule fois, au Calice d'argent lorsqu'elle avait combattu le démon.

À la fois rance et fétide, cette odeur qui ne ressemblait à aucune autre, lui soulevait l'estomac.

Était-ce là l'odeur des démons ?

Elle jeta un regard circulaire et remarqua que tous les hôtes

avaient pris un siège. Debout au fond de la salle, Alvisi était en train de lui faire signe. Décidant qu'il valait mieux ne pas se faire remarquer, elle alla le rejoindre. De toute façon, le dernier rang était la meilleure place pour suivre le déroulement de la cérémonie et tâcher de repérer les démons, s'il s'en trouvait parmi l'assistance. En tout cas, aucun vampire n'était présent.

À peine s'était-elle assise que trois hommes montèrent sur l'estrade. Parmi eux, elle reconnut le signore Zinnani, qui était à la soirée de Lord Byron.

— Bonsoir, dit Zinnani en saluant l'assistance d'un geste large. Bienvenue à la Tutela. Chacun de vous est ici parce qu'il a été expressément invité par un de nos membres.

Victoria vit qu'Alvisi haussait légèrement les épaules en hochant la tête.

— Commençons.

Zinnani ouvrit ce qui ressemblait à une boîte noire et carrée qui scintillait à la lumière. Il y plongea la main puis saupoudra quelque chose dans chacun des petits bols disposés devant lui sur la table.

Le feu contenu dans les bols bruissa comme s'il laissait échapper un soupir, tandis que les flammes qui s'en échappaient viraient au bleu, puis au pourpre avant de rougeoyer à nouveau. Presque aussitôt un parfum douceâtre et persistant chatouilla l'odorat subtil de Victoria.

Invisible et silencieuse, l'odeur déplaisante commença à se répandre dans l'atmosphère, donnant à Victoria l'envie de fuir.

Au contact de l'odeur poisseuse et sucrée, la Vénatore sentit ses narines se boucher comme si quelqu'un lui avait mis un sac par-dessus la tête.

Elle regarda ses voisins, puis porta son regard sur les autres rangées. Personne à part elle ne semblait incommodé par l'odeur.

Au contraire. Alvisi, le menton relevé et les yeux fermés, inspirait profondément en dilatant ses narines comme s'il avait voulu aspirer tout l'air de la pièce.

Victoria se sentit prise de vertige. Alvisi vacillait sur son siège à côté d'elle. Ses prunelles assombries avaient pris un aspect vitreux.

Partout dans la salle jusqu'aux premiers rangs, les gens oscillaient sur leurs sièges comme s'ils n'arrivaient pas à garder leur équilibre.

Un murmure lui parvint d'abord imperceptible, puis de plus en plus fort. Telle une mélodie, il descendait de la tribune, s'enflait et se répandait dans toute la salle, grave et profond, comme s'il avait voulu rester au ras de terre pour ne pas livrer ses secrets. Elle vit qu'Alvisi remuait les lèvres, mais les mots qui sortaient de sa bouche étaient incompréhensibles.

Victoria posa une main sur son ventre et glissa ses doigts à

l'intérieur de la petite fente ménagée à la jonction de son bustier et de sa jupe, là où se trouvait sa *vis huila*. Elle ferma les yeux et palpa l'amulette sacrée et revigorante.

La sensation de vertige se dissipa, mais ne disparut pas complètement.

La mélopée cessa, et l'espace d'un instant on n'entendit rien d'autre que le crépitement des flammes dans l'immense cheminée.

Lorsque Zinnani reprit la parole, il parlait d'une voix grave et mélodieuse.

— Nous sommes réunis ici car nous avons été choisis parmi les mortels pour protéger ceux qui ne peuvent pas marcher au soleil. Pour protéger ceux qui ne peuvent pas vivre en paix, ceux qui ont été condamnés à rester dans l'obscurité.

Comme il parlait, des murmures ponctuaient ses paroles, tels des répons.

— Protégez-les !

— Ceux d'entre nous qui accepteront de se soumettre à l'épreuve seront épargnés.

— Epargnés !

— En servant les Immortels, nous nous mettons à l'abri du danger. Nous ne serons pas traqués ou dépecés comme le seront les incroyants. Nous ne serons pas des proies quand les Immortels régneront.

— Vienne le règne des Immortels !

— Nous connaissons des plaisirs comme nous n'en avons jamais connu.

— Plaisirs !

— Le partage et le don de la force vive est le plus grand des plaisirs erotiques et il sera nôtre à volonté et sans limites ! Nous allons le connaître ! Nous allons le connaître et connaître la vie pour la première fois ! Et nous allons recevoir le don de l'immortalité !

— L'immortalité !

— L'immortalité !

— L'immortalité !

Les mots lui transperçaient les tympans, se frayaient un chemin en tourbillonnant jusqu'à sa conscience. L'immortalité. La récompense recherchée par tous les hommes depuis l'aube des temps.

Comment s'étonner que des hommes soient tentés de s'allier aux puissances du mal en échange de la vie éternelle ?

La vie éternelle, le don de la Tutela. La vie éternelle jusqu'à ce qu'ils soient piqués ou décapités... puis c'était la damnation éternelle.

Victoria frissonna. S'efforçant de traverser le brouillard qui l'enveloppait, elle se tourna vers Alvisi pour essayer de lui parler, mais lorsqu'elle le tira par le bras, il bascula contre elle, puis se redressa en sursaut et porta à nouveau toute son attention vers Zinnani.

Au même instant, elle sentit un souffle froid sur sa nuque. Les doigts toujours posés sur sa *vis bulla*, Victoria promena un regard autour d'elle sans bouger la tête.

S'il y avait des nouveaux venus, ils ne pouvaient entrer que par la porte située à côté de l'estrade, ou celle par laquelle elle était entrée.

La sensation de froid devint mordante. Il devait y avoir cinq ou six vampires tout près.

Ils entrèrent, un à un, la frôlant au passage, puis se frayant rudement un chemin parmi les rangées de chaises mal ordonnées jusqu'à l'estrade. Ils étaient six.

Victoria sentit la sensation de froid gagner tout son corps. Jamais auparavant elle n'avait été aussi près d'un vampire sans le combattre.

Tâtant nerveusement son amulette, elle songea qu'heureusement les vampires ne pouvaient pas sentir la présence d'une Vénatore.

Cinq des six vampires étaient à jeun. Elle s'en rendit compte à l'instant même où ils montèrent sur l'estrade et se tinrent face à la salle.

Leurs yeux d'un rouge intense portaient en eux une faim insatiable qui les aurait poussés à faire n'importe quoi pour se nourrir. Le sixième vampire s'était tourné vers Zinnani pour lui parler.

Une expression béate sur le visage, Zinnani se poussa pour faire de la place aux nouveaux venus. Victoria constata qu'il vibrait littéralement de plaisir et d'émotion au contact de ces créatures. Ses yeux brillaient et sa bouche était étirée en un large sourire humide, comme s'il s'apprêtait à dévorer quelque succulent fruit défendu.

Le sixième vampire s'adressa alors à l'assistance.

— Nous sommes venus pour recueillir votre promesse de loyauté envers les Immortels. Lequel de vous sera le premier à recevoir l'honneur de la Première épreuve ?

Il y eut un moment d'hésitation, puis un homme se leva et déclara :

— Moi.

— Approche.

L'homme, un garçon à peine sorti de l'enfance, se fraya un chemin entre les chaises jusqu'à l'estrade. Le chef des vampires, que Victoria avait surnommé le Sixième, hissa le garçon sur le podium.

Une veine palpitait sur son front tandis que sa pomme d'Adam montait et descendait nerveusement. Le Sixième ouvrit la bouche, sortant ses crocs mortels, et tira la tête du garçon de côté.

Il se pencha, et Victoria vit les dents s'enfoncer lentement dans le cou dénudé du jeune homme.

Ce dernier sursauta, rejeta les épaules en arrière, mais ne se débattit pas. Ses yeux se fermèrent, ses lèvres s'entrouvrirent et il se serait effondré à terre si le Sixième ne l'avait maintenu debout.

Il poussa un gémissement tandis que ses doigts s'agitaient convulsivement de chaque côté de son corps, comme s'ils avaient cherché à agripper quelque chose. Sa poitrine montait et descendait rapidement. Il semblait trouver la sensation agréable.

Derrière eux, les cinq autres vampires, à jeun, observaient avidement la scène. Leurs narines frémissaient, visiblement flattées par l'odeur du sang frais. Victoria sentait leur faim, leur avidité. Inquiète, elle se demanda s'ils allaient succomber à la tentation et au besoin.

Leurs yeux brillaient comme les braises de l'enfer, mais ils se retinrent, et le Sixième ne fit rien pour soulager leur supplice. Lorsqu'il eut fini de se repaître du jeune homme, il essuya une goutte de sang à la commissure de ses lèvres, puis lui dit :

— Tu peux maintenant te présenter à la Deuxième épreuve. Lorsque tu auras accompli les deux épreuves suivantes et prouvé ta loyauté, tu seras admis dans le Cercle.

L'homme, tremblant mais rayonnant comme s'il venait d'accomplir une prouesse, s'empressa de regagner son siège où il fut congratulé par les hommes assis à ses côtés.

— Qui d'autre ?

Un autre homme se leva et s'approcha de l'estrade. Le même processus s'ensuivit. Le Sixième se reput du sang de la victime, ignorant l'obscène impatience des cinq autres vampires derrière lui.

Cette fois, Victoria, qui avait compris en quoi consistait le rituel, se sentit, elle aussi, envoûtée. Les cris de l'homme exprimaient non pas de la souffrance mais de l'extase. Il tenait le vampire enlacé et lissait ses longs cheveux bouclés avec ses doigts.

Lorsqu'il gémissait, Victoria sentait frémir son propre sang dans ses veines. Son corps tout entier frissonnait, parcouru de vagues de plaisir.

Ce qui aurait dû être une expérience terrifiante et grotesque devenait une invitation à l'extase.

Tout à coup, le parfum poisseux et sucré revint en force tandis que Zinnani se reculait vers le fond de l'estrade. Glissant ses doigts sous sa chemise, Victoria tâta à nouveau sa *vis bulla* et ferma les yeux.

Elle avait l'impression que plusieurs heures s'étaient écoulées depuis leur arrivée : le Sixième continuait d'appeler des volontaires pour se repaître brièvement de leur sang. Elle réalisa soudain qu'aucune des trois autres femmes n'avait été invitée à se soumettre à la Première épreuve et se demanda si seuls les hommes avaient la possibilité de se faire admettre dans le Cercle.

Le Cercle où se trouvait Nedas, probablement.

À sa grande surprise, Alvisi ne chercha pas à monter sur l'estrade. Et il lui sembla se souvenir qu'il avait parlé de « niveaux ». Les

épreuves correspondaient-elles à des niveaux ? Et si oui, quel niveau avait-il lui-même atteint ? Les marques de morsures qu'il portait au cou laissaient supposer qu'il avait déjà au moins passé la Première épreuve.

Quand il n'y eut plus de volontaires, le Sixième se tourna vers l'assistance, les mains posées sur les hanches. Il n'avait pas pris la peine d'essuyer le filet de sang qui dégoûtait de son menton. Ses lèvres étaient gonflées et humides et une lueur de satisfaction brillait dans ses prunelles rouges.

— À présent, nous en avons fini avec la Première épreuve, dit-il. Seize nouveaux membres ont été admis dans la Tutela, seize nouvelles recrues qui vont protéger et aider les Immortels !

Une acclamation s'éleva dans la salle, puis la même mélopée qu'au début revint, grave et profonde, ondoyant parmi l'assistance qui se laissait gagner par son rythme lancinant. Victoria n'en saisissait pas les paroles, mais cette fois l'incantation enfla et enfla jusqu'à atteindre un pic d'émotion qui lui procura des frissons glacés.

Le chant gagnait en puissance, devenait incontrôlable. Un flot de syllabes accompagnait chaque respiration se mêlant à l'odeur sucrée et hypnotique qui revenait elle aussi en force.

Autour d'elle, les hommes criaient en levant le poing, le regard plein de ferveur et de fanatisme.

Soudain, le Sixième annonça :

— La Deuxième épreuve ! Qui veut commencer ?

La mélopée se poursuivait de plus belle. Un homme se leva dans les premiers rangs.

— Moi ! s'écria-t-il joyeusement.

Mais au lieu de s'avancer comme Victoria s'y attendait, il saisit le bras de la femme assise à ses côtés. La tirant d'un geste énergique car elle se débattait.

Elle trébucha, mais l'homme la rattrapa et la poussa sans ménagement jusqu'au pied de l'estrade.

— J'offre mon gage de loyauté aux Immortels, dit-il en criant pour se faire entendre.

Puis il poussa brutalement la fille.

Le Sixième se baissa et la hissa sans effort sur l'estrade.

— Ton présent est accepté ! cria le Sixième pour dominer le brouhaha de la foule en transes.

Il avait ramené les poignets de la fille derrière son dos et la tenait à sa merci. Soudain, il la poussa vers deux des vampires affamés.

La femme hurla quand ils se jetèrent sur elle et plantèrent leurs crocs dans la chair blanche de son cou. Elle se débattit en ruant, mais un troisième vampire s'approcha et lui tira les bras en arrière pendant que ses compagnons se repaissaient d'elle.

Victoria sentit sa gorge se serrer. Son coeur bondit à la vue de la malheureuse jetée en pâture aux deux vampires rendus fous par l'odeur du sang qui lui labouraient la gorge et les épaules à coups de crocs et de griffes.

Mais que pouvait-elle faire ? Seule contre tous ces hommes et six vampires ? Elle avait toujours l'esprit embrumé et ses membres refusaient de lui obéir. S'ils découvraient qu'elle était une Vénatore, ils la mettraient en pièce avant même qu'elle ait pu dire ouf.

Elle tourna à nouveau les yeux vers l'estrade et vit que la robe de la femme était déchirée, son bustier arraché laissant voir un sein blanc maculé de sang qui tressaillait à chaque mouvement qu'elle faisait pour se débattre. Ces vampires n'étaient pas des gens délicats. Quand ils étaient affamés, ils fouissaient, déchiquetaient, ravageaient. Les cris de la fille commençaient à faiblir. Une odeur de sang emplissait l'air. L'incantation se poursuivait.

Victoria aperçut une autre femme à l'autre extrémité de l'estrade. Deux autres vampires étaient en train de s'en repaître, mais elle ne se débattait pas avec autant de véhémence que la première. Le sang ruisselait de son cou et de sa gorge, et elle criait. Brusquement, Victoria sentit qu'une main s'abattait sur son bras.

Elle se tourna vers Alvisi et vit briller dans ses yeux une fureur fanatique. Elle libéra son bras d'un geste énergique, mais un autre homme intervint et la poussa en avant.

Victoria tenta de se dégager avec ses poings mais un autre encore prit le relais. Partout autour d'elle des hommes se dressaient pour lui barrer la route. Elle tenta de les repousser avec ses pieds et ses poings, mais ils formaient une haie compacte et la rudoyaient pour l'obliger à monter sur l'estrade. Un parfum sucré s'insinua à nouveau dans ses narines et elle sentit qu'elle se mettait à flotter.

Elle ne pouvait pas toucher sa *vis bulla*, ne parvenait pas à reprendre ses esprits. Elle étouffait.

Brusquement, des mains s'abattirent sur elle, trop nombreuses pour qu'elle pût se dégager. Elle se sentit soulevée de terre et vit la cheminée sur sa gauche basculer, disparaître, puis reparaître sur sa droite. Soudain, elle fut projetée dans les airs.

L'instant d'après elle atterrissait de tout son poids sur une surface dure, tandis que sa joue heurtait le sol. Une odeur de sang frais lui emplit les narines.

Un court instant, elle vit une marée de visages exaltés à la hauteur de ses yeux, puis on la remit sur ses pieds. Victoria eut juste le temps de tâter brièvement sa *vis* avant de se retourner contre les vampires qui arrivaient sur elle. Elle frappa, distribuant coups de pied et poings à la volée, et eut la satisfaction d'en toucher un en pleine figure. Juste au moment où elle levait la main pour s'emparer d'un piquet caché

dans ses cheveux, ils lui saisirent les bras et les lui tinrent plaqués le long du corps. Elle s'accroupit brusquement pour tenter de se dégager.

Mais ils la tenaient solidement et elle ne parvint pas à se libérer, ni davantage à s'emparer de ses piquets, de son eau bénite ou de son crucifix...

Il y avait des mains partout sur elle qui tiraillaient sa robe, ses bras, ses jambes, ses seins. Elle sentit qu'on lui tirait les cheveux pour lui incliner la tête de côté et dénuder sa gorge.

Une odeur pâteuse de sang mêlée au parfum hypnotique de l'encens emplit ses narines quand le vampire le plus proche se pencha au-dessus d'elle.

Lorsque ses crocs plongèrent dans son cou ce fut presque un soulagement.

Les deux portes du salut

Les crocs plongèrent une fois, deux fois, trois fois dans sa chair. Victoria sentit un filet de sang chaud s'écouler entre ses seins. Elle sombrait dans une douce quiétude... une invitation à l'abandon.

Mais non. Il fallait résister. Son corps se cabra, renâcla sous les assauts des vampires qui lui suçaient le sang. Soudain elle sentit quelque chose de lourd qui s'échappait de son corset. Le crucifix.

Les vampires firent un bond en arrière en poussant des cris d'effroi. Victoria vacilla sur ses jambes, puis s'affala à terre. Saisissant la croix à pleine main, elle la tint brandie comme un petit bouclier.

Elle savait que l'effet de surprise n'allait pas durer. Il suffisait qu'un mortel lui arrache le crucifix pour que les vampires affamés se jettent à nouveau sur elle.

Victoria plaqua les deux mains au sol, cherchant un point d'appui pour se relever. Ses doigts rencontrèrent un objet dur, métallique, scellé dans le plancher.

La sensation de flottement était toujours là, mais depuis que les vampires avaient interrompu leur festin, elle commençait à retrouver ses forces et sa lucidité. Elle eut la présence d'esprit de refermer les doigts autour de l'objet métallique et comprit qu'il s'agissait d'un gond. Et qui disait gond disait... trappe. *Dieu merci.*

Des mains recommençaient à la harceler, tentant de lui dénouer les doigts pour s'emparer du crucifix et l'arracher de la chaîne qu'elle portait autour du cou. Elle se débattit, ruant hors de portée du parfum nauséabond de Zinnani qui se tenait penché au-dessus d'elle.

Elle roula sur elle-même jusqu'à se retrouver face contre terre. Faisant brièvement abstraction de ce qui l'entourait, elle se concentra, tâta le plancher à la recherche d'une poignée. De quel côté s'ouvrait la trappe ? Elle sentit que quelqu'un – ou quelque chose – tirait sur la chaîne autour de son cou. Elle donna une ruade énergique. Son pied entra en contact avec quelque chose de mou et légèrement élastique – les parties intimes de Zinnani ?

Elle était allongée sur la trappe. Maintenant que les ombres au-dessus et derrière elle s'étaient dispersées, elle distinguait les contours de la trappe ménagée dans le plancher. Le poids de son corps reposait tout en entier dessus. Si la trappe était coincée ou verrouillée, ou s'il ne s'agissait pas d'une trappe, elle n'avait plus aucune chance de s'en sortir. Ses doigts palpèrent sa ceinture, trouvèrent ce qu'ils

cherchaient. Elle se redressa.

Au même instant, la chaîne de son crucifix se tendit, mordant la chair de sa nuque, puis craqua. Les vampires poussèrent un grand cri de satisfaction et s'en revinrent aussitôt à la charge.

Victoria était prête. Roulant de côté pour libérer la trappe, elle déboucha la fiole qu'elle tenait à la main. Quand ils fondirent sur elle, elle les aspergea d'eau bénite. Ils se reculèrent en hurlant. Vite, elle tira sur la poignée, mais celle-ci résista. Elle recommença et, *Woomp*, la porte s'ouvrit à la volée. Victoria plongea dans l'ouverture la tête la première, laissant la trappe se refermer derrière elle. À peine s'était-elle remise sur ses pieds que la trappe se rouvrait et qu'un vampire se faufilait dans l'ouverture.

Mais il ne perdait rien pour attendre, songea Victoria en voyant ses yeux rougeoyer dans la pénombre. D'un geste rapide, elle lui plongea son piquet dans le coeur.

Ses cendres n'avaient pas encore touché terre, qu'elle s'élançait dans le passage souterrain qui s'ouvrait devant elle. Il devait forcément mener quelque part. Derrière elle, un bruit de pas résonna, mais elle ne se retourna pas pour voir s'il s'agissait d'un vampire ou d'un mortel téméraire.

Tâtant le mur, elle avançait aussi silencieusement que possible, en priant le ciel pour qu'il ne s'agisse pas d'un cul-de-sac.

Du moins, ici, l'espace était-il restreint, ce qui était un avantage. Si les vampires s'élançaient à sa poursuite, elle aurait plus de chance de s'en débarrasser si elle les combattait un par un que s'ils se jetaient tous sur elle en même temps.

Un rapide coup d'oeil en arrière lui indiqua que son poursuivant était un vampire. Ses yeux rougeoyaient. Doués de vision nocturne, les vampires avaient un avantage certain lorsqu'ils devaient s'orienter dans un passage souterrain noir comme un four.

Victoria accéléra le pas, son piquet à la main, prête à frapper. Si elle avait pu s'arrêter ne serait-ce qu'une seconde, elle aurait pu s'emparer de la deuxième fiole d'eau bénite passée sous sa jarretière. Son cou la lançait et le sang ruisselait le long de ses bras en sillons glacés.

La douce torpeur qu'elle avait ressentie quand les vampires avaient planté leurs crocs dans sa chair avait complètement disparu.

Elle se mit à courir aussi vite qu'elle le pouvait. Cependant, le mort vivant était rapide. Il réussit à saisir sa robe, mais elle se libéra d'une secousse. Un bruit de pas résonnait au loin. Un autre vampire au moins s'était lancé à sa poursuite. Elle ne pouvait pas continuer à courir à l'aveuglette. À un moment où à un autre, elle allait buter contre un mur ou une porte que le vampire aurait repérés bien avant elle.

Maintenant que les effets de la fumée hypnotique commençaient à se dissiper, elle arrivait à mieux se concentrer et il lui semblait apercevoir comme un mince rai de lumière devant elle.

Là où il y avait de la lumière il y avait une issue et peut-être même le soleil. Quelle heure était-il ? Elle essaya de calculer le temps qui s'était écoulé... était-il possible que l'aube se soit levée ?

Elle transperça le vampire et plongea à terre. Celui qui la talonnait trébucha et tomba sur les mains.

Victoria bondit, tâta sa nuque, puis lui enfonça son piquet dans le dos à la hauteur du coeur. Le mort vivant se désintégra sous elle.

Mais un autre s'approchait déjà. La saisissant par les cheveux, il l'obligea à s'agenouiller. Victoria ne put réprimer un petit cri de douleur lorsqu'il referma ses doigts autour de sa gorge. À la lueur malfaisante de ses prunelles, elle réussit à voir une partie de son visage. C'était le Sixième. Le chef de la bande.

— Qui es-tu ? grogna-t-il en la secouant.

Elle voulut brandir son piquet, mais il intercepta sa main et la plaqua contre la muraille. Elle sentit la griffure de la pierre froide et rugueuse sur ses épaules nues.

— Qui es-tu pour avoir tué deux des miens ?

Il s'était rapproché et elle sentait son haleine puante chargée de sang.

De sa main libre elle tenta d'attraper la fiole dissimulée sous sa jupe, mais il fut plus rapide. Il saisit son autre poignet et le tint plaqué avec l'autre contre le mur. Il avait une poigne de fer. Elle lâcha son piquet.

— Une Vénatore, bien sûr ! Je n'ai jamais goûté à une Vénatore.

Ses prunelles rouges s'étaient rapprochées. Elle attendit le moment où ses lèvres allaient se poser sur son cou, puis repliant ses deux jambes le frappa de toutes ses forces dans les tibias.

Surpris, il la relâcha. Elle plongea une main dans son chignon pour récupérer son deuxième piquet, mais il n'était plus là. Victoria bondit en avant, déstabilisant le vampire qui tomba à la renverse, puis décala en direction du rai de lumière.

Il s'élança à sa poursuite. Il n'était pas loin mais suffisamment tout de même pour qu'elle pût lui échapper.

Vite une porte !

Elle y était presque. Soudain elle buta dans un mur, ou une porte, *mon Dieu faites que ce soit une porte*. Ses doigts se mirent à tâter frénétiquement, cherchant une clenche. Elle n'avait pas la moindre idée du temps qui s'était écoulé depuis qu'elle était arrivée à la réunion...

Mon Dieu, faites que ce soit la lumière du jour.

Elle venait de glisser ses doigts dans une fente quand il surgit

derrière elle.

La saisissant par l'épaule, il la projeta à terre. Mais ce faisant, il lui donna l'avantage. Pivotant sur elle-même, elle lui décocha une ruade dans l'abdomen qui l'envoya rouler à terre. Vite, elle passa à nouveau ses doigts sous la porte et tira, tira.

Et la porte s'ouvrit. Dieu merci !

Un rayon de lumière rasante envahit le tunnel.

Le vampire s'enfuit ventre à terre en hurlant. Victoria le suivit.

Dégageant le piquet qu'elle portait sous sa jupe, elle le plongeait dans son dos, l'atteignant en plein cœur. Enfin, elle sortit dans la lumière bénie du jour naissant.

Faisant claquer la porte derrière elle, elle se mit à courir tête baissée parmi les fourrés.

Soudain, elle sentit qu'elle entraînait en collision avec quelqu'un.

— Madame ?

— Lady Rockley ? Victoria cligna des paupières.

— Verbena ? Oliver ? Mais que...

— Mon Dieu, mais vous êtes couverte de sang ! s'exclama Oliver horrifié.

— On a un bateau, M'dame, venez vite, dit Verbena en l'entraînant à sa suite.

Victoria se laissa mener sans broncher jusqu'au bord de la lagune qu'elle avait traversée en compagnie d'Alvisi presque douze heures plus tôt.

La traversée dura plus d'une heure. Chaque fois que l'aviron d'Oliver rencontrait un obstacle la barque se mettait à tanguer. Hormis la brûlure de l'eau bénite salée dont sa femme de chambre avait copieusement aspergé ses plaies, Victoria n'avait pas conscience de grand-chose si ce n'est que Verbena et le valet de chambre n'arrêtaient pas de se chamailler.

Enfin, il y eut une grande secousse. Ils étaient arrivés à quai.

— Je peux marcher, dit-elle à Verbena, et elle le lui prouva.

Les effets de l'eau bénite commençaient déjà à se faire sentir, et bien qu'elle fût encore faible et épuisée, elle savait que dès demain elle aurait recouvré ses forces. Car les Vénatores se remettaient vite de toutes les blessures, y compris des morsures de vampires.

De retour à la villa, Verbena insista pour que Victoria monte dans sa chambre avant d'envoyer chercher sa tante Eustacia.

— Oliver ira la prévenir pendant que j vous aiderai à faire vot' toilette.

Quoi qu'elle rechignât à l'admettre, Victoria avait été ébranlée par les événements de la soirée et sentait une boule se former au creux de son estomac chaque fois qu'elle repensait aux vampires se repaissant de son sang.

Après avoir reçu les soins de Verbena, elle se mit au lit et s'endormit. Lorsqu'elle se réveilla, elle alla directement inspecter son cou devant le miroir.

Pas moins de huit morsures ordinaires et six coups de dents plus profonds festonnaient sa peau depuis le cou jusqu'à l'épaule. Le sang avait été nettoyé, mais des ecchymoses d'un bleu violacé commençaient à se former sous les plaies. Victoria réalisa qu'elle avait frôlé la mort.

Elle songea alors aux autres femmes. Qu'était-il advenu d'elles ? Avaient-elles été déchiquetées ou remises en liberté après avoir servi de pâture aux vampires ?

Elle avait beau se dire qu'elle n'aurait pas pu les sauver, Victoria était rongée par le remords. En tant que Vénatore, elle avait le devoir d'empêcher les démons et les vampires de prendre des vies humaines.

Hier soir, elle avait échoué.

Elle n'avait pas davantage réussi à sauver Polidori, mais du moins avait-elle essayé.

S'éloignant du miroir, elle s'aspergea le visage d'eau fraîche puis lissa les mèches de cheveux qui s'étaient échappées de sa tresse pendant qu'elle dormait.

Au pied de l'escalier elle trouva le majordome, un homme de confiance recruté personnellement par Eustacia. Il la salua poliment et dit :

— Votre tante vous attend dans le salon avec deux messieurs, *signora*.

Deux messieurs ?

Intriguée, Victoria se dirigea aussitôt vers le parloir et ouvrit la porte.

Puis s'arrêta net. Ce n'était pas Max.

— Que faites-vous ici ? balbutia-t-elle.

— Victoria, pour l'amour du ciel ! s'écria Sébastien. Votre femme de chambre nous a dit que vous aviez été mordue, mais je ne pensais pas que c'était à ce point.

— Que fait-il ici ? demanda-t-elle en se tournant vers sa tante.

Bien sûr qu'elle avait une mine de papier mâché – comment aurait-il pu en être autrement après ce qu'elle avait enduré la veille –, mais ça n'était pas une raison pour pousser de grands cris. Ou prendre un air dégoûté.

— Cette fois, tu l'as échappé belle, dit tante Eustacia, en tâtant ses morsures. Elles sont profondes. Ce genre de plaies peut avoir de fâcheuses conséquences, *cara*. Même pour une Venatore. Ta femme de chambre m'a dit qu'elle t'avait soignée à l'eau bénite salée, mais j'ai apporté un onguent qui devrait t'aider à cicatriser plus vite.

Elle fouilla à l'intérieur du petit réticule qu'elle portait accroché à

son poignet.

— Vous avez de la chance de vous en être tirée à si bon compte, remarqua Kritanu en tapotant la main de Victoria. Et pour répondre à votre question, Monsieur Vioget s'est présenté chez votre tante hier soir tard.

Victoria se tourna vers Sébastien qui ne l'avait pas quittée une seconde des yeux depuis qu'elle était entrée dans le salon. Il haussa un sourcil plein de condescendance.

— J'ignorais où vous vous trouviez à Venise, expliqua-t-il en se renversant dans son fauteuil, l'air faussement détendu.

Il croisa les bras, mettant en valeur ses larges épaules.

— Mais je savais, en revanche, comment joindre votre tante, poursuivit-il. Je suis porteur d'informations qui devraient vous être utiles et qui vous auraient sans doute évité bien des désagréments si j'avais pu vous les communiquer un jour plus tôt.

— Vraiment ? répliqua Victoria d'un ton revêché. Elle commençait à en avoir assez de ses apparitions

soudaines et de ses déclarations sibyllines. On aurait dit qu'il cherchait toujours à vous cacher – ou vous soutirer – quelque chose.

— J'aurais pu vous dire que Nedas se trouvait à Rome, et non pas à Venise. Si vous voulez vraiment infiltrer la Tutela, ce n'est pas ici qu'il faut être, et certainement pas au bras du comte Benedetto Alvisi que vous y parviendrez.

— Et vous avez attendu tout ce temps pour me le dire ? Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé à Londres ? Lorsque nous étions dans la voiture ?

Ses blessures la lançaient tandis que les veines de son cou palpitaient rageusement.

— Parce que je l'ignorais.

— Victoria, raconte-nous ce qui s'est passé hier, intervint Eustacia, en prenant la main de sa nièce dans la sienne. Tiens, voici de la pommade pour tes plaies.

Soulagée, Victoria se détourna de Sébastien et entreprit le récit de ses mésaventures.

— Vous voulez dire que vous êtes allée seule à la réunion de la Tutela, sans prendre la moindre précaution ?

Victoria foudroya Sébastien du regard.

— Je suis une Vénatore. Il est normal que je prenne des risques.

Tante Eustacia allait parler, mais Victoria lui coupa l'herbe sous le pied. Elle n'avait pas envie de se faire réprimander, et encore moins devant Sébastien.

— Je reconnais que j'étais insuffisamment préparée. Sans Max pour me seconder, il a fallu que j'agisse seule. Personne d'autre que lui n'aurait pu intervenir au cas où les choses se gâteraient. Ce qui fut le

cas. Heureusement, j'ai réussi à m'échapper in extremis, et une fois sortie du traquenard, j'ai trouvé Verbena et Oliver qui m'attendaient avec une barque. Croyez-moi, ce n'est pas une expérience que j'ai envie de tenter une deuxième fois.

— Tu n'avais pas demandé à ta femme de chambre de te suivre ? s'enquit tante Eustacia, dont la voix neutre indiquait qu'elle était soit contrariée soit furieuse.

— Non. Elle est venue de son propre chef.

— Tu aurais dû faire prévenir Kritanu. Il aurait pu te suivre, lui aussi.

— Je n'en ai hélas pas eu le temps. Car Alvisi m'a fait prévenir qu'il passerait me prendre dans la demi-heure.

— Une tactique soigneusement calculée. Il y a longtemps qu'il cherche à s'introduire dans le Cercle de la Tutela, ajouta Sébastien.

— Vous semblez vous-même très au fait du fonctionnement de la Tutela, Monsieur Vioget, rétorqua sèchement Victoria.

— Je suis à votre service et à celui de tous les autres Vénatores, dit-il avec un sourire placide. À présent, si vous m'y autorisez, j'aimerais vous présenter certaines connaissances que j'ai à Rome et qui pourraient vous aider à remonter jusqu'à Nedas.

Victoria regarda Eustacia qui hocha la tête.

— Si, nous allons nous rendre à Rome. Par voie d'eau. Il ne faut pas que la Tutela puisse nous prendre en chasse.

Où Monsieur Sébastien

Vioget y va au culot

— Êtes-vous en train de profiter du clair de lune ? *Ou* montez-vous la garde pour nous protéger, pauvres mortels, de l'ire des méchants vampires ?

Victoria ne fut pas surprise. Ayant détecté la présence de Sébastien dans son dos, elle se retourna tranquillement, une main posée sur le bastingage, ses jupes battant au vent.

— N'ayez crainte, Sébastien très cher, je puis vous assurer qu'il n'y a pas l'ombre d'un vampire à bord de ce bateau.

— Vous ai-je entendu dire « très cher » ? Aurais-je progressé dans votre estime ?

Elle le regarda sans rien dire, et lorsqu'il eut l'air absorbé dans la contemplation de la mer qui reflétait le ciel étoilé, elle déclara :

— Je savais que vous ne tarderiez pas à me retrouver. Au fond d'elle-même, elle s'en réjouissait, bien qu'elle rechignât à l'admettre.

— Pas trop tard, j'espère.

— Non, pas trop.

— Mais suffisamment pour vous faire piaffer d'impatience, dit-il en la regardant droit dans les yeux.

— Vous avez indiscutablement l'art et la manière d'apparaître quand vous pensez que je ne m'y attends pas. Cela risque de vous jouer des tours. Dorénavant, je resterai toujours sur mes gardes.

— Vous avez pris des risques extraordinaires en vous rendant seule à la réunion de la Tutela. Un peu plus et ils vous dépeçaient.

— Croyez-vous que je ne l'ai pas compris ? Je n'avais pas le choix.

— Vous avez toujours le choix.

— Mon seul choix est d'accomplir ma mission jusqu'au bout et de détruire autant de vampires que je le peux. Je le dois à Phillip.

— Vous dites toutes ces choses avec un tel flegme, Victoria. Votre vie tout entière va-t-elle se résumer à perpétrer la violence ? Est-ce là votre ambition ?

— Je n'en ai pas d'autre. Vous ne comprenez pas. Vous ne pouvez pas comprendre, Sébastien. Je suis une Vénatore et le serai toute ma vie.

Il resta un long moment sans rien dire, tourné vers la mer.

— Quand j'ai vu toutes ces cicatrices et ces morsures sur votre cou à Venise, j'ai... j'ai compris que ce serait une lourde perte pour moi,

s'il vous arrivait malheur.

— Rassurez-vous Sébastien. Il y a d'autres Vénatores pour veiller sur vous. Ou craindriez-vous que je n'aie pas le temps d'honorer la deuxième partie de ma dette ?

Il laissa échapper un petit rire amer.

— Je sais où la Tutela se réunit à Rome. Vous n'êtes pas obligée d'y aller seule.

— C'est ce que j'avais cru comprendre. En revanche, je ne comprends pas pourquoi vous tenez absolument à vous exposer au danger. Vous, le chantre de la non-violence.

— Vous êtes fâchée ?

— Contre vous ? Sébastien, vous vous flattez. Si je suis en colère, c'est contre moi-même. Je porte sur mes épaules une responsabilité dont, que vous le croyez ou non, je ne peux pas me défaire. Je suis veuve et je vis dans une solitude dont je ne vois pas l'issue. J'ai failli perdre la vie, il y a deux jours, et pourtant je suis prête à recommencer. Parfois... (sa voix se brisa soudain). Parfois la coupe est pleine, et ma frustration se change en colère. Et parfois... je me dis que c'est mon destin. Le destin de la vraie Victoria.

— Les gens sont rarement conscients des sacrifices que vous autres, Vénatores, êtes obligés de faire. Ils ne savent pas que vos vies ne vous appartiennent pas. Mais sans vous et vos semblables le monde serait très différent de ce qu'il est.

Victoria se taisait. Elle sentait la colère monter en elle puis refluer telle la marée. L'odeur entêtante des clous de girofle mêlée aux embruns marins, la longue main fine qui tenait le bastingage à côté d'elle étaient bien réelles. Elle prit soudain conscience qu'ils étaient tous les deux seuls à la poupe du navire, dissimulés par le mât et les voiles, libres de toute contrainte.

— C'est étrange... dit-elle à voix haute sans même s'en rendre compte.

Elle sentit Sébastien bouger à côté d'elle, non pas pour la regarder, mais pour ajuster le revers de sa redingote.

— Quoi donc ?

— De se trouver ici seule en pleine nuit, en compagnie d'un homme, et de ne pas craindre pour sa réputation. Quand j'ai fait mes débuts dans le monde, j'avais la hantise de me retrouver seule avec un homme, même quand je savais que je n'avais rien à craindre pour ma vertu. Mais maintenant que je suis veuve, tout cela m'est égal.

— En vérité. Je ne sais si je dois me réjouir ou m'offusquer de m'entendre dire que je ne suis pas une menace pour votre vertu.

— Si vous étiez une menace, vous auriez réclamé votre dû. Et je vous aurais fauché les tibias, comme je l'ai fait avec certains messieurs qui m'ont invitée à faire un tour sur la terrasse en s'imaginant qu'ils

allaient pouvoir poser leurs vilaines pattes sur moi. Toutefois, je vous sais suffisamment intelligent pour ne pas vous y frotter.

— Je le suis, en effet. Et n'allez surtout pas vous imaginer que je vais me laisser mener par le bout du nez, Victoria.

— Je n'ai aucune intention de vous mener par le bout du nez.

Il partit d'un rire grave et troublant qui prit Victoria de court.

— Je pourrais entrer dans votre jeu, *ma chère*. Et croyez bien que ce n'est pas l'envie qui me manque.

Il bougea, si vite, qu'elle se retrouva brusquement coincée entre le garde-corps et Sébastien, qui avait posé une main de chaque côté d'elle sur la rambarde et la tenait prisonnière entre ses deux bras.

Elle sentit son haleine chaude sur sa nuque.

— Je n'aurais guère de mal à vous laisser me provoquer pour m'inciter à faire ce que vous n'osez pas faire vous-même.

Ses paroles déclenchèrent des frissons jusqu'au creux de ses reins.

— Et qu'est-ce que je n'ose pas faire ? Demanda-t-elle en s'efforçant de ne pas montrer son trouble.

Elle sentait la chaleur de son corps dans son dos, bien que le seul point de contact entre eux fût ses mains posées à côté des siennes.

Sa bouche frôla son oreille lorsqu'il murmura :

— Si brave que vous soyez pour affronter les vampires et les démons, vous êtes une poule mouillée quand il s'agit d'admettre que vous brûler d'envie d'achever ce que nous avons entrepris quand nous étions dans la voiture. Vous préférez me provoquer avec des piques acerbes, en espérant que je vais perdre mon sang-froid et me jeter sur vous... Après quoi vous arriverez à vous convaincre qu'il n'y a rien de bien méchant à succomber à vos désirs.

Elle réprima un soupir irrité et rejeta les épaules en arrière, tandis qu'il resserrait ses bras autour des siens.

— Je...

Mais la voix posée et grave de Sébastien coupa court à ses protestations.

— Et ainsi vous auriez une excuse pour faire fi de vos soupçons à mon égard, sans parler de votre réputation et de vos craintes. La vérité Victoria, c'est que vous me désirez autant que je vous désire, mais que vous ne voulez pas faire le premier pas.

Il se pressa contre elle, et elle sentit au bas de ses reins certaine partie de sa personne qui semblait accréditer ses propos.

Il déposa un baiser léger juste derrière son oreille, là où la peau est sensible. Ses lèvres s'entrouvrirent laissant passer un souffle d'air chaud et sensuel qui lui provoqua des frissons sur épaules.

— Victoria, vous n'avez pas besoin de me faire confiance ou de vous sentir une quelconque obligation sentimentale envers moi pour assouvir vos désirs. Je ne suis pas Rockley, je ne vous demanderai pas

de m'accorder ce que vous ne voulez ou ne pouvez pas me donner.

Elle sentit sa poitrine se soulever lorsqu'il inspira longuement avant de l'embrasser dans le cou. Elle pencha la tête de côté comme si elle s'abandonnait à l'emprise d'un vampire.

C'était incroyable, tout bonnement *incroyable*. Son corps entier vibrait, brusquement avide d'un plaisir que même le nom de Phillip ne pouvait ternir.

Ses mains avaient quitté le bastingage et s'étaient posées sur ses seins qui se redressèrent quand elle prit une grande inspiration saccadée et releva les bras pour lui toucher la tête. Un doigt se faufila à l'intérieur de son décolleté effleurant la pointe d'un sein, puis il reposa ses mains sur la rambarde, la tenant à nouveau prisonnière.

Victoria voulut se retourner mais il l'en empêcha.

— Non, ma chère, murmura-t-il. Je vous ai dit que je ne me laisserai pas provoquer et je tiens parole. Et je ne vais pas exiger la récompense que vous m'avez promise. J'estime que vous vous êtes acquittée de toute dette à mon égard.

Soudain elle réalisa qu'il n'était plus là. Le goujat ! Il l'avait laissée seule sur le pont en compagnie de la brise du soir.

— Je me demande lequel des deux va faire le premier pas, murmura Kritanu à l'oreille d'Eustacia. Il se tenait derrière elle, les bras passés autour de sa taille, et riait doucement.

Ils étaient sur le pont supérieur, en train de savourer la brise marine, quand Victoria était venue s'accouder au bastingage au niveau inférieur. Peu après, Sébastien l'avait rejointe. Kritanu et Eustacia auraient pu s'esquiver, mais ils avaient choisi de rester.

Faute de pouvoir entendre les échanges verbaux entre les deux jeunes gens, ils les avaient observés.

— J'espère que Victoria ne va pas prendre de décision intempestive, ou se laisser guider par ses sens plutôt que par sa raison, dit Eustacia qui avait vu soupirer sa nièce et s'abandonner aux caresses de Sébastien.

— Je doute qu'elle commette ce genre d'imprudence. Les femmes Gardella ne sont pas d'une nature impulsive quand elles tombent amoureuses.

Eustacia ne put réprimer un sourire.

— Quelle vieille *stregaje* suis devenue avec l'âge ! J'ai oublié ce que c'est que d'être jeune et attirée par un bel homme.

— Un bel homme de presque huit ans votre cadet. Il rit en pressant ses lèvres contre son oreille.

— Oh, et quand je pense à la façon dont vous avez résisté à l'attirance que j'exerçais sur vous. Après tout, je n'étais qu'un tout jeune garçon, un vulgaire Comitator, tout juste bon à entraîner les

Venatores et qui ne méritait pas votre attention.

— J'étais furieuse quand Wayren t'a adressé à moi ! Comme si, à dix-sept ans, tu pouvais m'apprendre quoi que ce soit, alors que j'avais reçu ma *vis bulla* depuis quatre ans déjà. Naturellement, j'ignorais totalement ce qu'était un Comitator.

Elle se tourna à demi vers lui et il se poussa de côté pour qu'ils puissent s'accouder tous deux au bastingage. Ils faisaient exactement la même taille.

Le corps compact et musclé de Kritanu s'était à peine voûté avec l'âge.

— Je sais, et moi j'étais subjugué par votre beauté et dépité par votre arrogance, votre froideur, et vos dispositions stupéfiantes pour le combat.

— Je ne me lasserai jamais de t'entendre vanter ma beauté.

— Et moi de vous entendre dire que grâce à mes enseignements vous avez réchappé cent fois à la mort.

Ils échangèrent un sourire complice et chaleureux. Bien que ses articulations la fissent souffrir plus qu'à l'ordinaire et qu'elle n'ait eu aucune envie de retourner à Rome, Eustacia n'aurait pour rien au monde voulu revenir à ces années passées.

— Votre nièce est tout aussi belle, talentueuse et entêtée que vous l'étiez. Pas étonnant que Vioget la dévore des yeux.

— J'ignore ce qu'il y a entre eux, mais je crains que ce ne soit sérieux, et j'espère que cela ne durera pas.

— Vous ne faites pas confiance à Sébastien ?

— Non. C'est un allié précieux – et qui nous a déjà rendu service. Mais quelque chose me dit que je ne peux pas me fier à lui. Car il est capable de retourner sa veste à tout moment, s'il lui en prend l'envie. Il est prêt à tout pour obtenir ce qu'il veut.

— Et que veut-il ?

— Je n'en sais rien, Kritanu, et c'est bien ce qui m'ennuie. Je n'arrive pas à savoir ce qu'il a au fond du coeur.

— C'est sans doute la disparition de Max qui vous a ébranlée. Car vous lui faisiez une confiance aveugle.

— Et je continuerai de lui faire confiance jusqu'à la tombe. Ou bien il est mort, ou bien... Mais, bon, je n'ai pas envie d'y penser. Je n'ai rien découvert de nouveau le concernant à Venise. Il ne me reste plus qu'à espérer que nous allons le retrouver à Rome.

— Et si ce n'est pas le cas, vous craignez que la prophétie se réalise ?

Elle hocha la tête.

— Comme l'a écrit Rosamund : « L'âge d'or des Vénatores s'achèvera au pied de Rome. » Si Nedas parvient à déchaîner les foudres de l'obélisque d'Akvan, la bataille de Rome sera notre glas.

Les jeux sont faits

Tout au long du voyage, Victoria s'abstint de sortir le soir pour admirer les étoiles.

Elle rencontrait Sébastien chaque jour, à l'heure des repas, et même quand elle sortait se dégourdir les jambes sur le pont. Il se comportait comme s'il la connaissait à peine, la saluant poliment et l'appelant Madame Withers, comme il le faisait avec les quatre autres personnes de sexe féminin qui se trouvaient à bord. L'épouse et les soeurs du capitaine étaient manifestement sous le charme.

Victoria préférait garder ses distances. Il lui était plus facile de penser à Phillip et de se rappeler sa condition de veuve quand elle ne voyait pas trop souvent Sébastien.

Mais elle avait beau faire, elle ne cessait de penser à lui et avait du mal à oublier les baisers qu'ils avaient échangés – surtout quand elle voyait son sourire espiègle lorsqu'elle entraît dans la salle à manger. En ce qui la concernait, ses intentions étaient on ne peut plus claires.

Quel mal y aurait-il à lui accorder ce qu'ils désiraient tous les deux ? Il lui avait bien fait comprendre qu'il ne cherchait rien de plus qu'un échange agréable pour l'un et l'autre. Quant à l'éventualité d'un bébé, elle était exclue depuis que Victoria prenait une potion médicinale qu'on lui avait administrée pour éviter de tomber enceinte de Phillip quand elle s'était mariée. C'était une vieille tradition chez les Gardella. Car aucune Vénatore, et encore moins Victoria, n'aurait voulu avoir un enfant.

Si elle décidait de prendre un amant, il était logique qu'elle portât son choix sur Sébastien. Du moins comprenait-il et acceptait-il le mode de vie qu'elle avait choisi. Il connaissait ses obligations et n'éprouvait pas le besoin de la protéger comme l'aurait fait n'importe quel autre homme. Elle n'aurait pas besoin de lui mentir ou de lui cacher sa *vis bulla*, et il ne lui demanderait pas de l'épouser.

Il était séduisant et charmant, et il éveillait en elle le goût du fruit défendu. Naturellement, le problème se posait de savoir si elle pouvait totalement lui faire confiance. Mais cela mit à part, il embrassait divinement, entre autres choses, et elle était une Vénatore, c'est-à-dire suffisamment bien armée pour se défendre.

Hormis les efforts passés à l'éviter – et éluder par la même occasion ses propres sentiments contradictoires – Victoria n'avait pas

grand-chose à faire pour s'occuper.

Elle essaya de s'entraîner assidûment au *kalaripayattu* dans la petite cabine qu'elle partageait avec Verbena, mais l'espace était beaucoup trop restreint.

Elle ne cessait de buter dans les couchettes et se blessa au coude en heurtant la paroi lors d'une pirouette mal contrôlée.

Pour finir, elle décida de se mettre en quête d'un autre endroit où elle pourrait évoluer plus commodément. Oliver, qu'elle avait envoyé en reconnaissance, avait réussi à localiser une salle de stockage des vivres qui, du fait que la traversée ne durait que deux semaines, n'avait été remplie qu'à moitié.

Victoria prit l'habitude d'y faire ses exercices, parfois sous la surveillance de Kritanu et parfois seule, tandis qu'Oliver montait la garde à l'extérieur. Il eut été terriblement embarrassant qu'un membre de l'équipage fît irruption alors qu'elle était en train de pirouetter et de ruer en tous sens dans son pantalon bouffant et sa tunique de combat.

Un jour, elle décida de s'entraîner en se servant des caisses éparpillées autour d'elle comme de cibles. Elle tourbillonnait sur elle-même puis frappait les caisses l'une après l'autre. Elle transpirait à grosses gouttes et sa tresse commençait à se défaire. Pirouettant, sur elle-même, elle saisit le sabre dont elle se servait pour s'exercer au combat avec Kritanu quand elle vit la porte s'ouvrir.

C'était Sébastien. Évidemment.

— Comment êtes-vous entré ici ? demanda-t-elle en soufflant comme un boeuf.

Debout sur une caisse qui faisait face à la porte, elle passa une main sur son front dégoulinant de sueur. Elle n'osait pas imaginer de quoi elle avait l'air avec sa tunique maculée de taches sombres de transpiration et son pantalon, les pieds protégés par de simples socquettes.

— Grâce à votre valet, Oliver. Lui et moi faisons la conversation quand vous vous entraînez – une façon comme une autre de gagner sa confiance. Si bien qu'aujourd'hui, je lui ai demandé la permission de vous regarder en pleine action.

Il s'approcha et s'empara du sabre de Kritanu.

— Vous apprenez l'escrime ?

— C'est un art martial appelé *ankathari*, et beaucoup plus redoutable que les élégantes pirouettes de l'escrime à la française. Nous nous battons avec des lames tranchantes, pas des fleurets.

— Oh, oh ! Seriez-vous en train de me lancer un défi ? Eh bien j'accepte volontiers.

Il fit tourner son coutelas qui siffla en fendant l'air, puis ôta sa veste, puis sa cravate. Il défit les deux boutons de son col de chemise

et remonta ses manches, révélant une peau couleur caramel.

— Il y a des armures là-bas, si vous voulez vous protéger, dit Victoria en indiquant de la tête la pile de protections qu'endossait Kritanu pendant l'entraînement. Sébastien regarda y jeta un oeil, puis la regarda.

— Vous n'en portez pas ?

— Non, mais je suis...

— Une Vénatore. Oui, oui, j'ai bien compris. Il s'avança vers le centre de la pièce.

— Je vais tenter ma chance.

Voyant qu'elle ne bougeait pas, il demanda :

— Vous ne voulez pas vous battre avec moi ? Ou est-ce que vous avez fini votre entraînement ?

— Je vais me battre avec vous, dit-elle en sautant à terre. Il n'y a rien d'autre à faire sur ce bateau de toute façon.

Ils étaient face à face à une longueur de lame l'un de l'autre. Il la fixait de ses yeux d'ambre pleins d'amusement et de défi.

— Il faut que le vainqueur soit récompensé, dit-il avec un sourire narquois. Vous ne pensiez tout de même pas que j'allais laisser passer une si belle occasion ?

Victoria ne put réprimer un rire de stupéfaction.

— Non, naturellement. Et je suppose que vous avez une idée derrière la tête.

— Un gage. Le perdant recevra un gage. Cette fois, elle rit ouvertement.

— Sébastien, vous êtes cousu de fil blanc !

Au lieu de prendre la mouche, il sourit à belles dents et hocha la tête.

— Évidemment, quand une chance se présente, je m'empresse de la saisir.

— Ce qui signifie que vous devez l'emporter pour pouvoir me donner un gage.

— Vous ne semblez pas inquiète.

— Pas du tout, dit-elle en piquant vers lui.

D'un coup de sabre, il bloqua net la passe de Victoria.

— Et moi non plus.

Ils échangèrent quelques coups, battant, contrant, choquant leurs lames sans presque bouger les pieds. Victoria se contenait. Elle voulait jauger la dextérité de son adversaire. Car bien qu'elle ait eu envie de battre ce bellâtre arrogant qui refusait de porter une armure, elle ne voulait pas le blesser.

Sans doute était-il habile à manier une lame flexible et légère, comme une rapière ou un fleuret. Cependant, il répondait coup pour coup, même lorsqu'elle augmenta son rythme d'enchaînement et la

puissance de ses actions.

Ils avaient entamé une sorte de valse étrange, tournoyant autour de la pièce, quand Victoria réalisa qu'elle n'était pas suffisamment concentrée. Il était rapide et inventif, et elle ne le surpassait en aucune façon.

C'était tout le contraire même, elle commençait à se demander comment il était possible qu'il pût garder un tel rythme et parer ses coups aussi facilement.

Elle en était là de ses réflexions quand son fer coula. Un coup en écharpe, juste au bon angle, et le coutelas de Sébastien vola dans les airs.

À peine venait-elle de réaliser qu'elle l'avait désarmé, qu'il exécuta un saut périlleux, rafla son arme tombée à terre et revint à l'assaut.

Leurs lames claquèrent et restèrent collées tels deux aimants, immobilisées en pleine bataille, leurs deux visages si proches l'un de l'autre que Victoria remarqua qu'un sourcil fauve de Sébastien avait rebiqué et s'était pris dans une mèche de cheveux qui lui barrait le front. Une fine rigole de sueur dégoulinait sur sa tempe. Il lui sourit, faisant chavirer son estomac.

Brusquement, comme s'ils avaient pu lire dans la pensée de l'autre, ils rompirent simultanément, puis revinrent au combat. Une fois encore leurs lames claquèrent, s'enveloppèrent, coulèrent, puis un sabre vola tandis que l'autre s'abattait à terre.

Sébastien plaqua la lame au sol avec son pied, puis l'envoya valser au loin avant qu'elle ait pu s'en saisir.

— J'ai gagné, ma charmante. J'exige ma récompense !

— Vous n'avez pas gagné. C'est un match nul.

— Vraiment ? Bah, peu importe du moment que je peux vous donner un gage.

— Mais que ferez-vous si mon gage à moi consiste à déclarer le vôtre nul et non avenue ?

— Vous n'allez pas faire une chose pareille, ma chère. Car vous n'êtes pas une poltronne.

Elle plissa les yeux, opina du chef.

— Très bien. Quel est votre gage ?

— Je veux – il s'avança et prit ses mains dans les siennes avant qu'elle ait pu riposter et l'attira doucement à lui – une réponse honnête à la question que je vais vous poser.

— Pas de baisers ? Pas de propositions malhonnêtes ? Sébastien, vous m'inquiétez !

Il tendit la main et lui prit le menton.

— Vous êtes déçue ? N'oubliez pas que vous avez toujours la possibilité de me donner un gage.

Il lui secoua doucement le menton, puis le relâcha et frôla sa joue

du bout des doigts.

— Je voudrais savoir pourquoi vous avez épousé Rockley – par devoir familial ou par amour ?

Sa question la surprit tellement qu'elle resta un instant sans voix.

— Je ne l'ai pas fait par devoir, répondit-elle. Je l'aimais. Mais pourquoi me posez-vous cette question ? En quoi est-ce que cela vous regarde ?

Il serra ses mains dans les siennes puis les relâcha et se tint devant elle, comme s'il attendait quelque chose. Sa chemise blanche était humide par endroits, et son col entrouvert laissait voir un bout de peau luisante de sueur et une toison de poils fauve. Elle songea une fois encore qu'il ressemblait à un chérubin avec sa chevelure dorée, sa peau ambrée et ses yeux de tigre. Il n'y avait que ses sourcils et ses cils qui étaient bruns mêlés de blond et d'auburn, sinon tout le reste de sa personne avait la couleur du bronze.

Et pourtant, il n'avait rien d'un enfant de chœur, en particulier quand il la regardait comme il le faisait à cet instant... comme s'il s'était attendu à ce qu'elle tombe, offerte, à ses pieds.

— Victoria ?

Elle lui sourit comme elle souriait à Phillip... lorsqu'elle avait découvert comment fonctionnait le désir masculin et comment l'utiliser à son avantage.

Elle s'approcha de lui, jusqu'à presque le frôler. Il sentait le clou de girofle et l'homme et un autre parfum plus subtil, dont il imprégnait peut-être son linge ou ses cheveux. Elle posa ses mains sur ses épaules. Elles étaient larges et solides, et elle sentait la chaleur humide de sa peau sous la fine batiste de sa chemise. Sa respiration devint saccadée, il ferma les yeux à demi. Il ne souriait plus.

Victoria se hissa sur la pointe des pieds, approcha ses lèvres de son cou, puis murmura :

— Je veux savoir d'où viennent toutes vos connaissances sur les vampires.

Puis elle laissa retomber ses talons sur le plancher dans un claquement et se recula. Il rouvrit les yeux.

— Vous savez tenter un homme, Victoria, dit-il sur un ton détaché.

Mais elle voyait bien qu'il n'avait pas envie de plaisanter.

— La réponse à votre question est beaucoup trop complexe pour que je puisse y répondre ici et maintenant. Cependant, sachez ceci : j'ai moi aussi perdu quelqu'un que j'aimais à cause des vampires.

— Votre femme ? Votre maîtresse ?

— Mon père.

*Où Madame Withers**prend des jumelles*

Lorsqu'ils débarquèrent à Rome, haut lieu de l'histoire et de la spiritualité, Victoria était tellement émue qu'elle s'attendait à sentir la terre trembler sous ses pieds. Mais dès qu'elle descendit du coche qui les avait amenés du port d'Ostie, elle fut saisie par la gaieté et l'animation bigarrée qui régnait dans les rues.

La ville offrait de toute évidence un large choix de divertissements et de plaisirs que Victoria n'eut hélas pas le temps de découvrir. Car dès le lendemain, sa tante Eustacia l'installa dans une petite villa située à un quart d'heure à pied de sa propre demeure. Une fois encore, Eustacia avait jugé plus prudent de faire comme si elles ne se connaissaient pas.

Sébastien était parti de son côté, mais Victoria ignorait où.

Après leur simulacre de duel et leurs confessions réciproques, ils ne s'étaient plus parlé en tête à tête. Et lorsqu'ils avaient débarqué, Victoria l'avait perdu de vue.

Ce qui n'était d'ailleurs pas pour lui déplaire, car elle n'avait pas su comment réagir à la confidence qu'il lui avait faite. Que voulait-il dire au juste par : « J'ai perdu mon père à cause des vampires » ? Avait-il été tué ? Transformé en vampire ? À moins qu'il ne soit devenu membre de la Tutela. Ce qui aurait expliqué pourquoi Sébastien était si bien informé des agissements de la société secrète.

Et aussi pourquoi il avait pris Polidori sous son aile.

Victoria, sans nouvelles depuis trois jours, commençait à se demander s'il n'avait pas une fois encore cherché à la manipuler, quand elle reçut un message l'informant qu'il passerait la voir dans l'après-midi.

Le salon était tellement exigu qu'on aurait pu le confondre avec un placard à balais. Et lorsque la porte s'ouvrit sur Sébastien, Victoria eut soudain la sensation que l'air lui manquait.

— J'imagine que vous avez passé ces trois jours à essayer de localiser le lieu de réunion secret de la Tutela avant de revenir me prendre par surprise, lui lança-t-elle en guise de salut.

Elle prit place dans l'un des deux fauteuils, sans même lui proposer de s'asseoir. Ses sourcils se froncèrent, puis il répondit sur le même ton sec :

— Et peut-on savoir où vous êtes allée chercher pareille idée ? Il

se trouve que j'ai pris le temps de régler certaines affaires, voir certaines personnes, entendre un opéra et faire un voeu en jetant une pièce dans la Fontaine de Trevi. Mais en ce qui concerne la Tutela, en effet, il y a une réunion prévue à laquelle vous pourrez assister. J'espère que vous n'êtes pas prise ce soir.

— J'avais justement retenu une loge à l'opéra, mais le devoir passe avant le plaisir.

— Pas pour moi.

Avant même qu'elle ait pu dire ouf, il se pencha sur elle et la musela d'un baiser. Posant ses mains sur ses épaules, il la tint plaquée contre le dossier du fauteuil.

Elle sentit la masse de son chignon bouclé se défaire au contact du bois tapissé de velours. À chaque mouvement de tête, deux épingles à cheveux lui rentraient dans le crâne.

Une chaude langueur envahit ses membres et un soupir franchit ses lèvres. Posant un genou sur le coussin d'assise, juste à côté de sa jupe, Sébastien laissa errer ses lèvres sur sa joue jusqu'au coin de son oreille.

Il respirait à grands traits profonds et l'étreinte de ses doigts s'était resserrée.

— Voilà votre récompense en nature, pour avoir exaucé mon voeu à l'issue du duel, dit-il en se reculant brusquement.

Elle n'eut pas besoin de lui demander ce qu'il entendait par là : son cœur battait la chamade et tous ses sens étaient en émoi.

— Je suis prêt à aller aussi loin que vous le voudrez, Victoria. Mais c'est à vous d'en décider.

Elle hocha la tête. Il avait raison, elle freinait des quatre fers sans vraiment savoir pourquoi. Pourtant, elle n'était plus une innocente. Et elle avait pris beaucoup de plaisir à faire l'amour avec son mari. Mais depuis sa disparition, le plaisir avait déserté sa vie.

— Bien, dit Sébastien. À présent nous devons parler de la réunion de la Tutela. En fait, il s'agit plutôt d'une soirée mondaine à laquelle devrait participer un nombre important de disciples. Le comte Regalado, un des membres les plus éminents de l'organisation, donne cette soirée dans le but de faire de nouvelles recrues.

— J'aimerais y aller.

— J'espère bien. Ils rameutent à tours de bras, Victoria, avec une frénésie qui frôle l'hystérie. Et je pense que Polidori était au courant d'un certain nombre de choses concernant ce besoin soudain d'élargir leur base. Ils sont sans doute en train de préparer l'activation de l'obélisque d'Akvan. Officiellement, la soirée donnée par Regalado est un vernissage de la dernière oeuvre du comte – qui se pique d'être un peintre de talent. Il y aura des membres de la Tutela qui vont chercher à faire des recrues parmi les convives. C'est pourquoi quelques sous-

entendus glissés ici et là devraient porter leurs fruits. Je crois savoir que le comte reçoit à partir de huit heures.

— Je suppose que vous n'allez pas vouloir me dire d'où vous tenez vos sources ?

— Vous me surprendrez toujours par votre intelligence, votre détermination et votre obstination à rester vertueuse.

Il lui décocha un regard qui la fit rougir jusqu'aux yeux.

— Vous allez m'accompagner ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Non. Je ne pense pas qu'il serait prudent que je sois présent. Ne me demandez pas pourquoi, très chère. J'ai mes secrets.

— Vos secrets, en effet. Vous n'avez que ça.

— Vraiment, dit-il en haussant les sourcils. Je croyais pourtant que mon désir pour vous était flagrant.

La rougeur revint aussitôt. Jamais encore, il ne lui avait dit les choses aussi crûment. Elle décida de l'ignorer. Pour l'instant.

— Je vais donc devoir y aller seule ?

— Non, ce ne serait pas bien vu. Mais il se trouve que j'ai parmi mes connaissances deux jeunes demoiselles qui sont des amies de Sarafina, la fille du comte Regalado. Elles ont prévu d'assister à la soirée et se feront un plaisir de vous y emmener. Sous le nom de Madame Withers, naturellement, la jeune veuve éplorée qui cherche à s'étourdir pour se consoler de la disparition de son époux, et cherche la voie vers l'immortalité.

— Deux jeunes demoiselles ? Pas étonnant que vous n'ayez su où donner de la tête durant les trois derniers jours, dit Victoria avec un regard entendu.

Il lui répondit par un sourire énigmatique des plus... contrariants.

— Qui sait si grâce à elles, je ne vais pas réussir à lever certains secrets vous concernant, dit-elle en lui rendant son sourire goguenard.

— Hum... Les demoiselles se nomment Portiera et Placidia Tarruscelli, et elles passeront vous prendre à huit heures. Car il n'est pas d'usage d'arriver à l'heure à ce genre d'événement.

— Les usages sont les mêmes ici qu'à Londres apparemment, répliqua Victoria. Très bien. Je serai prête. Et merci pour votre concours.

Il lui prit la main et y déposa un chaste baiser.

— J'espère que vous saurez me témoigner votre reconnaissance quand toute cette affaire sera réglée.

Portiera et Placidia Tarruscelli étaient deux jolies femmes aux yeux noirs et aux formes voluptueuses, avec chacune un grain de beauté au coin des lèvres. Portiera à gauche et Placidia à droite. Elles étaient jumelles. Victoria ne put s'empêcher de se demander quel était

leur degré d'intimité avec Sébastien. Elles étaient en tous points identiques, portaient la même robe (l'une grenat et l'autre mauve), le même réticule (l'un brodé de perles et l'autre de jais)...

Et leurs compliments sur la robe vert printemps de Victoria fusèrent à l'unisson, quoi qu'avec une légère variante – l'une adorait la dentelle du corsage, et l'autre la cascade de volants au bas de la jupe.

Tandis qu'elles faisaient route ensemble vers la villa du comte Regalado, Victoria eut tout loisir d'observer les deux soeurs aux yeux langoureux et aux gestes gracieux. On aurait dit deux chattes, songea-t-elle. Si tant est que les chattes puissent jacasser ou ricaner.

Victoria parlait l'italien et les jumelles l'anglais, de sorte qu'il leur était aisé de faire la conversation. Mais lorsque l'une l'interrogeait sur la vie à Londres, l'autre enchaînait aussitôt par une question ayant trait à la mode et ainsi de suite, si bien que Victoria ne savait jamais vraiment si elle devait répondre à l'une ou à l'autre.

Heureusement, le trajet fut bref.

Une fois franchi le porche de la vaste villa, elles dépassèrent les traditionnelles fontaines de l'atrium et furent annoncées. Ce soir, le salon d'honneur n'avait pas été aménagé en salle de bal, même si un quatuor à cordes égrenait des accords discrets dans un coin.

Il y avait des toiles sur tous les murs, toutes de la main du même artiste médiocre.

Apparemment, Sébastien et Victoria avaient les mêmes goûts en matière d'art pictural.

Sur une petite estrade trônait, bien en vue, la dernière oeuvre de Regalado. Victoria faillit éclater de rire quand elle reconnut un portrait des soeurs Tarruscelli se tenant de part et d'autre d'une jolie petite blonde du même âge et de la même taille qu'elles.

Elles étaient censées représenter les trois grâces, chacune vêtue d'une longue tunique de mousseline dévoilant là une épaule, ici un sein. Six mamelons pointaient à travers l'étoffe translucide.

— Vous me reconnaissez ? demanda une voix avec un fort accent italien.

Victoria se retourna.

— Vous devez être la *signorina* Regalado, la fille du peintre.

— Oui, et vous l'amie *inglese* de mes chères Portiera et Placidia. Emmaline Withers ? J'avais hâte de faire votre connaissance.

Victoria balaya la salle du regard à la recherche d'une issue. Pas question d'avoir une jeune écervelée pendue à ses basques pendant toute la soirée. Elle avait une mission à accomplir.

— *Grazie* pour votre hospitalité, *Signorina*...

— Oh, *favore*. Appelez-moi Sara ! Je suis tellement ravie de pouvoir parler *inglese* avec une femme. Les hommes ne connaissent pas les mots importants. Comme dentelles, volants, gants, fanfreluches

et...

— Mais où est votre père ? Il faut que je le complimente sur son magnifique tableau, l'interrompit Victoria. Il a fait de vous un portrait très flatteur.

— Mon *amore* m'a dit la même chose, exulta Sara en passant son bras sous celui de Victoria.

Ayant aperçu son père qui discutait avec trois autres messieurs à l'autre bout de la pièce, Sara entraîna aussitôt Victoria dans leur direction.

Cette dernière n'était pas le moins du monde intimidée, bien au contraire. Elle avait hâte de faire la connaissance de l'un des piliers de la Tutela et de se lier d'amitié avec lui.

— Ah, Sarafina, mais quelle est donc cette jeune beauté à ton bras ? demanda-t-il en se détournant de ses hôtes.

— *Padre*, je vous présente ma nouvelle amie, Madame Emmaline Withers.

Le comte était petit et râblé. La rareté des cheveux noirs qui subsistaient sur son crâne dégarni était compensée par une barbe et une moustache exubérantes. Il s'inclina et effleura de ses lèvres humides la main de Victoria. Il la dévisageait avec une insistance qui ne la surprenait guère de la part d'un homme qui avait peint sa fille et ses amies à demi nues.

— Je suis très honoré de votre présence, Madame. Permettez-moi de vous présenter quelques-uns de mes hôtes.

Victoria se retourna et, à sa grande stupeur, vit George Starcasset.

*Où Lady Rockley
reçoit un camouflet*

Victoria sourit à George comme si de rien n'était. Heureusement, ce dernier eut le tact de s'incliner et de lui baiser la main sans faire de commentaire. Mais quelques instants plus tard, lorsque Victoria s'excusa et commença à s'éloigner, il lui dit :

— Permettez-moi de vous escorter jusqu'au buffet. Et la saisit fermement par le bras.

Lorsqu'ils furent suffisamment loin du comte et de ses compagnons, et hors de portée de voix, George attira Victoria à l'écart, et déclara :

— Je ne m'attendais pas à vous rencontrer si tôt après mon arrivée en Italie, mais je me réjouis de cet heureux hasard.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous comptiez vous rendre en Italie la dernière fois que nous nous sommes vus, fit remarquer Victoria.

Mais pourquoi diable ne l'interrogeait-il pas sur sa fausse identité ? Il se montrait aussi poli et discret que la fois où il l'avait surprise en train de rôder dans les rues de Londres en pleine nuit.

Était-ce parce qu'il n'était pas d'une nature soupçonneuse ou y avait-il une autre raison ?

Il avait paru surpris mais pas abasourdi, quand Regalado s'était retourné pour les présenter l'un à l'autre.

— C'est parce que je n'avais pas encore pris la décision de venir à Rome... mais je ne vous cache pas que votre départ précipité, alors que nous commençons seulement à faire vraiment connaissance, m'a beaucoup déçu.

Il lui pressa le coude, comme pour donner plus de poids à ses paroles.

— Aussi, et après mûre réflexion, j'ai pensé que ce ne serait pas une mauvaise idée de venir en Italie pour m'enquérir de quelques actifs financiers que j'ai ici. Je savais que je pourrais vous retrouver tôt ou tard si nous étions dans le même pays. Mais je ne m'attendais pas à vous croiser deux jours seulement après mon arrivée.

Son large sourire, ponctué de deux fossettes lui donnait un air excessivement juvénile.

— C'est un heureux hasard en effet, concéda-t-elle avec un sourire hypocrite.

Il fallait qu'elle trouve un moyen de se débarrasser de George pour pouvoir mener tranquillement sa petite enquête auprès de Regalado. Soudain, une pensée dérangement lui traversa l'esprit.

— Mais, au fait, comment se fait-il que vous soyez ici ce soir ?

Était-ce à cause de la Tutela ? Allons donc, sa présence ici ne pouvait être qu'une coïncidence.

Cependant, il y avait eu des vampires – et Polidori – à Claythorne. Et d'ailleurs, elle n'était pas certaine que Sébastien ne fût pas membre de la Tutela.

Une autre pensée tout aussi sombre s'imposa à elle. Sébastien avait dit que sa présence eût été imprudente. Était-ce parce qu'il savait que Starcasset serait présent et qu'il ne voulait pas être reconnu ?

— Lorsque nous étions à Claythorne, Polidori m'avait parlé de son ami le comte Regalado et chaudement recommandé de lui rendre visite si j'allais à Rome. Il semblait penser que le comte et moi pourrions sympathiser. Il lui pinça à nouveau le coude.

— Et je dois dire qu'il ne s'était pas trompé. Regalado et moi avons beaucoup de choses à nous dire.

Victoria décida de tenter sa chance.

— Vous a-t-il parlé de la Tutela ?

— La Tutela ? Euh... non, pas que je m'en souviens. De quoi s'agit-il au juste ?

— Je n'en suis pas très sûre, répondit Victoria en jetant un regard autour d'elle. Mais j'ai entendu prononcer ce mot et j'étais curieuse de savoir ce que c'était.

— Eh, bien, ma foi, je me ferai un plaisir de m'en enquérir, si... Madame Withers, quelque chose ne va pas ?

Max était là. Debout à l'autre extrémité de la pièce, il venait d'arriver et saluait des connaissances. Toujours aussi grand, brun et arrogant, il souriait en échangeant des poignées de main.

— Non, tout va bien, s'empressa-t-elle de répondre lorsqu'elle eut recouvré ses esprits. Si ce n'est que j'ai un peu soif. Auriez-vous la gentillesse... ?

Sa voix se perdit tandis qu'elle lui coulait un regard suppliant.

— Mais naturellement, Madame. Je vais vous chercher un thé de ce pas, ou voudriez-vous un verre de chianti ?

— Un thé m'ira très bien, ou une limonade, répondit Victoria en se forçant à ne pas regarder du côté de Max.

Dès que George eut pris la direction du buffet, elle pivota sur elle-même et se fraya un chemin entre les petits groupes de convives qui s'étaient formés. Elle avait traversé la moitié de la salle quand Max l'aperçut.

Il ne s'attendait pas à la voir, manifestement. Une expression de stupeur envahit brièvement ses traits, puis disparut presque aussitôt. Il

détourna les yeux et se remit à plaisanter avec les autres.

Il semblait détendu et en forme. Beau et aristocratique, les pommettes saillantes, le nez droit, la mâchoire carrée. Ses cheveux détachés lui arrivaient presque aux épaules. Il n'avait nullement l'air abattu ou soucieux. Rien dans son apparence ne pouvait expliquer son long silence de près d'un an.

Victoria ne pouvait évidemment pas faire irruption dans le groupe de Max, ni même s'insinuer dans leur conversation. Il regarda à nouveau dans sa direction. Ses yeux étaient noirs, froids et mornes.

— Madame Withers ! Je vous ai cherchée partout. Je me demandais où vous étiez passée. Puis-je vous appeler Emmaline ?

— Je vous cherchais moi aussi, Sara, et naturellement, vous pouvez m'appeler Emmaline.

— *Splendido !* À présent, laissez-moi vous présenter *l'amore mio*. Il vient justement d'arriver.

Victoria ne fut nullement surprise. Depuis qu'elle chassait les vampires, elle n'en était plus à une coïncidence ou un coup de théâtre près. Sébastien, qui faisait irruption sans crier gare dans sa vie ; Starcasset, qu'elle croisait dès sa première sortie dans Rome. Et maintenant Max, qui n'était autre que le prétendant de la fille d'un des membres les plus éminents de la Tutela.

— *Caro*, puis-je vous présenter à ma nouvelle amie, Madame Emmaline Withers, dit Sara en glissant son bras sous celui de Max. Elle arrive tout juste de Londres. Emmaline, je vous présente *il fidanzato mio*, Maximilian Pesaro.

Son fiancé ?

C'est à peine s'il s'inclina pour la saluer, décochant à Victoria un regard insolent.

— Londres, dites-vous ? Et peut-on savoir ce qui vous a incitée à quitter cette ville merveilleuse ?

— Ne prenez pas la mouche, Emmaline. Max a horreur de Londres, intervint Sara. Il a séjourné plusieurs mois là-bas l'an passé et n'avait de cesse de revenir en Italie.

— Vraiment. Dans ce cas j'ose espérer qu'il ne sera pas contraint d'y retourner. Mais pourquoi ne l'avez-vous pas accompagné ?

— Malheureusement, je n'avais pas encore fait la connaissance de ma fiancée quand j'étais là-bas, dit Max d'une voix grave et nonchalante.

— Permettez-moi de vous féliciter et de vous adresser tous mes vœux de bonheur, dit Victoria. Le mariage est pour bientôt ?

— Pas aussi tôt que nous l'aurions souhaité, dit Max en se tournant vers sa fiancée.

Sara le regardait comme le Messie. Petite mais bien faite, elle ne lui arrivait pas à l'épaule. Sans doute avait-il été séduit par ses

cheveux blonds (une rareté en Italie), par ses longs cils bruns et son frais minois.

— Je crains que vous ne puissiez être des nôtres, Madame Withers, car j'imagine que vous allez poursuivre votre périple dans notre beau pays.

S'il avait écrit noir sur blanc, son message n'aurait pas été plus clair.

Victoria se rendit compte que ses doigts tremblaient.

— Ah, voici Monsieur Starcasset qui s'en revient avec mon thé, dit-elle à Sara. Si vous voulez bien m'excuser, il faut que j'aille admirer de plus près cette toile magnifique.

— Faites donc, marmonna Max tandis qu'elle s'éloignait à la hâte.

Victoria inspira profondément pour se forcer à se calmer. Elle était dans tous ses états.

Il avait disparu pendant près d'un an et voilà qu'elle le retrouvait en train de se pavaner au bras de sa fiancée au coeur même de la Tutela !

Car il ne pouvait ignorer que le père de sa promise était un pilier de l'organisation secrète. Après tout, il était Vénatore.

Il ne pouvait y avoir que deux explications à son comportement de ce soir. Ou bien il jouait la comédie, tout comme elle, pour pouvoir infiltrer la Tutela ; ou bien il avait changé de camp.

Mais si la première explication était la bonne, Victoria ne comprenait pas pourquoi il avait rompu tout contact avec Eustacia et Wayren. Car il existait des moyens de communiquer en secret.

En revanche, s'il avait rejoint les rangs de la Tutela, il avait forcément renoncé à son statut de Vénatore.

Or, cela, Victoria ne le croyait pas. Pas un seul instant.

Restait donc une troisième explication : il était tombé amoureux de Sara Regalado et voulait l'épouser.

Après avoir longuement réfléchi, Victoria en était venue à la conclusion qu'il jouait la comédie, et qu'aussitôt qu'ils auraient l'occasion de s'entretenir en privé, il dissiperait ses soupçons.

C'était la seule explication sensée. Max était un Vénatore – le plus puissant après tante Eustacia. Jamais il ne les aurait trahies.

Quant à Sarafina Regalado, Victoria doutait que Max pût tomber amoureux d'une tête de linotte pareille. En admettant qu'il laissât un jour parler ses sentiments, il s'éprendrait d'une femme d'un genre très... différent.

C'est pourquoi, Victoria, persuadée qu'il saisirait la première occasion de lui révéler la vérité, s'était retranchée discrètement à côté d'une des portes de la salle de réception.

Elle l'observait de loin, en espérant qu'il allait se tourner vers elle,

mais à aucun moment il n'avait cherché à accrocher son regard. Il semblait parfaitement heureux de converser avec les autres convives.

À court d'excuses, quand Portiera et Placidia lui demandèrent pourquoi elle s'obstinait à rester dans son coin, elle se laissa entraîner vers un groupe déjeunes gens.

C'étaient de jeunes effrontés comme ceux qui parvenaient parfois à s'infiltrer dans les salons de la haute société.

Pendant un moment, Victoria se laissa griser par le plaisir de n'être rien de plus qu'une jeune femme séduisante flirtant avec de beaux garçons.

Elle avait oublié à quoi ressemblait la vie avant, quand elle n'avait d'autre souci en tête que de se faire belle et de remplir son carnet de bal, afin de trouver un époux et de lui donner un héritier. Une vie remplie de bavardages et de soirées mondaines.

Et d'ignorance.

Les amis de Portiera et Placidia étaient tous aux petits soins pour elle. Voulez-vous un rafraîchissement ? Un *biscotto*, un *antipasto* ? Faire un tour sur la terrasse ? La jeune veuve anglaise exerçait un attrait certain sur tout ce petit monde, et en particulier sur l'aîné du groupe, le baron Silvio Galliani.

— Que diriez-vous de sortir prendre l'air, Madame Withers ? suggéra-t-il en repoussant du coude un concurrent moins hardi. Les jardins de la villa Regalado sont magnifiques au clair de lune.

Il lui décocha une oeillade enflammée qui lui déclencha des picotements au creux de l'estomac.

— Vous connaissez les Regalado depuis longtemps ? demanda Victoria une fois sur la terrasse.

— Depuis des années. Je suis le cousin de la *confessa*. Eh, bien, n'est-ce pas que les jardins sont divins ? Regardez ces roses.

Elle observa les buissons couverts de fleurs d'un blanc crémeux qui prenaient des reflets argentés au clair de lune.

— Elles sont superbes, bien que la saison soit déjà bien avancée.

— C'est certain ! Il se trouve que je suis jardinier à mes heures et que cette variété est une de mes créations. Je l'ai appelée Sara au clair de lune – *Sara nel chiarore délia luna* – mais peut-être ai-je été un peu prompt à lui choisir un nom.

Il lui coula un regard suggestif.

— Sa couleur délicate me rappelle la blancheur de votre teint et le jeu de la lune sur vos cheveux bruns. Il *chiarore délia luna di Emmaline*, conviendrait peut-être mieux. Le clair de lune d'Emmaline.

Jamais encore on ne l'avait comparée à une rose. Victoria se sentit très flattée.

— C'est très galant à vous, répondit-elle. Vous devez être très proche de Sara et de sa famille pour avoir donné son nom à une rose.

— Si. Je connais Sara depuis qu'elle est toute petite. Elle est un peu frivole, mais charmante. Et jolie.

— Sa famille a l'air de se réjouir de son mariage prochain. Avez-vous rencontré son fiancé ?

— Oui, souvent. Pesaro est un gentleman. Il est très vite tombé amoureux. En un mois de temps, ou peut-être moins, ils ont annoncé leurs fiançailles. Il est vrai que lorsqu'on trouve l'amour véritable, le temps importe peu.

Il continuait de la regarder avec insistance. S'imaginait-il vraiment qu'elle allait succomber ?

— Et le comte approuve-t-il ces fiançailles hâtives ?

— Il est enchanté. Lui et Pesaro sont associés en affaires –je crois que c'est par lui qu'il a fait la connaissance de Sara. Et maintenant, chère Madame Withers, parlez-moi plutôt de votre fiancé. J'ai remarqué qu'un certain jeune homme anglais semblait s'intéresser à vous. Je vous en prie, soyez sincère. A-t-il réussi à vous charmer ou un autre garçon aura-t-il cette chance ?

— Personne n'a réussi à me charmer, *barone*.

— Heureux de l'apprendre. Le sourire éclatant du baron Galliani scintilla au clair de lune. Je vous en prie, appelez-moi Silvio. Que diriez-vous de longer cette allée ? J'aimerais vous montrer mes pois de senteur.

— J'en serais ravie, mais il faut que je retourne dans la salle de réception. Je ne veux pas que Placidia et Portiera s'inquiètent de mon absence.

Il était visiblement déçu, mais fit contre mauvaise fortune bon coeur et l'escorta jusqu'à la salle de bal.

Juste au moment où ils franchissaient le seuil, Victoria aperçut Max qui se dirigeait à grands pas vers la porte opposée.

Elle décida de le suivre. C'était sa seule chance de lui parler en tête à tête.

Priant Silvio de l'excuser, elle se fraya un chemin sans se hâter parmi la foule des convives.

Elle prit même le temps de s'arrêter devant le buffet pour siffler d'un trait un verre de limonade, avant de poursuivre son chemin. Lorsqu'elle atteignit la sortie, pas loin de dix minutes s'étaient écoulées.

La porte par laquelle Max était sorti débouchait sur une galerie ornée çà et là de piédestaux supportant des bustes de marbre – dont certains pourvus d'une arrogante paire de tétons.

Victoria longea l'enfilade de portes et d'alcôves puis s'arrêta. Elle ne savait pas si Max était sorti pour la retrouver, ou pour un autre motif.

Soudain, le silence qui régnait dans la galerie fut brisé par un petit

grognement langoureux suivi de petits cris extatiques.

Quelque part, un couple était en train de se donner du bon temps.

Victoria poursuivit son chemin. Max aurait pu être derrière n'importe laquelle de ces portes, ou n'importe où ailleurs dans la villa.

Mais s'il s'était esquivé pour lui donner la possibilité de venir le retrouver, il ne pouvait pas être bien loin. Et devait l'attendre. Il l'avait vue rentrer de la terrasse et savait qu'elle le suivait.

Une poignée de porte tourna. Vite, Victoria fila se cacher dans l'ombre d'un des bustes en essayant de se faire aussi petite que Sara.

La porte s'ouvrit dans un soupir suivi d'un bruissement soyeux qui lui indiqua qu'une femme était en train de remonter la galerie.

Victoria retint son souffle, c'était Sara Regalado.

Victoria sentit son estomac se nouer. Elle sortit de sa cachette et attendit.

La porte s'ouvrit à nouveau et Max sortit à son tour, le cheveu en bataille et le col de guingois, mais toujours aussi hautain et distant, comme si ses traits avaient été sculptés dans la glace.

Voyant Victoria, il la toisa de toute sa hauteur.

— Encore vous ?

Il allait poursuivre son chemin, mais elle lui barra la route.

— Que se passe-t-il, Max ? souffla-t-elle à voix basse.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit-il en chassant de sa manche un grain de poussière imaginaire. Sans doute m'avez-vous surpris dans une posture délicate. Mais après tout, je suis fiancé.

— Pourquoi avez-vous rompu le contact avec tante Eustacia ?

Il posa sur elle un regard absent.

— J'ai été très occupé. Préparatifs de mariage et autres. Elle eut l'impression de recevoir un grand coup de poing dans l'estomac.

— Je vois, soupira-t-elle.

Il marqua une courte pause, puis demanda :

— Y a-t-il autre chose ?

— Non.

— Très bien, dans ce cas, Madame... Withers ? Permettez-moi de retourner auprès de ma fiancée. Je vous souhaite un voyage de retour à Londres confortable – et *imminent*.

Elle fit un pas en arrière, et il reprit son chemin, grand et ténébreux, et manifestement contrarié.

À présent, dans la voiture qui la ramenait chez elle, elle bouillait de rage. Ce n'était pas l'arrogance ou la grossièreté de Max qui l'avaient blessée – elle y était habituée – mais son indifférence quand elle lui avait parlé de tante Eustacia qu'il aimait comme sa propre mère et qui était tout pour lui.

Était-ce parce qu'il était tombé amoureux, ou parce qu'il avait rejoint la Tutela qu'il avait renoncé à son statut et à sa mission de

Vénatore ?

Non. C'était impossible.

Où un petit boudoir italien devient

le théâtre d'une fébrile activité

À son retour, Victoria ne fut guère surprise de trouver Sébastien dans son minuscule boudoir. Il affichait un sourire goguenard qui lui fit presque regretter de n'avoir pas invité le beau et fringant Silvio de la raccompagner.

— J'espère que je ne vous ai pas fait attendre trop longtemps, lui lança-t-elle en guise de salut.

En son absence, il avait ôté sa veste et ses gants et dénoué sa cravate.

— Pas du tout, ma chère... je savais que vous alliez mettre un certain temps à vous débarrasser de tous ces jeunes bouquetins en rut. Mais, au fait, comment s'est passée votre soirée ?

— J'ai dû repousser les avances de George Starcasset, et survécu à une sortie sur la terrasse avec le baron Galliani.

— Galliani ?

Son sourire s'estompa brièvement, puis revint, narquois et sensuel.

— C'est un ami à vous ?

— Non, pas spécialement. Mais mis à part le fait que vous vous êtes réservée pour moi, comment s'est passée votre soirée ?

— Je me suis réservée pour vous ? Je l'ignorais. Il se trouve que ma soirée était placée sous le signe des rebondissements. Mais peut-être vous en doutez-vous.

Elle arpentait le petit salon de long en large, tout en veillant à ne pas frôler le bras de la banquette sur laquelle il était assis.

Sébastien la regarda faire pendant un moment, puis se leva et se laissa tomber comme une masse dans le plus petit des deux sièges.

— Il y a une autre façon plus agréable de se passer les nerfs, lui dit-il. Venez donc un peu par ici.

— Malheureusement pour vous, je n'ai aucune envie de me passer les nerfs. Saviez-vous que George Starcasset était invité ? dit-elle en s'immobilisant devant lui.

La vue d'une touffe de poils dorés émergeant de son col de chemise, lui déclencha des picotements au creux de l'estomac. Elle s'obligea à regarder ailleurs...

Dans ses yeux couleur d'ambre.

—Allons, venez, Victoria, dit-il en tirant sur sa manche.

Elle bascula, ou plutôt se laissa délibérément tomber à la renverse, et se retrouva affalée sur ses genoux, un bras passé derrière le fauteuil et la hanche en appui sur l'accoudoir. Son autre main s'agrippa instinctivement au montant du dossier, juste derrière l'oreille de Sébastien.

Quand ses lèvres trouvèrent celles de Sébastien, la sensation de picotements migra vers son bas-ventre.

Il avait plongé ses mains dans son corsage et pétrissait doucement ses seins entre ses doigts. Elle se cambra en frissonnant de plaisir.

Écartant sa chemise, elle dénuda ses larges épaules, laissant errer ses mains sur la toison dorée de son torse. Sa peau avait un goût chaud et salé et elle sentit la veine de son cou palpiter sous ses lèvres. Il avait fermé les yeux et renversé la tête en arrière.

Lorsqu'elle voulut tirer sa chemise hors de son pantalon, il ouvrit les yeux et la retint, un sourire langoureux aux lèvres.

— Pourquoi tant de précipitation ? Il y a longtemps que nous attendions cet instant, ma chère.

La saisissant par les épaules, il l'attira à lui et lui donna un long baiser profond. Puis il abaissa les petites manches de son corsage et les tira vers le bas pour dénuder complètement sa gorge chaude et palpitante.

Un an plus tôt, Victoria aurait rougi à la pensée de se trouver ainsi, les seins nus, dans un boudoir en compagnie de Sébastien, mais elle n'était plus une innocente et Sébastien n'était pas un galant homme.

Et il avait raison : elle était incapable de feindre l'indifférence. Elle avait besoin d'un *stimulant*, après les événements de ces dernières semaines.

Il effleura ses seins d'un baiser léger comme un souffle, puis recommença, provoquant une vague de plaisir qui déferla lentement, intensément dans tout son corps et lui donna la chair de poule.

S'agrippant des deux mains à ses puissantes épaules, elle rejeta la tête en arrière. Il l'embrassa encore, pressant avidement ses lèvres chaudes et humides contre ses seins cette fois. Elle vacilla, il poussa un petit grognement.

— Et moi qui croyais que cela arriverait dans une voiture, murmura-t-il en saisissant le bas de sa jupe pour la remonter jusqu'à sa taille.

Posant une main sur ses reins, il l'attira contre lui. Elle sentit ses seins se plaquer contre sa poitrine lorsqu'il lui inclina la tête pour l'embrasser dans le cou. Ses morsures de vampire étaient cicatrisées depuis longtemps, mais sa gorge était devenue très sensible là où elle avait été mordue, et le contact de sa bouche sur sa peau nue la fit tressaillir. C'était une sensation différente de celle des crocs plongeant

dans la chair pour en sucer la force vitale, mais néanmoins étrangement semblable. Le temps suspendit sa course tandis que Sébastien promenait ses lèvres et sa langue entre son épaule et son oreille. Victoria tremblait de tous ses membres, ses yeux s'étaient fermés et ses mains avaient lâché les montants du fauteuil. Elle s'abandonna tout entière à l'intensité presque insoutenable du plaisir.

Soudain, elle sentit ses doigts s'insinuer sous sa jupe, effleurant son sexe humide en un lent va-et-vient, déclenchant une vague de plaisir après l'autre.

Elle retint son souffle. Sentant qu'elle allait se mettre à crier, elle enfouit son visage dans son épaule et se laissa emporter par l'orgasme.

Elle jouit longtemps et fort.

Quand elle eut repris ses sens, elle voulut l'aider à se débarrasser de sa chemise et défaire son pantalon mais il l'en empêcha. Otant ses mains de sa ceinture, il murmura :

— Pas maintenant, Victoria

— Vous avez trouvé là un bon moyen d'éluder ma question, murmura-t-elle en retour.

— Au sujet de George ? J'imagine que vous connaissez déjà la réponse.

— Vous saviez.

— Ne laissons pas George s'interposer entre nous, je vous prie, susurra-t-il.

— Et Max ? demanda-t-elle.

Max aussi ? Il marqua une pause. Je comprends mieux à présent.

— Quoi donc ?

Il fallut un certain temps, mais le vertige de l'extase s'évapora complètement quand elle vit l'expression contrariée de son visage.

— Lui avez-vous parlé ?

Il avait passé ses mains autour de sa taille. Sa poitrine était à portée de ses lèvres, mais celles-ci demeuraient distantes et immobiles.

— Il va épouser la fille de Regalado. Ne me dites pas que vous n'êtes pas au courant.

— Je l'ignorais, dit-il, ténébreux, en faisant glisser ses mains sous ses seins. Mais tout s'éclaire à présent, et je ne suis pas mécontent de pouvoir saisir une occasion quand elle se présente.

Son sourire se fit énigmatique.

D'un geste brusque, il l'attira à lui et plaqua ses lèvres sur les siennes. Elle tressaillit, puis s'abandonna à son baiser, à nouveau saisie par le souffle du désir quand ses mains recommencèrent à pétrir ses seins.

Puis quelque chose changea.

Sa respiration retrouva son calme, son baiser et ses mains s'assagirent.

— Je ne suis tout compte fait pas l'opportuniste que je croyais, dit-il comme à regret.

La soulevant de ses genoux, il la remit sur ses pieds. Victoria se figea, sa robe à demi défaite et ses seins nus frémissant à chacune de ses respirations. Sébastien se leva.

— On a l'impression que vous vous attendez à le voir débouler ici à tout moment.

Les derniers vestiges du désir s'évanouirent.

— Vous êtes inconstant ! dit-elle en remontant vivement son corsage pour se couvrir la poitrine.

— Sans doute, répondit-il, mais je préfère être inconstant que manipulé.

— Merci pour votre aide, dit-elle, glaciale. J'espère que vous garderez un bon souvenir de cette soirée, car elle n'est pas près de se répéter.

Un sourire étira ses lèvres, tandis qu'il saisissait son manteau, ses gants et sa cravate.

— Victoria, voyons, cessez de jouer les femmes éconduites.

— Econduite ? Elle éclata de rire.

— Je ne crois pas, et de nous deux, c'est moi qui vais le mieux dormir cette nuit.

Elle haussa un sourcil et le regarda droit dans les yeux.

— Si vous continuez à m'asticoter comme vous le faites, je vais être obligé de redresser la situation, dit-il en se dirigeant vers la porte. Ou faire appel aux soeurs Tarruscelli.

Victoria regrettait d'avoir dit à Sébastien que Max était à la soirée du comte Regalado. Elle aurait dû prendre le temps d'élucider la question avant d'en faire part à quiconque.

Car non seulement elle n'arrivait pas à croire que Max avait tourné le dos aux Vénatores, mais elle était persuadée qu'il allait tenter d'entrer en contact avec elle.

Il jouait un rôle – et le jouait jusqu'au bout pour ne pas risquer de se faire démasquer au cas où on les aurait surpris ensemble quand ils étaient dans la galerie. De sorte qu'il se faisait le plus discret possible.

Si furieuse qu'elle soit contre lui, force lui était de reconnaître que Max était très fort, très habile... et très dangereux.

Quant aux accusations incongrues de Sébastien... Victoria les mettait sur le compte de sa nature insaisissable et impulsive. Pour une raison qu'elle ignorait, les deux hommes se détestaient cordialement. À la seule évocation du nom de Max, Sébastien se hérissait.

Victoria était tellement certaine que Max allait essayer d'entrer en contact avec elle, qu'elle resta enfermée chez elle deux jours durant, allant même jusqu'à refuser de rendre visite à tante Eustacia à la villa Gardella. Elle ne voulait le manquer sous aucun prétexte.

Elle ne dit pas à sa tante qu'elle l'avait vu. C'était trop tôt. Elle voulait d'abord lever toute équivoque... et attendre d'avoir pu s'entretenir avec lui en privé.

Mais il ne vint pas.

En revanche, elle eut droit à la visite de George Starcasset, qui se présenta chez elle avec un bouquet de fleurs et des étoiles dans les yeux. Elle le convia à prendre le thé dans le petit boudoir, et ce n'est qu'après avoir échangé des potins mondains pendant une demi-heure qu'elle parvint à s'en débarrasser.

Quand il revint le lendemain, elle lui fit dire qu'elle n'était pas chez elle.

Le troisième jour, ce furent les soeurs Tarruscelli qui se présentèrent à la villa en compagnie de Sara Regalado.

— Nous pensions que vous étiez souffrante, geignit Portiera. En ne vous voyant pas venir au goûter, hier, nous avons été horriblement déçus.

— Nous avons pensé que vous aviez peut-être la migraine, dit Placidia aussitôt après sa soeur.

— Je n'étais pas très en forme, reconnut Victoria, tandis qu'Oliver et Verbena s'efforçaient d'accommoder aux mieux les trois convives dans le minuscule boudoir. J'ai passé un moment très agréable chez votre père, Sara.

— J'espère que vous avez repris du poil de la tête, aujourd'hui, dit la fiancée de Max dans un anglais approximatif.

— J'ai en effet repris du poil de la *bête*, merci.

En réalité, Victoria se faisait un sang d'encre. Elle ne comprenait tout simplement pas pourquoi Max ne lui donnait pas de nouvelles.

À moins que... Sara n'ait été là pour lui transmettre un message à son insu.

Soudain, la jeune fille ajouta :

— Vous joindrez-vous à nous demain à l'opéra ? Nous y serons toutes les quatre, en plus de mon père, de Maximilian et du baron Galliani, sur qui vous semblez avoir fait grande impression.

Elle sourit sans la moindre malice, puis reprit :

— Mon cousin a été tellement subjugué par votre beauté qu'il a décidé de changer le nom de la rose qu'il a créée pour moi !

— J'imagine que cela a dû faire plaisir à votre fiancé, ne put s'empêcher de commenter Victoria.

— Maximilian ? Pensez-vous, il n'y a pas une once de jalousie en lui. Mon cousin pourrait bien donner mon nom à vingt rieurs différentes qu'il s'en moquerait éperdument. Quant à moi, je ne serais pas le moins du monde *adirata*, si Silvio décidait de donner votre nom à sa rose, ma chère amie. Car mon Maximilian donnera mon nom à toutes les fleurs de son jardin. Victoria laissa échapper un petit rire

qu'elle masqua sous un toussotement. L'idée de Max taillant un rosier et lui donnant le nom de cette mijaurée était tout simplement irrésistible.

Quand sa toux céda enfin, dans un concert de « Oh » et de « Ah » accompagnés de tapes dans le dos, Victoria, les yeux larmoyants, sourit aux trois demoiselles et accepta leur invitation. A défaut d'autre chose, cela allait lui permettre de revoir Max et d'essayer de percer son jeu à jour.

À peine ses visiteuses l'avaient elle quittée que Victoria s'en retourna dans le boudoir.

Pour accueillir sa tante Eustacia cette fois.

Elle déposa un baiser affectueux sur sa vieille joue ridée et la fit asseoir dans le fauteuil le plus confortable. Elle lui parut plus fragile que la dernière fois qu'elle l'avait vue, comme si le voyage l'avait épuisée.

Pourtant, songea Victoria, ce retour dans sa terre natale aurait dû mettre des étincelles dans son regard. Mais ceux-ci étaient tristes et soucieux.

— As-tu des nouvelles, demanda sa tante sans préambule.

— Grâce à Sébastien j'ai pu assister à une soirée donnée par l'un des membres les plus éminents de la Tutela, répondit-elle.

Elle lui expliqua qui était Regalado avant d'ajouter :

— Je dois aller à l'opéra demain avec lui, sa fille et d'autres personnes. J'espère pouvoir en apprendre un peu plus sur la Tutela. Je ne suis pas sortie une seule fois chasser le vampire depuis que je suis à Rome. J'avais justement l'intention de reprendre mon entraînement aujourd'hui même, pour pouvoir patrouiller ce soir.

Eustacia braqua sur elle un regard noir et perçant, comme si elle avait deviné que Victoria ne lui disait pas tout.

— Tu n'as rien appris de nouveau quand tu étais à la villa ? Victoria hésita.

— George Starcasset était là, à ma grande surprise.

Le regard de sa tante s'intensifia. Victoria inspira profondément.

— Et Max aussi.

— Max ? *Grazie a Dio* ! Lui as-tu parlé ? Elle hocha la tête.

— Il est apparemment fiancé avec la fille de Regalado. Mais il n'a fait aucune allusion à la Tutela ou aux Vénatores. Je m'attendais à ce qu'il cherche à entrer en contact avec moi, mais il ne l'a pas fait. Et je... j'avoue ne pas savoir que penser.

— Que t'a-t-il dit au juste ?

Victoria lui rapporta leur brève conversation. Sa tante resta impassible.

— Je n'arrive pas à croire que Max nous ait abandonnées. Il doit mijoter quelque chose.

— Bien sûr, il mijote sûrement son mariage avec Sara Regalado. Il est amoureux fou et n'a pas de temps à nous consacrer. Il est si occupé qu'il n'a même pas pris la peine de nous faire savoir qu'il est vivant et en bonne santé.

Sa tante lui coula un regard entendu.

— Tu n'as pas idée du nombre de fois où nous avons eu une conversation similaire, lui et moi, l'an passé, quand tu t'es mise en tête d'épouser Phillip, *cara*. Il ne nous reste plus qu'à espérer qu'il saura faire face à toutes ses obligations. Il n'existe aucune loi stipulant qu'un Vénatore ne peut pas se marier.

— Mais je n'ai pas fui mes obligations !

— Et Max non plus, aux dernières nouvelles, Victoria. Si ça se trouve, il a continué de chasser le vampire chaque nuit tout en cherchant un moyen de s'introduire dans la Tutela. Peut-être auras-tu l'occasion de lui parler demain soir à l'opéra. C'est une bonne chose que tu te sois liée d'amitié avec la fille de Regalado.

— En effet, et avec ou sans Max, je suis déterminée à en apprendre le plus possible au sujet de Regalado et de la Tutela. Son épouse est décédée il y a plusieurs années, et il ne s'est jamais remarié. Et... il a l'air d'être porté sur la chose, dit Victoria en se remémorant la toile avec les filles aux seins nus. Peut-être devrais-je flirter outrageusement avec lui.

— Très bien, *cara*, approuva tante Eustacia. Je suis sûre qu'avec un peu de doigté, tu parviendras à lui tirer les vers du nez.

Je suis inquiète, ajouta-t-elle en soupirant, et Wayren qui est ici, à Rome, partage mon inquiétude concernant Nedas. Il détient l'obélisque, et ce n'est plus qu'une question de temps avant qu'il ne parvienne à l'activer. Wayren passe au crible toute la littérature pour voir s'il n'existe pas une prophétie ou une description du rituel avec le lieu et la date d'activation.

À l'heure qu'il est, tu es la seule sur qui nous pouvons compter pour nous aider dans nos recherches. Les autres Vénatores ici, en Italie, sont beaucoup trop connus pour passer inaperçus. Tu as l'avantage d'être une femme et mal connue. Quand nos ennemis se réfèrent à la femme Vénatore, ils pensent à moi et à moi seule.

— Sauf si l'un d'eux a compris que j'étais une Vénatore après les événements de Venise.

— C'est possible mais improbable. Tu as tué le seul vampire qui t'a démasquée, et les autres n'ont pas vécu assez longtemps pour voir avec quelle force et habileté tu te bats. *Vero*, ils savent que ma nièce est une Vénatore, mais ils ignorent qui tu es et que tu es à Rome. Nous ne devons pas nous montrer ensemble. Et personne ne doit te voir en train de combattre un vampire.

Elle lui décocha un regard sévère, puis demanda :

— Est-ce clair ?

— Je ne supporterai pas de voir un vampire attaquer une autre personne sans rien faire, répondit Victoria en se remémorant les événements de Venise. Ce n'est pas dans ma nature.

— Il le faut. Tu dois te comporter comme une femme ordinaire si tu te trouves en présence de l'un d'eux.

— Tante Eustacia...

— Victoria, j'insiste. Il y a des moments dans la vie où l'intérêt général passe avant tout le reste.

Une lueur de tristesse traversa ses yeux.

Victoria serra les lèvres et acquiesça d'un hochement de tête. Elle n'était pas certaine de pouvoir s'empêcher d'intervenir en cas de danger, mais elle allait faire de son mieux.

— Il faut que tu trouves un moyen de contrecarrer les plans de Nedas. Plus tu récolteras d'informations et mieux nous pourrons préparer une riposte. Peut-être devrions-nous songer à un moyen de nous emparer de l'obélisque. À présent, je te laisse poursuivre ton entraînement. C'est moi qui te ferai signe après-demain. Je sais comment me déplacer incognito dans Rome. Et ne t'inquiète pas pour Max. Tout ira bien.

Mais tante Eustacia avait beau s'efforcer de la rassurer, Victoria s'attendait au pire.

*Où Maximilian se lance**dans le jardinage*

Ce ne serait pas la première fois, dit Wayren à tante Eustacia. Vous savez tout comme moi que nous avons perdu des Vénatores au profit des vampires. Et cela tout au long de notre histoire. Sans parler des traîtres.

— Sans doute, mais Max ? Après tout ce qu'il a fait ? Non. Il doit y avoir une autre explication.

Wayren semblait dubitative.

— Je serais toute disposée à le croire... mais les faits sont là. Lilith continue d'exercer sur lui son emprise à distance. La brûlure de ses morsures ne s'est jamais complètement éteinte. Il est obligé de mener une terrible bataille qui peut l'affaiblir à tout moment.

— Il a appris à résister. Quand c'est nécessaire.

— Je sais. Il est excessivement robuste. Mais je n'en continue pas moins de penser que n'importe quel Vénatore peut se faire prendre dans les filets de la Tutela. Et lui plus que tout autre, ne serait-ce qu'à cause de ses liens avec Lilith, si horribles soient-ils. Depuis qu'elle l'a mordu la première fois, il y a très longtemps, elle n'a eu de cesse de le garder sous son emprise. L'an passé, lorsqu'elle s'est à nouveau repue de son sang, elle a raffermi son pouvoir sur lui. Jusqu'ici, il a réussi à lui résister, mais tout peut arriver. On ne peut jamais jurer de rien.

Les traits de Wayren ne reflétaient en rien la gravité de ses propos. Elle était toujours aussi sereine et éthérée, songea Eustacia.

Elle n'avait pas la moindre idée de l'âge que pouvait avoir Wayren, mais savait que depuis soixante ans qu'elle la connaissait, Wayren avait toujours été là pour elle. C'était la personne la plus sage et la plus fiable qu'il lui ait jamais été donné de rencontrer.

Wayren avait vu tant de choses au cours de son existence, que plus rien ne semblait l'étonner.

— Il n'est pas impossible qu'il cherche à se rapprocher de vous, maintenant qu'il sait que Victoria est à Rome. Il a peut-être de bonnes raisons de ne pas vouloir lui parler.

Quatre longues tresses blondes entremêlées de fines chaînes d'or terminées par des perles de la grosseur d'un pois, encadraient son visage.

À côté d'elle, Eustacia se sentait vieille et sans grâce.

— C'est possible. Avez-vous découvert autre chose qui pourrait

nous être utile ? Et savez-vous où est Lilith ?

Wayren plongea la main dans sa vieille sacoche de cuir et en tira une liasse de papier. Chaussant ses lunettes à verres carrés, elle commença à feuilleter les feuilles écornées.

Eustacia ne put s'empêcher de sourire en songeant que les années n'avaient aucune prise sur la mémoire de Wayren.

— Je ne pense pas que Lilith soit directement impliquée dans le complot de Nedas. Une chose est certaine en tout cas : elle n'est pas en Italie. Elle se cache quelque part au fin fond de la Roumanie, avec sa nombreuse cour de vampires. Elle ne peut ignorer que Nedas a trouvé l'obélisque d'Akvan et cherche à l'activer. Après tout, Nedas est son fils. Ils ont des moyens de rester en contact, tout comme nous, dit-elle avec un petit sourire qui creusa trois fossettes dans son menton. Aux dernières nouvelles, Beauregard et ses vampires étaient prêts à renverser Nedas ici, en Italie. Mais lorsqu'il a découvert que le fils de Lilith détenait l'obélisque, il a renoncé. J'imagine que pour l'heure il fait profil bas, en attendant de voir la suite des événements avant de lui jurer fidélité – ou de le renverser.

— Beauregard est plus intelligent et expérimenté que Nedas, mais Nedas est le fils de Lilith. *Dio mio*, il faut que nous les empêchions l'un comme l'autre de s'emparer de l'obélisque. Wayren, si nous ne faisons rien, il risque d'y avoir à nouveau un bain de sang, comme à Prague.

— Ciel ! Vingt mille victimes, massacrées par les vampires et la Tutela... ici à Rome – car ils vont certainement attaquer l'enclave papale, ainsi que notre Consilium, et tuer autant de mortels qu'ils le pourront. Ce serait une catastrophe, dit Wayren. Vous pensez à la prophétie de Rosamund ? Le... hum.

Elle piocha à nouveau dans sa sacoche, pour en ressortir cinq gros volumes dont Eustacia n'arrivait pas à comprendre comment ils pouvaient tenir dans un aussi petit cartable.

— L'âge d'or des Vénatores s'achèvera au pied de Rome, récita Eustacia de mémoire.

De toutes les phrases qu'elles avaient lues et étudiées au fil des ans, aucune ne résonnait dans sa mémoire avec autant de force que celle-ci.

Derrière leurs verres carrés, les yeux gris-bleu de Wayren rencontrèrent les yeux noirs d'Eustacia.

— Cette prophétie peut être interprétée de mille façons, Eustacia.

— Sans doute, mais je crains que cette bataille ne soit la dernière pour nous. Rosamund avait de nombreux talents, et en particulier celui de la prophétie. Notre seul espoir est d'empêcher Nedas d'activer l'obélisque d'Akvan, ou de nous en emparer.

— Une chose est sûre, il n'a pas encore trouvé le moyen de se l'approprier entièrement. Sans doute attend-il le moment propice pour

cela – sans quoi il l'aurait déjà activée depuis longtemps.

— Je vais joindre mes forces à celles de Victoria. Elle ne peut pas se charger seule d'une telle mission.

Les yeux pâles de Wayren virèrent brusquement au bleu saphir.

— Vous n'avez aucune chance de pouvoir mettre le pied dans une réunion de la Tutela ou même d'approcher Nedas. Car à la seconde même vous serez démasquée. Vous êtes une légende.

— Vous me croyez trop vieille pour pouvoir me battre ?

— Un Vénateur n'est jamais trop vieux. Mais il y a d'autres moyens de mettre à profit votre grande expérience. Avec tout le respect que je vous dois, Eustacia, il faut que vous laissiez Victoria se débrouiller seule.

— Seule ? Mais comment voulez-vous... Non. Je vais convoquer le Consilium. Et essayer de convaincre Vioget de nous prêter main-forte. Il va bien falloir qu'il choisisse son camp tôt ou tard.

— À votre place, je ne m'y fierais pas. Ni l'une ni l'autre ne mentionna Max.

L'opéra italien n'était guère différent des théâtres lyriques que Victoria avait fréquentés à Londres : fastueux et clinquant, et plein à craquer de beaux messieurs et de belles dames venus davantage pour voir et se faire voir que pour écouter la musique.

Les soeurs Tarruscelli et le baron Galliani étaient passés la prendre.

Le baron s'était aussitôt enquis de sa santé, ayant entendu dire qu'elle avait été souffrante.

Durant le trajet, Victoria, qui avait pris place à côté du baron, remarqua que Portiera et Placidia échangeaient des coups d'oeil en douce. Une fois à l'opéra, le baron la prit par le bras et la mena fièrement jusqu'à la loge de Regalado.

Le comte et sa fille attendaient dans la petite loge qui surplombait la scène du côté gauche.

— Comme c'est aimable à vous d'avoir accepté de vous joindre à nous, dit le comte avec un sourire mielleux.

Il s'inclina et baisa tour à tour la main gantée de chacune des jumelles. Puis il se tourna vers Victoria pour faire de même.

— Madame Withers, je suis enchanté que vous ayez accepté l'invitation de ma fille. Nous n'avons pas eu le temps de parler, à mon grand regret, lors du vernissage.

— Comte Regalado, dit Victoria en faisant une petite révérence. C'est un plaisir pour moi d'être accueillie aussi chaleureusement à Rome par vous et vos amis. Je n'ai pas eu l'occasion de vous dire combien je trouve votre peinture fascinante.

— J'ose espérer que vous voudrez bien poser pour moi un jour. Je pense que vous feriez une Diane tout à fait ravissante.

La chasseresse. Voilà qui était opportun.

— Je serais très honorée, répondit Victoria en se demandant si Diane allait devoir poser en robe de mousseline transparente.

— Emmaline ! s'écria Sara.

Elle avait salué les jumelles et poussait à présent son père pour s'approcher de Victoria.

— Je veux m'asseoir à côté de vous pour que nous puissions causer. *Padre*, si vous permettez.

— Bonsoir Madame... Twitters ?

La voix grave de Max fit sursauter Victoria. Tout le temps qu'avaient duré les présentations, il se tenait au fond de la loge, dans un coin obscur.

Victoria était sûre qu'il l'avait fait exprès pour la surprendre.

— Max, ne soyez pas *stupido*. Sûrement, vous n'avez pas oublié Madame Withers ? Vous l'avez rencontrée chez papa, au vernissage ?

— Mais oui, bien sûr, dit-il avec un sourire indolent qui donna à Victoria envie de le gifler.

Mais lorsqu'elle leva les yeux, il braqua sur elle un regard si féroce qu'elle faillit faire un pas en arrière.

— Avez-vous parlé de la rose à votre fiancé ? demandât-elle à Sara d'une voix jouée.

— Oh, non. J'ai oublié.

Elle prit le bras de Max et lui dit en souriant :

— Silvio, ce *malfattore*, a décidé de changer le nom de ma rose pour l'appeler Emmaline. Mais Madame Withers a suggéré que vous en fassiez pousser une vous-même à laquelle vous donneriez mon nom.

— Vraiment ? dit Max en haussant les sourcils.

— Oui, enfin, ce n'est pas exactement ce qui s'est passé, dit Victoria en inclinant la tête comme si elle avait cherché à le jauger. Mais cela dit, je vous imagine assez bien entouré de fleurs et piochant la terre.

Ce fut si rapide que Victoria se demanda si elle ne rêvait pas. Pourtant il lui semblait avoir vu comme un éclair d'humour – ou d'admiration – traverser les yeux de Max... avant qu'il ne reprenne son air arrogant et froid.

Je vois. Eh bien, *adorate mio*, je vais y réfléchir.

Au même instant, la porte de la loge s'ouvrit et Sébastien entra.

— Je suis en retard, veuillez m'excuser, dit-il en balayant le petit espace du regard.

Il était à croquer avec son épaisse crinière qui retombait en boucles sur sa nuque et ses oreilles. Il portait une veste topaze avec des culottes rouille et une cravate dans les tons orangés, vert sombre et or, le tout coupé à la perfection. Un sourire énigmatique étirait le

coin de sa bouche...

Victoria sentit une vive rougeur, comme une vague de chaleur, remonter de sa gorge jusqu'à ses joues. Elle ne l'avait pas revu depuis leur jeu erotique dans le boudoir et n'arrivait à penser à rien d'autre qu'à ses mains et au plaisir qu'elles lui avaient donné.

— Madame Withers, vous vous sentez bien ? Vous semblez soudain si... rouge, murmura Max dans le creux de son oreille, manquant la faire sursauter. N'est-il pas agaçant de voir surgir des gens là où on ne les attend pas ?

Victoria avala sa salive et tourna juste assez la tête pour voir que le foulard de soie bleu qu'il portait autour du cou frôlait presque son épaule.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous voulez dire, rétorqua-t-elle.

Lorsqu'elle tourna à nouveau la tête, Sébastien était devant elle.

— Quel plaisir de vous revoir, Madame Withers, fit-il d'une voix si pleine de sous-entendus qu'elle eut envie de le gifler.

Elle s'inclina et lui tendit sa main.

Mais lorsqu'il la relâcha, Victoria sentit son gant glisser.

— Oh, mon Dieu, dit Sébastien en regardant son gant qui pendait mollement au bout de ses doigts. Vous semblez avoir le chic pour perdre vos gants.

Par ces mots, il voulait lui rappeler la fois où il lui avait pris un autre gant de la même manière. Un gant qu'il ne lui avait jamais rendu.

— J'ai déjà une paire de gants dépareillée, répondit-elle d'un ton léger. Je n'ai pas envie de recommencer.

— Mais vous pourriez apparier ce gant-ci avec l'autre et ainsi vous auriez une paire complète. Et... mais peut-être pourrais-je trouver un compagnon pour celui-ci, dit-il en fourrant son gant dans sa poche. Bonsoir, Maximilian.

— Sébastien, dit Max avec une petite courbette distante, avant de tourner les talons.

Craignant d'attirer l'attention sur elle, Victoria n'insista pas pour récupérer son gant. Elle foudroya Sébastien du regard, puis ôta son autre gant. Heureusement, les bras nus étaient tolérés en Italie.

Sébastien la regarda d'un air innocent, puis se tourna pour parler avec les soeurs Tarruscelli. Voyant l'effusion avec laquelle Portiera et Placidia l'accueillaient, Victoria en vint à se demander s'il n'avait pas mis sa menace à exécution, et rendu visite aux jumelles après leur tête à tête inachevé du boudoir.

Cette pensée lui provoqua un pincement au coeur et elle eut soudain envie de sortir ses griffes et d'égratigner leurs jolis petits minois.

— Madame Withers... êtes-vous sûre que tout va bien ? Peut-être serait-il plus sage de rentrer chez vous. Vous avez l'air fébrile. Ce sont des choses qui arrivent quand les gens se retrouvent dans des situations inconfortables.

C'était Max, qui était revenu sur ses pas et la toisait d'un oeil terne. Elle réalisa brusquement que tous les autres avaient pris place.

— Madame Withers, lui dit le comte Regalado qui s'était approché. Puis-je vous inviter à vous asseoir ?

Lorsque le comte l'eut installée au premier rang de la loge, à ses côtés, elle réalisa que Max et Sara avaient pris place juste derrière elle et entendit Max demander d'une voix innocente :

— Ne m'avez-vous pas dit que votre amie devait s'en retourner à Londres, ma chère ? Le plus tôt sera le mieux, assurément.

Galliani vint s'asseoir entre Victoria et Portiera, Sébastien et Placidia occupaient les fauteuils juste derrière eux.

Victoria se sentit cernée de toutes parts, d'un côté par un grossier personnage, qui peignait les seins de sa fille et recherchait la compagnie des vampires, de l'autre par un baron qui cultivait des roses, tandis que derrière elle se trouvait un homme qui l'avait fait frissonner de plaisir quelques jours plus tôt et flirtait déjà avec une autre femme.

Cela lui rappela qu'elle allait devoir flirter outrageusement avec le comte Regalado pour pouvoir lui soutirer des informations sur la Tutela.

— Le rideau va bientôt se lever, dit le comte, qui sentait le vin et la lavande. J'espère que vous allez vous amuser.

L'opéra était interminable. La loge surchauffée. Et Victoria commençait à avoir des fourmis dans les jambes. Elle se demandait pourquoi diable elle avait accepté cette invitation.

En fait, c'était surtout pour voir Max et essayer de lui parler. Mais son plan avait échoué, de toute évidence.

À la fin du premier acte, Victoria vit Sébastien et Placidia s'esquiver discrètement hors de la loge. Malheureusement, ce n'était pas un entracte, de sorte qu'elle pouvait difficilement aller les rejoindre.

Si elle avait su que Sébastien serait présent, elle se serait arrangée pour ne pas venir, et s'éviter ainsi une posture embarrassante.

Soudain, une sensation de froid sur sa nuque vint interrompre ses méditations. Il y avait des vampires dans les parages. Un ou peut-être deux.

Victoria retint son souffle, s'obligeant à réfléchir tout en gardant les yeux fixés sur la scène.

Malgré les exhortations de tante Eustacia, qui lui avait interdit d'intervenir de crainte qu'on ne découvre qu'elle était une Vénatore,

Victoria avait glissé un pieu sous sa jarrettière avant de sortir de chez elle.

Le deuxième acte venait seulement de commencer, ce qui signifiait qu'il n'y aurait pas d'entracte avant au moins une heure.

La sensation de froid s'accroissait.

Max l'avait sentie, lui aussi.

Elle remua sur son fauteuil en cherchant comment elle pourrait communiquer avec lui par le regard alors qu'il était assis juste derrière elle.

— Vous n'êtes pas bien installée ? lui chuchota Galliani à l'oreille. Voulez-vous sortir prendre l'air ?

Dieu merci. Elle hocha la tête et répondit :

— Volontiers.

Une fois dehors, elle trouverait un moyen de planter Galliani pour aller faire un tour de reconnaissance.

Victoria s'apprêtait à se lever quand elle sentit que quelque chose l'en empêchait.

Un poids, derrière elle, entravait sa robe et la tenait plaquée sur son siège.

À présent, c'était le comte Regalado qui la regardait.

— Quelque chose ne va pas, Madame Withers ? demanda-t-il en posant sa grosse main sur son bras.

— J'ai... j'ai besoin de prendre un peu l'air. Il fait si chaud ici. Lord Galliani s'est gentiment proposé pour m'accompagner dehors.

Elle essaya à nouveau de se lever. Sans succès.

Galliani attendait, l'air impatient.

Son cou était glacé et des picotements commençaient à se répandre dans son dos et ses épaules. Le vampire approchait.

Sur scène, la diva chantait de tout son coeur, d'une voix claire et poignante.

Victoria était sur le point de se retourner et sommer Max de lâcher sa robe, quand elle réalisa qu'il avait sans doute une bonne raison d'agir ainsi.

Tante Eustacia avait insisté pour qu'elle n'intervienne pas, même en cas de danger imminent. Elle allait donc attendre bon gré mal gré que la menace se soit dissipée d'elle-même.

Galliani lui tapota le bras :

— Madame Withers ? Avez-vous changé d'avis ?

— Je me sens mieux, répondit-elle à contrecœur. Mais serait-elle seulement capable de suivre les recommandations d'Eustacia si une attaque de vampires survenait ? Pourrait-elle rester ici sans rien faire ? En aurait-elle le cran ?

La sensation de froid s'accroissait, Victoria serra ses poings enfouis dans les plis de sa robe et regarda la scène.

Presque au même instant la porte de la loge s'ouvrit et deux hommes entrèrent.

Ils n'avaient pas les yeux rouges, mais Victoria savait que c'étaient des vampires.

*Une interruption qui tombe**à point nommé*

Rien ne distinguait les vampires des autres messieurs présents : fracs de couleur foncée, culottes brun clair, cravates et gants.

— Désolés d'être en retard, dit l'un d'eux en s'inclinant devant le comte Regalado qui s'était levé pour les accueillir.

Victoria n'avait pas bougé de son siège. Détournant les yeux de la scène, elle les observait et attendait, les nerfs en alerte et la nuque glacée. Ses doigts la démangeaient de se saisir du pieu dissimulé sous sa jupe.

Il y avait comme de l'exaltation dans l'air. Max s'était levé pour aller saluer les deux retardataires et s'appliquait ostensiblement à ne pas regarder de son côté.

Regalado et Galliani, quant à eux, semblaient ravis d'accueillir les nouveaux venus.

Regalado savait-il qu'il s'agissait de vampires ? Étant un pilier de la Tutela, il ne pouvait en être autrement.

— Madame Withers, puis-je vous présenter un ami à moi... le *signore* Partredi.

Le vampire s'inclina et prit ma main dans la sienne – qui était étonnamment chaude – pour la porter jusqu'à ses lèvres.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, dit-il avec une extrême politesse.

Mais Victoria, qui connaissait les vampires, lisait dans ses yeux un tout autre message.

À son grand dépit, il vint s'asseoir dans le siège laissé vide par Galliani à côté d'elle. Puis Regalado reprit sa place, et elle se retrouva prise en sandwich entre un vampire et un des chefs de la Tutela.

Voyant que le second vampire prenait la place de Max, derrière elle, elle commença à se poser des questions. Elle était cernée de toutes parts par le danger et ne pouvait rien faire.

Victoria ne savait pas où Max était allé, et Sébastien et Placidia n'avaient toujours pas reparu. Cependant, elle ne se retourna pas pour regarder derrière elle, mais fit au contraire comme si tout était parfaitement normal.

Sur la scène, les chanteurs chantaient à tue-tête des airs interminables. Victoria se remémora avec effroi la tragique réunion de la Tutela à Venise, l'horrible sensation d'être prise en étau, le sang

chaud et poisseux jaillissant sous les crocs des vampires.

Elle se sentit soudain prise de vertige... et dut faire un effort pour se concentrer. La petite loge semblait avoir rétréci. L'air lui manquait.

Elle serra les poings et enfonça ses ongles dans les paumes de ses mains pour combattre l'engourdissement. Être assise à côté d'un vampire, sentir sa manche frôler son bras nu, laisser sa présence envahir sa conscience... c'était une autre façon de se faire envoûter. Cette fois, c'est avec sa volonté qu'elle allait devoir livrer bataille.

Jusqu'ici, tout allait bien. Les vampires n'étaient pas menaçants, ils n'avaient cherché à agresser personne. Elle allait rester sagement assise et faire mine de regarder l'opéra, tout en résistant aux subtiles tentatives du vampire pour capturer sa conscience. Et avec un peu de chance, ils en resteraient là.

Mais les espoirs de Victoria s'évanouirent presque aussitôt. Elle entendit un soupir derrière elle qui fit se hérissier les poils de ses bras tandis qu'une boule se formait au creux de son estomac.

Elle se retourna vers le vampire qui avait pris la place de Max, et ce qu'elle vit frappa tous ses sens simultanément : l'odeur du sang frais, le sifflement quasi imperceptible de la succion, le sang dégoulinant sur la gorge blanche à demi dénudée de Sara.

Max était debout à côté de la porte, et il semblait totalement indifférent. Quand leurs regards se croisèrent, il se contenta de hausser un sourcil sardonique.

Apparemment, il se moquait éperdument que sa fiancée fût attaquée par un vampire.

Assise de l'autre côté de Partredi, Portiera regardait l'opéra, sans avoir l'air de se douter de ce qui se passait derrière elle.

Victoria remua sur son siège et se concentra à nouveau sur les chanteurs. Son cœur battait à tout rompre et elle dut résister de toutes ses forces à l'envie de prendre son pieu et de percer la créature qui se repaissait de Sara.

Cependant, Sara ne se débattait pas mais semblait au contraire s'abandonner avec volupté aux assauts du vampire, comme si elle avait été entre les bras d'un amant. Elle n'avait pas besoin de l'aide de Victoria. Elle n'était pas en train d'être déchiquetée ou mise en pièces. Victoria était bien placée pour savoir qu'un vampire pouvait se repaître d'une personne sans la tuer ou la léser irréversiblement.

Aussi décida-t-elle en toute bonne conscience de le laisser faire et se concentra sur le spectacle qui se déroulait sur scène en essayant de résister à l'emprise incessante du vampire assis à ses côtés.

Dès qu'elle comprit que le vampire derrière elle était repu, son corps se raidit, prêt à riposter.

Partredi avait posé sa main sur son poignet et le tenait plaqué sur l'accoudoir de son siège. Victoria retint son souffle. Elle se savait assez

forte pour pouvoir se dégager sans peine... mais était-ce la bonne solution ?

Regalado lui saisit l'autre poignet.

— Détendez-vous, ma chère, lui murmura-t-il à l'oreille. Vous allez voir comme c'est agréable.

Presque au même instant, la scène disparut de devant ses yeux. Quelqu'un était en train de tirer le rideau de la loge.

Max.

Elle se raidit, incapable de bouger, le coeur battant furieusement dans sa poitrine et le souffle court. Le vampire à côté d'elle remua, plongeant ses yeux rougeoyants dans les siens et elle se sentit privée de volonté.

Elle inspira profondément.

Elle voulut fermer les yeux, mais se rendit compte qu'elle était incapable de briser l'emprise de son regard. Elle essaya de dégager ses poignets, mais Regalado et Partredi la tenaient prisonnière.

Sentant sa force s'amenuiser, elle se dit qu'elle était une Vénatore et qu'elle aurait pu se battre.

Mais elle devait se laisser faire. Elle devait obéir à tante Eustacia. Si elle luttait, sa force extraordinaire et son habileté au combat la trahiraient. Elle avait déjà été mordue et savait qu'elle guérirait très vite.

Max était là. Il ne les laisserait sûrement pas lui faire de mal...

Quelqu'un, derrière elle, agrippa son chignon et lui tira la tête de côté. L'haleine chargée de sang frais de l'autre vampire fit frémir ses narines.

Elle sentit le genou de Partredi cogner contre sa jambe, tandis qu'il se penchait au-dessus de l'accoudoir et approchait ses crocs luisants de sa gorge dénudée.

Son pouls s'accéléra. Elle essaya de se débattre. Puis ferma les yeux. Les dents lisses et pointues murmuraient sur sa peau. Incapable de se contrôler, elle tenta de se dégager. En vain. Le son de l'orchestre, les rumeurs de la salle, tout disparu.

Seuls lui parvenaient les halètements du vampire et les siens. Leurs pouls battaient à l'unisson.

Sa tête, ses bras et ses jambes étaient immobilisés par une poigne implacable.

L'haleine froide du vampire lui glaça le cou en plus de la nuque. Il soupira et la piqua doucement de ses crocs.

— Stop !

La syllabe lui parvint à travers le brouillard qui enveloppait ses sens.

Il y eut une pause, une hésitation de la part du vampire... puis il la relâcha.

L'emprise était brisée. Le poids qui lui comprimait la poitrine disparut d'un seul coup. Elle pouvait à nouveau respirer. Se concentrer.

— Celle-ci est à moi.

Elle reconnut la voix, puis le visage de Sébastien qui s'était approché.

Les vampires l'avaient relâchée sur son ordre ?

Il était parfaitement calme et maître de soi. Mais les vampires semblaient stupéfaits.

— Vioget ! Nous ne savions pas, dit Partredi. Regalado s'était levé.

— Quoi ? Que se passe-t-il ?

— Elle est pour moi, répéta Sébastien froidement. Pour moi seul. Ils ne doivent pas la toucher.

Regalado le foudroya du regard.

— Ce n'est pas vous qui décidez ! Sébastien haussa un sourcil.

— Ah, non ? Dans ce cas, pourquoi croyez-vous qu'ils m'obéissent au doigt et à l'oeil ? Vous voulez que je me fâche, Regalado ? La Tutela ne voudrait pas contrarier Beauregard. Si ?

— *Beauregard* ? Comment...

— Partez ! ordonna Sébastien aux vampires, ignorant les bégaiements de Regalado.

Les vampires s'inclinèrent puis sortirent. Victoria remarqua qu'on avait rouvert les rideaux de la loge —Max ? L'orchestre continuait déjouer. Le choeur continuait de chanter.

Elle ne savait que penser. Où regarder. Qui regarder.

Sébastien avait dit : « Elle est à moi. »

Certes, il s'agissait probablement d'une feinte. Mais la phrase résonnait dans son cerveau.

Elle tâta sa morsure. Heureusement, ce n'était qu'une toute petite égratignure, à peine sensible. Une goutte de sang ruisselait lentement sur son cou.

Victoria ouvrit subrepticement le petit flacon d'eau bénite qui se trouvait dans son réticule et en versa un peu sur un mouchoir. Puis, s'assurant que personne ne la regardait, l'appliqua sur sa blessure.

Sara était assise à sa place, l'oeil vitreux et parfaitement immobile, un foulard blanc noué autour du cou. Elle ne semblait pas avoir remarqué Victoria.

Galliani et Max s'étaient retranchés au fond de la loge, dans la pénombre. Regalado, furieux, se rassit à sa place comme un gamin qui vient d'être interrompu au beau milieu d'un jeu. Placidia se tenait derrière Sébastien.

Apparemment, elle venait juste de regagner la loge et Portiera était à côté d'elle.

Victoria et Sébastien échangèrent un regard. Bien sûr, il savait ce qui allait s'ensuivre. Il savait qu'elle allait l'assaillir de questions auxquelles il ne répondrait pas. Elle se demanda quelle sorte de compensation il allait exiger d'elle après la scène de ce soir.

Soulagée, elle décida de suivre l'opéra jusqu'au bout.

Tournée vers la scène, elle se rendit compte que le froid sur sa nuque était encore là. Les vampires rôdaient toujours.

Et comme pour confirmer ses doutes, un grand cri terrorisé retentit soudain.

Victoria se leva d'un bond. Heureusement, elle ne fut pas la seule. Sébastien s'était approché et avait glissé un bras sous le sien, pour l'empêcher de tituber. Ou pour la retenir.

Il y eut un autre cri, juste à l'extérieur de la loge cette fois. Mais la diva chantait toujours et l'orchestre jouait.

— Qui est-ce ? cria Portiera, en agrippant le bras de Galliani.

— Que se passe-t-il ? demanda Placidia en prenant le bras de Sébastien.

Galliani ouvrit la porte et jeta un coup d'oeil dans la galerie.

— Je ne vois rien !

Un autre cri retentit, plus fort maintenant que la porte était ouverte. Cette fois, Victoria repoussa Sébastien pour se diriger vers la porte. Mais lorsqu'elle croisa le regard ténébreux de Max, elle se figea sur place.

Victoria inspira profondément. Hésita. Il fallait qu'elle sorte de la loge. Sébastien avait renvoyé les vampires, et voilà qu'ils étaient en train de semer la panique ailleurs.

Les cris et le bruit précipité des pas dans le couloir s'amplifiaient, mais l'orchestre continuait de jouer. Sans doute la fosse était-elle trop éloignée pour que les musiciens puissent entendre autre chose que les accords de l'orchestre.

— Il faut faire quelque chose ! s'écria Placidia à l'adresse de Sébastien. Il y a peut-être un incendie, ou des bandits ! Je ne veux pas rester ici !

Apparemment, les vampires étaient le cadet de ses soucis.

Saisissant l'occasion au vol, Victoria posa une main sur son front, imitant sa mère quand elle avait ses vapeurs, et dit d'une voix geignarde :

— Monsieur Vioget, voulez-vous bien m'escorter jusqu'à la sortie ?

Elle passa son bras sous le sien et l'entraîna vers la porte.

L'instant d'après, Victoria, Sébastien et Placidia s'engageaient dans l'étroite galerie circulaire. D'autres portes s'ouvraient. Les gens sortaient des loges, l'air affolé. Peu à peu le couloir se remplissait.

Au loin retentissaient des cris, des vociférations et des

claquements de portes.

Lâchant le bras de Sébastien, Victoria se mit à courir en se faufile entre les spectateurs.

Elle entendit qu'on l'appelait, mais ne répondit pas... elle était concentrée sur sa nuque, le baromètre qui lui indiquait le chemin à suivre.

Longer le couloir jusqu'à l'escalier qui menait à l'entrée principale... ou gagner les étages supérieurs.

Tandis qu'elle se frayait un chemin dans la foule, elle réalisa qu'il y avait plus de deux vampires ici ce soir. Mais que faisaient-ils au juste ? Se contentaient-ils de se repaître du sang d'innocents qu'ils relâchaient ensuite ? Ou bien étaient-ils en train de les capturer avec l'intention de s'en repaître plus tard ?

Soudain, quelqu'un hurla : Au Feu ! provoquant une vague de panique dans la foule.

L'orchestre s'était tu. On n'entendait plus que des cris résonnant en écho de tous côtés.

Les gens fuyaient en masse, heureusement. Car une fois dehors ils auraient plus de chances d'échapper aux morts vivants.

Mais la nuque de Victoria était toujours glacée.

Elle dégringola une volée de marche, les sens aux aguets. Une légère odeur de fumée lui parvint. Un incendie s'était bel et bien déclaré quelque part dans le théâtre.

Elle continua de se frayer un chemin à contre-courant parmi la foule qui avait envahi les couloirs, montant un escalier ici, descendant quelques marches là.

À mesure qu'elle progressait, la fumée allait s'épaississant. Partout autour d'elle, elle entendait des crépitements et le rugissement sourd des flammes.

Avisant une porte, elle la poussa et se retrouva dans une des loges qui surplombaient la scène.

Flairant la présence d'un vampire, elle scruta l'espace autour d'elle et l'aperçut, trois loges plus loin, en train de se repaître d'une victime.

Le mort vivant releva soudain la tête. C'était l'Impérial qui s'était échappé après le meurtre de Polidori ! Il l'avait reconnue.

— Toi ! cria-t-il, le menton dégoulinant de sang. Je te croyais morte !

Lâchant sa proie, il bondit, atterrissant sur la balustrade de la loge voisine.

Encore deux sauts comme celui-là, songea Victoria, et il l'aurait rejointe. Elle n'avait d'autre choix que de le combattre.

Car s'il s'en sortait, il la dénoncerait à la Tutela.

Elle se penchait pour saisir le piquet caché sous sa jupe, quand elle se sentit brusquement tirée en arrière par une solide paire de bras

tandis qu'une main se plaquait sur sa bouche.

— Ne vous... battez pas, siffla Max dans le creux de son oreille.

Elle se débattit, mais il avait une poigne d'acier. D'un geste énergique et rapide, il l'entraîna hors de la loge.

Dehors, la fumée s'était encore épaissie, mais Max remonta le couloir au pas de charge en la tirant derrière lui, dégringola une volée de marches et s'engouffra dans un petit réduit, puis referma la porte. La bâillonnant avec sa main, il la poussa face au mur.

— *Rentrez à Londres.* Vous ne pouvez rien faire ici. Nedas est trop puissant. Il va gagner, lui murmura-t-il à l'oreille.

Elle tenta de se dégager en rejetant brusquement la tête en arrière, mais il esquiva son coup.

— Vous m'avez compris ?

Elle hocha la tête, puis la secoua violemment. Il lui avait saisi les poignets avec son autre main et les tenait fermement derrière son dos.

— Cessez de gigoter ou vous allez vous faire mal, rugit-il à voix basse.

Puis il la relâcha. Victoria fit volte-face.

Un rayon de lune filtrait par la petite lucarne ménagée dans le mur, jetant juste assez de lumière pour qu'elle pût distinguer ses traits : un masque de colère au regard froid et distant.

— Peut-être que ceci va achever de vous convaincre que je ne plaisante pas, dit-il en ouvrant sa chemise, dévoilant une épaule musclée.

Pivotant sur lui-même, il lui montra la grosse marque noire qui s'y trouvait tatouée.

Un T autour duquel s'enroulaient des serpents.

— Je suis membre de la Tutela et j'obéis à sa loi. Êtes-vous convaincue à présent ?

Sa respiration était rauque et saccadée.

— En tant que tel je suis censé tuer les Vénatores, dit-il en se tournant à nouveau vers elle.

— Je ne vous crois pas, dit-elle.

Puis elle songea qu'ils étaient seuls. Dès lors que personne ne pouvait les entendre, pourquoi lui aurait-il menti ?

— Si c'est vrai, ajouta-t-elle. Vous devez m'en donner la raison ?

Il inspira profondément et la prit par les épaules, sans brutalité cette fois.

J'ai fait un marché avec Lilith, dit-il en la regardant dans les yeux. Elle m'a promis de relâcher son emprise sur moi si j'adhérais à la Tutela.

— Lilith est à Rome ? Est-ce pour cela que vous vous cachiez ? Parce que vous étiez avec elle ?

— Non. Elle a regagné son fief dans les montagnes. Je ne l'ai vue

qu'une seule fois, quand nous avons conclu le marché.

— Dans ce cas, pourquoi ne me tuez-vous pas ?

— Parce que je veux vous donner une chance. La dernière. Si je vous vois encore une fois, je vous dénonce à Regalado. Si je ne le fais pas, ils ne me feront plus confiance.

Un petit rire amer franchit les lèvres de Victoria.

— C'est peine perdue, dit-elle. Le vampire que vous m'avez empêché de combattre m'a reconnue. Il sait qui je suis et va me dénoncer.

— Raison de plus pour que vous rentriez à Londres. Vous allez avoir fort à faire quand tout ceci sera fini.

— Que voulez-vous dire ?

— Rentrez chez vous, Victoria.

Levant soudain le bras, il brisa la vitre qui se trouvait à côté d'elle, puis, sans lui laisser le temps de réagir, la poussa sans ménagement par l'ouverture. Heureusement, la chute ne fut pas longue et elle atterrit dans un buisson.

Elle releva la tête, mais Max ne l'avait pas suivie.

Max emprunta un autre chemin pour sortir de l'opéra, laissant derrière lui un bâtiment dévasté et Dieu seul savait combien de victimes des flammes ou des vampires.

Il ne lui restait plus qu'une affaire à régler ce soir, et qui n'allait pas lui prendre bien longtemps, songea-t-il en apercevant Bertrand qui se dirigeait d'un pas tranquille vers la Locanda Fettuch – un établissement en tout point semblable à la taverne du Calice d'argent.

Max le rattrapa.

— La soirée a été bonne ? dit-il en manière de salut.

— Couci couça, répondit Bertrand. Je n'ai pas réussi à aller jusqu'au bout de mes plans, mais j'ai de bonnes nouvelles pour Nedas. La femme Vénatore que je croyais avoir tuée en Angleterre est ici.

— Non ! C'est une excellente nouvelle en effet.

Max s'arrêta brusquement, puis, scrutant l'obscurité, s'engagea dans une allée transversale.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? dit l'autre en lui emboîtant le pas.

Il n'eut pas le temps de dire ouf. À peine avait-il fait un pas dans la ruelle, que Max fit volte-face et lui plongea son pieu dans le coeur.

Le secret de Santo Quirinus

Le lendemain matin, Victoria prenait son petit-déjeuner quand elle reçut un message de sa tante l'invitant à se rendre dans une petite chapelle située de l'autre côté du Tibre.

Peu après, elle pénétrait dans la petite église de Santo Quirinus, et y trouva sa tante. Entièrement vêtue de noir, elle était en train de dire un chapelet, agenouillée près de l'autel. Contrairement à la plupart des églises romaines, Santo Quirinus ne brillait pas par sa splendeur.

Les fenêtres y étaient rares et sans fioritures. Ici, point de revêtements de marbre ou de fresques murales. La vieille chapelle sentait l'encens et la sainteté.

Le décor était sobre et simple : des murs de brique chaulés de blanc ornés de crucifix en argent – quatorze au total, sept de chaque côté de la nef. Des prie-Dieu en bois sombre dépourvus de coussins.

Une dalle de pierre légèrement surélevée en guise d'autel. Un plafond en forme de dôme percé de trois oeils-de-boeuf laissant filtrer la lumière du jour.

Comme elle remontait l'allée, Victoria remarqua un homme qui priait dans l'ombre. Elle sentit sa *vis bulla* qui se mettait à vibrer doucement contre son nombril, chose qui ne lui était pas arrivée depuis qu'elle s'était habituée à la porter.

Sa présence et la force qu'elle diffusait dans son corps et ses membres, étaient particulièrement sensibles aujourd'hui. Victoria se sentait aussi sûre d'elle que la première fois qu'elle avait accepté de porter l'amulette sacrée.

Ne voulant pas interrompre tante Eustacia, elle s'agenouilla à côté d'elle pour prier. Quand elle eut fini son rosaire, sa tante se leva et lui fit signe de la suivre.

Mais au lieu de sortir de l'église, elle prit la direction de l'autel, dépassa la grille en fer forgé qui fermait la sacristie, puis gravit deux marches sur la gauche.

Quand Eustacia ouvrit la petite porte du confessionnal, Victoria s'immobilisa, hésitante. Mais sa tante lui fit signe de la suivre, et Victoria entra à sa suite dans le petit isoloir et referma la porte derrière elle.

À sa grande surprise, elle vit sa tante glisser une main derrière l'écran grillagé et soulever un loquet. Une porte jusque-là invisible, tourna sur ses gonds.

— Attention à ne pas mettre le pied sur la marche du milieu, lui dit sa tante, en lui montrant trois degrés de pierre qui menaient à un étroit couloir long de cinquante pieds au fond duquel se dressait une statue de saint Quirinus tenant une épée.

Victoria referma la porte derrière elle, en prenant garde de ne pas poser le pied sur la marche intermédiaire, puis longea le couloir dans le sillage de sa tante. Arrivée au bout, Eustacia souleva une petite icône de saint Gabriel et saint Michel accrochée au mur.

— Approche, dit-elle à Victoria en lui faisant signe de la rejoindre.

Puis elle exerça une petite pression sur le mur de brique. Soudain, le plancher sur lequel elles se tenaient quelques instants plus tôt s'ouvrit, révélant un escalier en spirale qui se perdait dans l'obscurité.

— Le Consilium se trouve là, en bas, expliqua Eustacia en ouvrant la marche, une lanterne à la main.

Le Consilium ? Victoria se sentit gagnée par une soudaine exaltation. Tante Eustacia lui en avait révélé l'existence, il y avait un peu plus d'un an, lui expliquant que le Consilium servait à la fois à entretenir les contacts avec le souverain pontife et à transmettre le savoir accumulé par les Vénatores au fil des siècles, voire de les rassembler en cas de nécessité.

Comme elle descendait l'escalier en spirale, Victoria se sentit gagnée par le même regain d'énergie que lorsqu'elle était entrée dans la chapelle. Mais à présent, elle comprenait pourquoi. Ceci était le saint du saint, le lieu où les Vénatores tenaient conseil, où les *vis bullae* étaient forgées et consacrées, où les chefs se rencontraient et discutaient.

— Mais n'importe qui pourrait entrer ici, s'étonna Victoria. La porte n'était pas verrouillée.

— Impossible, dit Eustacia qui avait atteint la dernière marche. N'as-tu pas vu les Comitators qui gardent la chapelle ?

— Je n'ai vu qu'un homme en train de prier.

— Si, et il y en avait aussi deux près de la porte par laquelle tu es entrée. Et un quatrième dans l'abside. Tu ne les as pas vus car il ne faut pas qu'on les voie. Mais ils étaient bien là, dit-elle en souriant. Wayren et Santo Quirinus veillent à ce que nous soyons bien protégés. Même si les vampires ou la Tutela venaient à découvrir la cachette de notre Consilium, ils ne pourraient pas en franchir le seuil. Les portes sont renforcées par des plaques d'argent et couvertes de crucifix et l'église est aspergée d'eau bénite plusieurs fois par jour. Et nos Comitators savent parfaitement comment éconduire les intrus.

Sur ces mots, Eustacia souleva le voile noir qui lui recouvrait la tête, libérant sa luxuriante chevelure noire ornée de perles et d'émeraudes qui lui donnait une allure de reine. Puis elle ôta son lourd

manteau sous lequel elle portait une somptueuse robe verte que complétait une pelisse en brocart de soie vert sombre.

En un clin d'oeil, la vieille bigote voûtée s'était transformée en une femme élégante et imposante.

Victoria ne put s'empêcher de jeter un coup d'oeil à sa propre tenue peu reluisante. Certes, elle était bien coiffée, la masse de ses boucles noires remontée en un savant chignon dans lequel Verbena avait dissimulé un piquet. Mais elle ne portait pas de bijoux, pas même une perle ni même un ruban, et sa robe d'après-midi jaune paille avec ses parements de dentelle crème n'avait rien d'affriolant.

Rassemblant son voile et sa cape noirs, Eustacia les déposa sur une petite table au pied de l'escalier.

Puis redressant bien haut la tête, elle ouvrit la porte et entra, Victoria à sa suite. Elles pénétrèrent dans une vaste salle circulaire aux murs et au sol de marbre noir veiné de gris. Tout autour de la salle se dressaient des colonnes de marbre de la même couleur.

Au centre de la pièce aux allures de cathédrale se trouvait une pièce d'eau circulaire au milieu de laquelle chantonnait une fontaine. L'espace était si vaste que Victoria n'arrivait pas à voir de l'autre côté de la pièce d'eau. Il y avait des chaises, des bancs et des tables éparpillés dans toute la pièce qui, bien que souterraine, était parfaitement éclairée par des flambeaux et des lanternes. Les tables étaient couvertes de livres et de papiers, d'encriers et de plumes, et même de pieux de frêne et autres armes de combat. N'eût été la fontaine et les colonnes de marbre, on aurait pu se croire dans un club de la haute société londonienne.

Et naturellement, il y avait des Vénatores. Ou tout au moins des hommes qui semblaient aussi à l'aise que des poissons dans l'eau et dont Victoria supposait que c'étaient des Vénatores ou des Comitators.

En voyant entrer les deux femmes, les occupants de la pièce interrompirent leurs activités et se levèrent pour les saluer.

Ils étaient une douzaine en tout, nota Victoria. Certains avaient le teint mat des Italiens, d'autres la peau plus sombre d'Égyptiens ou d'Indiens et d'autres encore le type celtique ou anglais.

Victoria se demanda s'il s'agissait de membres éloignés de la famille Gardella ou s'ils étaient Vénatores de profession, comme Max. Sa tante les salua un à un, dans plusieurs langues différentes. Ils s'inclinèrent avec déférence et lui baisèrent la main comme s'ils avaient été en présence d'une reine.

Victoria savait que sa tante, en tant que descendante directe du premier Gardella, occupait une place à part dans le monde des Vénatores. Mais devant une telle démonstration d'affection et de respect envers sa vieille tante, son coeur se gonfla de fierté.

— *Signora Gardella !* lança une voix depuis l'autre côté de la

fontaine.

— Ilias, répondit tante Eustacia avec un large sourire. Elle prit la main de l'homme qui s'était approché et la serra chaleureusement.

— Quel plaisir de vous revoir !

Âgé d'environ soixante ans, l'homme était d'une grande distinction.

— Est-ce là votre nièce ? La nouvelle Gardella ? Celle qui a renvoyé Lilith dans ses montagnes ?

— En personne. Victoria, puis-je te présenter Ilias de Gusto, président du Consilium depuis de nombreuses années. Ilias, permettez-moi de vous présenter Victoria Gardella Grantworth de Lacy.

Victoria exécuta une petite révérence, puis ses yeux rencontrèrent ceux gris-bleu d'Ilias. Il souleva ses épais sourcils bruns semés de fils d'argent et la considéra avec un plaisir évident.

— Votre présence parmi nous aujourd'hui est un honneur, *signorina* Gardella.

Voyant qu'elle allait le reprendre, son sourire s'élargit et il insista :

— *Si, si*, pour nous vous serez toujours une Gardella, *signorina*. Et un jour vous serez *Illa* Gardella.

Les Gardella. Descendants directs du premier Vénatore, étaient des figures de proue pour tous les autres Vénatores où qu'ils puissent se trouver dans le monde. Ceux autour desquels tous se ralliaient.

Il s'ensuivit d'autres présentations. Comme Victoria l'avait supposé, presque tous les hommes présents étaient des Vénatores. Trois d'entre eux suivaient un entraînement pour devenir Comitators.

Kritanu était un Comitator, naturellement, de même que son neveu Briyani qui était – ou plutôt avait été – le Comitator de Max. Jusqu'ici, c'était Kritanu qui avait entraîné Victoria, mais il arriverait un moment où elle aurait son Comitator attitré.

Victoria s'attendait à être accueillie avec circonspection ou condescendance, comme elle l'avait été par Max, l'année dernière, la première fois qu'ils s'étaient rencontrés. Il était persuadé qu'elle ne pensait qu'à se faire belle et à flirter – mais il se trompait et elle le lui avait prouvé.

Et pour finir, il avait reconnu qu'elle était une vraie Vénatore. Quant à savoir ce qui l'avait poussé à changer de camp lorsqu'il était revenu en Italie...

En attendant, elle savait que sa venue ici avec sa tante n'était pas étrangère à la défection de Max. Les autres Vénatores devaient en être avertis.

Et voilà qu'ils se pressaient tous autour d'elle comme des prétendants un soir de bal.

— Voulez-vous faire un tour des locaux, *signorina* Gardella ?

demanda un homme à l'accent écossais.

Il n'était guère plus grand qu'elle, mais il était large d'épaules et fort comme un boeuf. Sa chevelure d'un roux cuivré, beaucoup trop longue pour être à la mode, était retenue par une lanière de cuir.

Malheureusement, elle n'arrivait pas à se souvenir de son nom alors qu'il venait juste de lui être présenté.

— Je peux vous faire faire le tour du propriétaire pendant que votre tante s'entretient avec Ilias et Wayren.

— Wayren est ici ?

Il lui sourit et passa son bras sous le sien.

— Eh, mais bien sûr qu'elle est ici. Elle passe le plus clair de son temps ici.

Ils firent quelques pas, quand une voix appela :

— Eh, là, Zavier, tu ne vas pas monopoliser la *signorina* !

Ah, oui, Zavier était son nom.

— C'est très aimable à vous, Zavier, dit-elle. J'ai hâte de découvrir les lieux.

Apparemment, et bien qu'elle ne le connaisse que depuis quelques minutes seulement, il était de coutume que les Vénatores s'appellent par leur prénom. En tout cas, il ne lui avait pas révélé son nom de famille.

Zavier la mena d'abord près de la fontaine et lui dit d'y plonger la main.

— C'est l'eau la plus sacrée que vous puissiez trouver. Sentez vous vibrer votre *vis bulla* ?

Victoria faillit rougir sous l'allusion à la croix d'argent qu'elle portait à son nombril. Après tout, c'était un homme, et un parfait étranger. Mais il semblait tellement à l'aise qu'elle se détendit.

— En effet, dit-elle. On dirait qu'elle sait que nous sommes ici.

— Oui. Je vous conseille de la faire bénir à nouveau avant de partir. Je peux vous aider, si vous le souhaitez, dit-il en laissant errer ses yeux sur elle.

Cette fois, elle rougit pour de bon, puis rétorqua sèchement :

— Merci, mais je crois que je peux me débrouiller toute seule.

Il rit et resserra l'étreinte de son bras épais comme un tronc d'arbre autour du sien.

— Je m'en doutais, dit-il, mais je n'ai pas pu résister à vous poser la question. Il est si rare d'avoir la visite d'une femme Vénatore qu'on a tendance à se laisser aller.

N'étant pas certaine de ce qu'il voulait dire par là, Victoria demanda :

— Combien de femmes Vénatores avez-vous rencontré ?

— Eh bien, vous et votre tante êtes les deux seules que je connaisse. Seule une descendante directe de la lignée des Gardella

peut être une Vénatore. Nous autres... ne sommes que des parents éloignés, et disséminés dans le monde entier. Et certains d'entre nous – comme Max Pesaro, que vous connaissez sûrement – n'ont aucun lien de parenté avec les Gardella, mais ont passé les épreuves qui permettent de porter la *vis*.

— En effet.

— À ce sujet, il y a un petit moment que je n'ai pas vu Max. Aux dernières nouvelles il était en Angleterre. Vous aussi, je crois ?

— Oui, et j'ai eu le plaisir de collaborer avec Max pour dérober le Livre d'Antwartha à Lilith.

Parler de plaisir était un peu excessif, mais elle voulait se montrer polie.

— Ah, oui, nous avons entendu parler de vos péripéties et de votre sacrifice. Et je dois dire que je suis admiratif.

Il avait pris l'air si grave en disant cela qu'elle crut qu'il cherchait à la flatter.

— Bien, puisque vous vous intéressez aux femmes Vénatores, je vais vous montrer la galerie, dit-il.

Il ouvrit une lourde porte en acajou et lui fit signe de le précéder.

Elle pénétra dans une longue pièce basse qui ressemblait davantage à un couloir qu'à une chambre. Les murs étaient tapissés de tableaux éclairés par des flambeaux. Il y avait également des piédestaux supportant des statues ou des bustes, plusieurs vitrines et des étagères.

— Chaque Vénatore depuis que le premier Gardella a reçu le premier piquet a son portrait ici. Et nous avons également quelques objets commémoratifs. Il est important de se souvenir de ceux qui se sont sacrifiés pour la cause.

Victoria longea la rangée de tableaux. Tous semblaient avoir été réalisés par le même artiste, même si certains étaient de toute évidence vieux de plusieurs siècles.

Elle s'arrêta devant le portrait d'une femme et lut son nom à haute voix :

— Catherine Gardella.

La chevelure cuivrée de Catherine retombait en boucles brillantes, entremêlées de rubans et de bijoux, de chaque côté de son visage.

Elle portait une robe de cour à l'ancienne mode, munie d'une collerette à godrons et de manches à crevés doublées de satin rouge.

Elle ressemblait davantage à une reine qu'à une Vénatore. Sur ses genoux reposait un piquet de frêne. Une grosse émeraude brillait à son doigt avec un tel réalisme que Victoria eut envie de tendre la main pour la toucher.

— Notre chère Catherine, dit Xavier, un sourire dans la voix. Un tempérament de feu, à ce qu'il paraît, assorti à ses cheveux.

— Les cheveux de Lilith ont les mêmes reflets, fit remarquer Victoria, en se remémorant la chevelure ardente et maléfique de la reine des vampires.

— Vous n'êtes pas la première à le dire. Et étant donné que vous avez rencontré Lilith, je ne peux que vous croire sur parole. Vous, Max Pesaro et votre tante, naturellement, faites partie des rares Vénateurs à avoir réussi à lui échapper. Je n'arrive pas à comprendre comment Max a pu lui tenir tête pendant toutes ces années.

Victoria se souvint des propos de Max, hier. Il lui avait dit que Lilith et lui avaient conclu un marché. Elle avait accepté de lui rendre sa liberté s'il devenait membre de la Tutela. Pourtant, elle n'avait jamais eu l'impression qu'il ait été de quelque façon que ce soit sous son emprise. Son adresse à traquer et chasser les vampires était légendaire. Comment aurait-il pu être à la fois sous la domination de Lilith et aussi redoutable ?

Évidemment, elle n'avait pas eu le temps de lui poser la question à laquelle, de toute façon, il n'aurait pas répondu. Il n'avait eu de cesse de la faire sortir de l'opéra, de l'envoyer loin de Rome, loin de l'Italie.

— Quelle peut être l'emprise exercée sur lui par Lilith ? demanda-t-elle. J'ai eu l'occasion de collaborer avec Max, mais je dois avouer qu'il n'est guère communicatif...

— C'est vrai, reconnut Xavier. La morsure de Lilith ne s'est jamais complètement refermée, malgré les applications de baume et d'eau bénite salée. Elle est toujours sensible, et Lilith peut le tourmenter chaque fois qu'il lui en prend l'envie, pour lui rappeler qu'elle existe et qu'elle le domine.

— Mais pourquoi ?

Il eut l'air embarrassé.

— Parce qu'elle veut faire de lui son concubin, si j'ai bien compris. Je suis sûr qu'il tenterait n'importe quoi pour se libérer de son emprise. Être à la fois Vénateur et sous l'emprise de Lilith est un tourment que personnellement je ne pourrais pas endurer.

Il lui offrit à nouveau son bras musclé.

— Et voici une autre dame Vénatore. Lady Rosamund, qui, alors qu'elle allait prononcer ses vœux pour entrer dans les ordres, a découvert qu'elle était une Vénatore et s'en est allée en mission en Terre sainte.

Victoria s'arrêta pour contempler le portrait de la jeune femme. Vêtue d'une robe ample toute simple couleur saphir, assez semblable à celle de Wayren, Lady Rosamund semblait sereine et calme – très différente de l'espiègle Catherine Gardella. Une simple coiffe de perles surmontait ses longs cheveux blonds. Elle tenait un piquet de frêne d'une main et un chapelet de l'autre.

— C'était une mystique qui, pendant qu'elle était au couvent –

avant d'accepter la mission – a écrit un recueil dans lequel elle a consigné toutes les révélations qu'elle a eues quand elle priait ou méditait. Un grand nombre de celles-ci sont devenues des prophéties pour nous autres Vénatores. Ainsi, c'est elle qui a révélé la véritable histoire de Judas qui a trahi Jésus et s'est transformé en vampire après avoir rallié le camp de Lucifer.

— D'aucuns disent que c'est Jésus lui-même qui lui aurait demandé de le livrer aux Juifs, commenta Victoria.

— Ha, ha, ha ! s'esclaffa Xavier d'un gros rire qui s'accordait parfaitement avec son physique de plantigrade. C'est ce que Lucifer aimerait nous faire croire. Mais si vous étudiez les textes de Rosamund comme je l'ai fait moi-même, vous verrez que Judas a vendu Jésus pour trente pièces d'argent et qu'aujourd'hui encore l'argent est un métal qui fait reculer les vampires. Il se peut que Judas ait su ce qui allait arriver après qu'il ait trahi le Christ, ou pas. Mais toujours est-il qu'après la crucifixion, Judas n'a pas cru qu'il serait pardonné, si bien que Lucifer n'a eu aucun mal à le convaincre de s'en remettre à sa protection.

— Vous avez l'air très féru en la matière. Connaissez-vous l'histoire de chaque Vénatore ?

Il sourit de toutes ses dents.

— Je m'intéresse surtout à l'histoire des femmes Vénatores. Les hommes sont des chasseurs et des guerriers par nature, alors que les femmes qui sont appelées doivent surmonter de nombreux obstacles. Devenir Vénatore n'a rien d'évident, même pour un homme, c'est pourquoi j'ai un grand respect pour les femmes qui acceptent l'adoubement.

Victoria songea à Melly, sa mère, qui avait accepté de servir la cause, puis s'était finalement rétractée quand elle avait fait la connaissance de l'homme qui allait devenir le père de Victoria. Pour cette raison, sa mémoire avait été effacée. Elle n'avait gardé aucun souvenir de l'existence des vampires ou des Vénatores, et tous ses dons avaient été transmis à sa fille. De la même façon, le père de Melly – le frère d'Eustacia – avait refusé la mission, et Victoria avait hérité des pouvoirs de deux générations de Vénatores.

Zavier, qui goûtait manifestement la compagnie d'une Vénatore, ne se privait pas de le lui montrer. Victoria décida d'accepter ses compliments sans fausse modestie.

— Et où se trouve le portrait de tante Eustacia ? demanda-t-elle.

— Il n'y a pas encore de portrait de votre tante. Ils ne sont réalisés que lorsque le Vénatore a achevé sa mission. La grande question se pose de savoir si votre tante sera représentée sous les traits d'une jeune et redoutable Vénatore, ou ceux d'une élégante matriarche devenue une légende.

Avant que Victoria ait pu l'interroger sur le portrait suivant, ils furent interrompus.

— Excusez-moi, Zavier, *signorina* Victoria, mais le Consilium est en train de se réunir.

— *Grazie*, Miro, répondit Zavier en se dirigeant vers la porte, Victoria à son bras. C'est un de nos maîtres armuriers, lui dit-il. Un Comitator qui a un talent tout particulier pour imaginer de nouvelles façons de combattre les vampires et de nous protéger d'eux. Nous allons lui demander s'il ne pourrait pas confectionner un piquet de frêne spécialement adapté pour une dame du monde. Suffisamment petit pour pouvoir loger dans un réticule, peut-être, ou dans un bas ?

Le terme de Consilium désignait à la fois le conseil des Vénatores et la salle dans laquelle ils se réunissaient. Celle-ci comportait une estrade au pied de laquelle une vingtaine de chaises étaient disposées en demi-cercle. La plupart étant déjà occupées, Victoria n'eut d'autre choix que de s'asseoir à une extrémité. Elle remarqua que sa tante et Wayren étaient déjà installés sur l'estrade autour d'une table.

Dès que tous furent assis, Wayren prit la parole.

— Nedas est en possession de l'obélisque d'Akvan et il ne fait aucun doute qu'il se prépare à l'activer. Les recherches que j'ai menées indiquent que le Jour des Morts, la Toussaint, est le jour le plus propice à ce genre d'événements. Car ce jour-là, les âmes quittent les corps des défunts, or Nedas et les immortels vont tenter de capturer les âmes afin de servir leurs desseins. La Toussaint tombe le 2 novembre, c'est-à-dire dans deux jours.

Elle feuilleta la pile de papiers posée devant elle, puis se tourna vers tante Eustacia qui enchaîna :

— Comme vous le savez, j'étais présente la dernière fois où la Tutela a déchaîné ses troupes contre les mortels. Au cours de la bataille de Prague, vingt mille vies ont été massacrées par les vampires et les membres de la Tutela. Quand nous avons finalement réussi à les stopper, les dégâts étaient immenses. Si Nedas parvient à activer l'obélisque d'Akvan, sa puissance sera décuplée et les conséquences seront encore plus dramatiques.

Elle marqua une pause, survola l'assistance du regard.

— Je pense que ce sera la fin des Vénatores, car jamais nous ne pourrons venir à bout d'une telle puissance.

— Mais comment comptez-vous les en empêcher ? demanda Zavier. Comment pouvons-nous détruire l'obélisque ? Et où se trouve-t-elle ?

— Hier soir, un incendie a éclaté à l'opéra Blendimo, déclara Wayren. Il n'a pas été complètement détruit par les flammes, mais il est fermé au public et ne rouvrira pas avant plusieurs mois. Il

semblerait qu'il y ait eu également une attaque de vampires là-bas. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une coïncidence, et ce pour plusieurs raisons. D'une part, Nedas va avoir besoin de beaucoup d'espace pour pouvoir mener à bien l'activation de l'obélisque – or il se trouve que le théâtre est l'un des édifices les plus hauts et les plus spacieux de la ville – en dehors des basiliques, naturellement, qui de toute façon sont inaccessibles aux vampires. D'autre part, et comme vous le savez sans doute, le théâtre est perché au sommet d'une colline au pied de laquelle s'étend le plus grand cimetière de Rome. Le choix du lieu semble tomber sous le sens, dans la mesure où la proximité de la nécropole lui permettra facilement d'attirer les âmes des défunts qui y sont enterrés, même si ce n'est probablement pas le seul cimetière qu'il a en vu. Quoi qu'il en soit, étant donné qu'il n'y a aucun moyen de détruire l'obélisque, il nous faut chercher d'autres solutions.

— Il faut assassiner Nedas. Mort, il ne pourra pas activer l'obélisque, suggéra un autre Vénatore.

— C'est ce que nous avons espéré, dit Wayren. Mais une fois le... hum – elle plongea le nez dans ses papiers, chercha un mot – bref, une fois que l'ombre aura été brisée, assassiner le détenteur de l'obélisque n'aura aucun effet. Car son pouvoir sera transmis à un tiers. Et ainsi de suite. S'il y a une chose que nous ne voulons pas, c'est qu'un autre démon ou vampire puisse hériter de ses pouvoirs.

— Beauregard serait le premier à mettre la main sur l'obélisque si Nedas venait à disparaître, dit Xavier.

— Beauregard ? demanda Victoria.

— Un vampire rival de Nedas. Plus vieux et plus puissant que lui, mais Nedas est le fils de Liïth, de sorte qu'il a sa préférence. Si seulement nous pouvions les monter l'un contre l'autre. Nous les laisserions s'entre-déchirer.

Tante Eustacia hocha la tête.

— Absolument. C'est d'ailleurs ainsi que nous avons réussi à mettre un coup d'arrêt au massacre de Prague. Mais je ne crois pas que ce soit la bonne tactique maintenant que l'ombre de l'obélisque a déjà été brisée. Nedas a déjà entrepris de l'activer et Beauregard, si puissant soit-il, n'est pas de taille à lutter contre le pouvoir de l'obélisque. Nous n'avons aucune chance de les anéantir en les liguant l'un contre l'autre.

— Mais alors, que pouvons-nous faire ?

— Deux choses. Nous préparer au pire dans l'éventualité où Nedas réussirait. Pour cela nous n'avons que deux jours, aussi devons-nous nous mettre à pied d'œuvre sans délais. La seule autre possibilité serait que l'un d'entre nous parvienne à approcher Nedas pour pouvoir l'assassiner et s'emparer de l'obélisque d'Akvan avant que son pouvoir ne soit transmis à un tiers.

— Je veux bien m'en charger, dit le Vénatore qui avait suggéré d'assassiner Nedas en premier.

— Vous ne pourrez jamais l'approcher d'assez près. Vous serez immédiatement démasqué par la Tutela et massacré. Comme nous tous.

Elle porta son regard sur Victoria.

— Sauf une.

— Je vous ai déjà dit que j'étais volontaire, dit Victoria en se levant. À Londres déjà, j'ai accepté. S'il y a quelqu'un qui doit y aller, c'est moi.

Elle n'avait pas dit à Eustacia que le vampire Impérial l'avait reconnue, la veille, à l'opéra. De même qu'elle ne lui avait pas rapporté la conversation qu'elle avait eue avec Max. Elle ouvrit la bouche pour parler, puis se ravisa. Personne d'autre ne pouvait tenter le coup. Ils seraient immédiatement démasqués.

Et puis il y avait une chance – infime, il est vrai – pour que l'Impérial ne l'ait pas dénoncée à la Tutela.

Les paroles de Max lui revinrent en mémoire : *Nedas va gagner. Il est le plus fort. Et vous aurez beaucoup à faire ensuite.*

À cette pensée, ses derniers espoirs s'éteignirent. Elle ne pouvait compter sur personne, pas même sur Max.

Cette fois, elle était seule.

Lady Rockley dîne dehors

À son retour du Consilium, Victoria trouva une voiture stationnée devant sa villa. Elle grimpa hâtivement les marches du perron pour gagner le boudoir et ouvrit la porte à la volée. Sébastien l'y attendait, plongé dans la lecture du journal.

— À en juger par votre empressement, vous vous attendiez à voir quelqu'un d'autre. J'espère que vous n'êtes pas trop déçue, ma chère.

Son regard s'attarda sur ses formes d'une façon qui faillit lui faire monter le rouge aux joues.

— Il est un peu tard pour prendre le thé, répondit-elle en s'efforçant de cacher son trouble.

Apparemment, quelque chose avait changé depuis qu'il avait chassé les vampires qui voulaient se repaître de son sang.

— Il faut que nous parlions, dit-il, mais le message dans ses yeux annonçait tout autre chose.

Cette fois, elle ne put rien faire. La rougeur envahit sa gorge, remontant jusqu'à son cou et ses joues.

— Que diriez-vous d'une promenade en voiture ?

— À cette heure-ci, ce ne serait pas convenable, répliqua-t-elle.

— Je me moque des convenances. Eh bien, viendrez-vous ?

Répondre à son invitation revenait à accepter ouvertement que les choses entre eux reprennent là où ils les avaient laissées quelques jours plus tôt dans ce même boudoir.

Elle songea qu'il y avait également des questions qu'elle voulait lui poser et qu'il serait plus facile d'obtenir des réponses dans l'intimité d'un tête-à-tête.

Elle prit le temps d'y réfléchir, puis dit d'un ton détaché :

— Je vais me rafraîchir et me changer. Après quoi, je serais ravie de vous accompagner.

— *Merci, ma chère.*

Victoria fila dans ses appartements. Il ne fallut que quelques minutes pour mettre de l'ordre dans sa coiffure et passer une robe rose et une pelisse, dont les manches boutonnées du poignet jusqu'au coude lui protégeraient les bras au cas où Sébastien serait une fois encore tenté de la déposséder de ses gants.

— Vous semblez délicieusement rafraîchie, lui dit-il, lorsqu'elle s'en revint dans le vestibule. Je me suis permis de faire préparer un panier-repas. Nous allons mettre un certain temps avant d'atteindre

notre destination. Il ne faudrait pas que vous dépérissez.

— J'ignorais que nous allions nous absenter aussi longtemps.

Sébastien, qui s'apprêtait à coiffer son élégant chapeau haut-de-forme, s'interrompit dans son geste.

— Aviez-vous d'autres projets pour la soirée ?

— Non, répondit-elle, une lueur de méfiance dans les yeux.

Au même instant, Verbena et Oliver entrèrent en portant un gros panier.

— Madame, z'avez reçu des visites aujourd'hui, l'informa Verbena. Ces messieurs-dames ont laissé leurs cartes.

Contrariée de s'être laissé distraire par la présence de Sébastien au point d'en oublier ses devoirs les plus élémentaires, Victoria s'approcha de la console et jeta un rapide coup d'oeil aux cartes de visite. Les soeurs Tarruscelli et Sara Regalado. Silvio Galliani.

Apparemment, tous étaient sortis indemnes de l'opéra. Dieu merci, elle n'était pas là lorsqu'ils s'étaient présentés chez elle, sans quoi elle aurait été bien embarrassée pour trouver un sujet de conversation après avoir vu Sara s'abandonner avec délectation aux morsures d'un vampire.

Quant à Max, Victoria savait qu'il eût été vain d'espérer qu'il lui rende visite. Sans doute estimait-il lui avoir dit tout ce qu'il avait à lui dire.

Cela ne faisait que confirmer ce qu'elle avait pressenti tout à l'heure durant le Consilium. Cette fois, elle était seule.

— Eh bien ? fit Sébastien en enfilant ses gants puis en lui offrant son bras, comme Xavier l'avait fait un peu plus tôt.

Sauf que Sébastien était plus grand et plus séduisant.

Et beaucoup moins fiable.

Pourtant, d'une certaine façon, elle sentait qu'elle pouvait lui faire confiance. Après tout, il l'avait sauvée des crocs des vampires hier soir. Ce qui n'était pas rien.

Dans la voiture, ils s'installèrent face à face. Puis le coche s'ébranla avec une secousse qui lui rappela Barth et elle sourit.

— Des souvenirs heureux ? demanda Sébastien. Ou serait-ce mon brillant stratagème pour vous faire monter à bord de cette voiture qui vous fait sourire ?

— Votre brillant stratagème était cousu de fil blanc, répliqua Victoria.

Elle le regardait avec méfiance.

— Avez-vous peur que je vous saute dessus et vous arrache vos vêtements ? dit-il en riant. Non pas que l'idée me déplaie en soi, mais j'espère que vous me croyez capable de plus de finesse.

— Je ne sais jamais à quoi m'attendre avec vous, Sébastien. Et pour tout dire, votre intervention d'hier soir m'a beaucoup surprise.

Il haussa les sourcils, l'air faussement innocent.

— Vous voulez parler de mes attentions envers Portiera ? J'espère ne pas avoir froissé votre amour-propre, *ma chère Victoire*. En réalité, je n'avais d'yeux que pour vous, dit-il d'une voix légère comme pour atténuer le sens de ses paroles.

Mais malgré cela, Victoria sentit son estomac se nouer.

— Je ne me référais pas à votre batifolage outrancier avec les soeurs Tarruscelli, dit-elle. Et vous le savez. Tout comme je savais que vous viendriez, sinon pour obtenir une *rétribution* du moins pour recueillir ma gratitude pour m'avoir épargné une expérience fort désagréable hier soir. Eh bien c'est chose faite, Sébastien, vous avez toute ma gratitude.

— Allons, donc, vous êtes une Vénatore, lui rappela-t-il toujours sur le même ton narquois. Vous n'aviez pas besoin de mon aide. Si je suis intervenu, c'est uniquement parce que je ne supportais pas de le voir abîmer votre joli cou. Sa voix descendit d'un ton, puis il ajouta sans une trace d'humour, et maintenant, je parie que vous mourez d'envie de savoir qui est Beauregard et comment je l'ai connu.

— Naturellement. Mais je sais que vous ne me le direz que si vous en avez envie et qu'il est inutile d'essayer de vous tirer les vers du nez. Je n'ai pas le coeur à jouer au chat et à la souris, Sébastien.

Sa voix ne trahissait pas le moindre trouble, contrairement à ses doigts qui auraient tremblé si elle ne les avait pas tenus croisés sur ses genoux.

— Dans ce cas, nous irons droit au but.

En un éclair, il l'avait rejointe. Il ôta son chapeau et le jeta d'un geste indolent à l'autre bout de la banquette.

Le couvre-chef roula et tomba à terre juste à côté de la portière.

— Allez-vous m'embrasser cette fois, Victoria, où vais-je devoir me taper la sale besogne ?

— Je vous ai embrassé sur le port, à Londres.

— Bien sûr, parce que vous ne couriez aucun risque. Vous vous apprêtiez à prendre le bateau. Mais aujourd'hui...

S'étant débarrassé de sa redingote, il se cala confortablement dans l'angle de la banquette et l'observa en silence, bras croisés. Sa jambe cognait contre la sienne et ses épaules tressaillaient à chaque secousse de la voiture.

— Eh bien, serez-vous assez courageuse, ma belle Vénatore ?

Elle se pencha vers lui. Il se rapprocha et leurs lèvres se rencontrèrent, leurs langues se mêlant avidement. Victoria laissa échapper un délicieux soupir.

L'instant d'après, elle sentit son chignon se défaire sous les doigts de Sébastien et ses épingles à cheveux s'éparpiller sur les coussins et le plancher. Il commença à déboutonner sa pelisse, puis la fit glisser par-

dessus ses épaules et continua de l'embrasser jusqu'à ce qu'elle se débatte.

— Les manches... il faut les déboutonner, dit-elle en gigotant pour essayer de se débarrasser du carcan d'étoffe.

— Je sais, lui murmura-t-il à l'oreille en abaissant encore un peu plus la pelisse, mais sans libérer ses poignets qui se trouvaient à présent emprisonnés dans ses manches retournées.

— Sébastien, protesta-t-elle, une pointe de panique dans la voix. Je n'aime pas ça.

—Allons, murmura-t-il en effleurant sa joue d'un battement de cils. Détendez-vous. Ne boudez pas votre plaisir.

Il happa le lobe de son oreille entre ses lèvres chaudes et humides.

Victoria inspira profondément et se détendit lorsqu'il passa ses mains dans son dos pour délayer son corset.

Ses gestes étaient rapides et précis. Il dénuda ses seins qui tressautaient en rythme avec les mouvements de la voiture. Il les emprisonna de ses mains, les pétrissant doucement avec ses pouces. Puis il prit un mamelon entre ses lèvres chaudes et se mit à le taquiner avec sa langue. Victoria ferma les yeux, parcourue de frissons, et remua sous lui en soupirant.

— Patience, ma chère, dit Sébastien en riant doucement. Il se redressa et ôta ses propres chausses, dénudant ses cuisses musclées. Puis il se pencha vers elle et remonta ses jupes jusqu'à sa taille et laissa courir ses doigts entre ses cuisses, lui arrachant des soupirs langoureux.

Victoria aurait voulu l'enlacer mais elle en était empêchée par ses manches qui retenaient ses mains prisonnières derrière son dos.

— Sébastien...

Il la musela d'un baiser.

Il avait posé ses mains sur son ventre et caressait doucement sa *vis bulla*. Enfin, il écarta ses mains et les passa sous ses reins, puis, la regardant dans les yeux comme pour signaler qu'il était prêt, il la pénétra.

Oh. Victoria ferma les yeux et son coeur accéléra sa cadence. Une larme de plaisir roula dans ses cheveux et elle inspira profondément, s'abandonnant à l'extase.

C'est alors qu'elle réalisa qu'il ne bougeait pas. Ils étaient enlacés dans la voiture agitée de cahots, étendus l'un sur l'autre, mais il ne bougeait pas. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle vit qu'il la regardait en souriant.

— J'ai toujours su que nous le ferions dans une voiture, dit-il.

Puis il inspira profondément et ferma les yeux. Mais il ne bougeait toujours pas. Elle s'agita sous lui.

— Sébastien.

— Pourquoi se précipiter, *ma chère* ?

Il l'embrassa à nouveau, ses lèvres savourant les siennes, tandis qu'ils ballottaient doucement l'un contre l'autre au rythme de la voiture, les seins de Victoria frottant contre la chemise de Sébastien.

Lorsqu'il se pencha à nouveau vers elle, elle posa ses lèvres sur son cou. Sa peau était légèrement salée, et dessous elle sentit une veine qui palpitait furieusement. Entre eux la passion enflait, brûlait, tandis qu'ils demeuraient enlacés sans presque bouger. Enfin, posant la joue sur son front, Sébastien se mit à aller et venir tout doucement en elle.

Leurs respirations rapides et haletantes se mêlaient de soupirs et de petits gémissements.

Victoria bougeait avec lui, sentait la tension monter en elle. Peu après elle tressaillit d'extase. Il s'immobilisa. Un dernier coup de rein, et il jouit à son tour.

— Ah, Victoria, murmura-t-il dans son oreille. Je suis ravi que vous ayez changé d'avis.

— À quel sujet ?

— A notre sujet. Vous m'avez fait languir si longtemps.

— Vous ne m'avez guère donné le choix, dit-elle. Vous vous êtes montré très convaincant. Mais, Sébastien... j'ai mal aux bras.

— Ah, mais oui, bien sûr.

Il se rhabilla en deux temps trois mouvements, sans lui donner loisir de voir sa poitrine ou toute autre partie de son corps, puis l'aida à ôter sa pelisse et à remettre sa robe.

— Vous avez faim ? demanda-t-il en se rasseyant.

— Allons-nous bientôt atteindre notre destination ? Ou n'était-ce qu'une machination pour me faire monter en voiture avec vous ?

Il lui sourit avec insouciance.

— C'était une machination. Mais cela ne nous empêche pas de manger, si ?

Victoria aida Sébastien à tirer le panier à provisions de dessous la banquette.

— Quel plaisir vos cheveux défaits, lui dit-il tandis qu'ils hissaient le panier sur le siège. Je rêvais de vous voir ainsi depuis le premier soir où nous nous sommes rencontrés au Calice d'argent.

— Ils sont trop longs, dit Victoria. Ils me gênent. Au point que j'ai failli les couper.

— Oh, mon Dieu, non ! s'exclama-t-il en débouchant une bouteille de vin. Que diriez-vous d'un bout de fromage ?

Pendant qu'elle retournait le contenu du panier, il lui servit un verre de vin et lorsqu'elle lui tendit un morceau de fromage avec du pain, il lui donna son verre. Puis ils commencèrent à manger.

Elle se sentait alanguie après leurs ébats. Elle songea qu'il lui restait à élucider un grand nombre de questions et de mystères. Ainsi,

elle se demandait pourquoi n'avait-il pas ôté sa chemise.

La voiture tangua brusquement, la soulevant de son siège.

Elle se rattrapa de justesse à la paroi.

— Donnez-moi ça, *ma chère*, avant de tout renverser. Il lui prit son verre des mains.

— *Salvi*, Paccusa-t-elle. Elle avait la langue pâteuse, mais s'obligea à répéter : *Salvi*. Vous m'avez droguée... vous avez... menti.

Elle sentit ses yeux se fermer.

— Je ne vous ai pas menti. Je vous ai dit que c'était un stratagème pour vous faire monter dans cette voiture, dit-il.

Je suis navré d'en être réduit à de telles extrémités... mais vous ne seriez pas venue sinon. Après tout, vous êtes une Vénatote, habituée à n'en faire qu'à sa tête.

Était-ce une plaisanterie ?

— Sébastien... dit-elle d'un ton accusateur.

— Venez, vous serez mieux installée ici, dit-il en l'asseyant à côté de lui, la tête calée dans l'angle de la banquette et les genoux remontés sur le siège.

— Pourquoi ?

— Malheureusement, vous êtes devenue un problème pour la Tutela. Et on m'a demandé de vous mettre hors d'état de nuire.

— menteur... sale hypocrite.

— Fichtre, quel langage ! Mais rassurez-vous, ce n'est que temporaire. Je vous garantis qu'aucun mal ne vous sera fait. Vous serez parfaitement en sécurité à l'extérieur de Rome.

— Qui est Beau... re... gard... ?

Ses yeux se fermèrent. Le sommeil l'emportait et elle n'arrivait plus à lutter.

Il lui sembla qu'il répondait à sa question. Puis tout s'effaça.

Où Monsieur Vioget fait une comparaison

peu flatteuse pour notre héroïne

En revenant à elle, Victoria constata qu'elle avait la nuque glacée, et qu'elle ne pouvait bouger ni les bras ni les jambes.

Feignant d'être toujours inconsciente, elle entrouvrit les yeux. Mais sa tactique échoua.

— Ah... notre ravissante Vénatore revient à elle, dit la voix de Sébastien tout près de son oreille.

Cette fois, Victoria ouvrit grand les yeux, s'efforçant de focaliser son regard.

Sébastien était assis dans un fauteuil à côté de l'étroit divan sur lequel elle était étendue, pieds et poings liés.

Un rapide coup d'oeil circulaire lui indiqua qu'ils se trouvaient dans une maison particulière : tentures aux fenêtres, tapis au sol, une bougie allumée sur un guéridon. Un décor plutôt chaleureux et confortable.

Et non loin des vampires.

— Je vous tuerai, siffla-t-elle entre ses dents.

— Pourquoi pensez-vous que j'aie pris la précaution de vous ligoter ?

— Avez-vous dit que Beauregard était votre grand-père ?

— Oui, enfin, mon arrière-arrière-arrière-grand-père pour être précis.

Sébastien lui souriait avec bonhomie, comme s'il venait de lui annoncer qu'il était membre de la famille royale. Il avait ôté sa veste et se tenait en bras de chemise, un verre de vin posé sur la table à côté de lui.

— C'est un vampire.

Sébastien répondit par un hochement de tête.

— Un vampire au pouvoir et au prestige importants.

— Ainsi donc, vous avez entendu ma réponse. Vous étiez tellement groggy que je ne pensais pas que vous vous en souviendriez.

— J'ai tout entendu, y compris quand vous avez déclaré que je vous appartenais – comme si j'avais été une vulgaire pièce de boucherie. J'étais loin de me douter que vous alliez me droguer pour pouvoir abuser de moi.

Une lueur inquiétante brilla dans ses yeux de tigre.

— Dois-je vous rappeler, Victoria, que je n'ai rien pris que vous ne m'ayez volontairement donné ?

Furieuse et vexée de sentir le rouge lui monter aux joues, Victoria demanda :

— Qui vous a ordonné de m'enlever ?

— Personne ne m'a *ordonné* quoi que ce soit. On m'a demandé, non sans une certaine réticence, de vous neutraliser, et j'ai accepté, sachant que cela nous éviterait à tous les deux des désagréments. Je n'avais pas envie de voir votre jolie personne réduite en charpie ou d'être mis en demeure de choisir mon camp. Ne me trouvez-vous pas héroïque ?

— Héroïque ou opportuniste ? Il me semble que vous avez largement profité de la situation.

— Allons, Victoria, reconnaissez que nos délicieux ébats étaient inévitables. Non, vraiment, je n'avais d'autre intention que de vous mettre à l'abri.

— Pour qui me prenez-vous ? Une faible femme sans défenses ? Je suis une Vénatore ! Et j'ai de bonnes raisons d'agir comme je le fais !

Elle tira sur les liens qui lui ligotaient les poignets, faisant grincer doucement le lit.

— Qui vous a demandé de me neutraliser ? Beauregard ?

Il semblait se délecter de la situation. Victoria brûlait d'envie d'effacer le sourire sardonique qui étirait ses jolies lèvres.

— Ne me dites pas que vous n'avez pas encore deviné ? dit-il dans un éclat de rire. Allons, vous n'avez pas une petite idée ? C'est Max, bien sûr. Max, qui ne m'aurait jamais demandé une chose pareille s'il avait eu le choix. Mais il ne l'avait pas. Pauvre idiot.

Victoria se figea. Mais oui. Bien sûr. Max lui avait dit de quitter Rome, mais sachant qu'elle ne l'écouterait pas, il avait décidé de prendre les choses en main.

— Pourquoi y a-t-il tant d'animosité entre vous et Max ? demanda-t-elle.

— C'est un sujet que je préférerais ne pas aborder, répondit Sébastien. En revanche, si vous avez d'autres questions... nous trouverons peut-être un sujet de conversation agréable. Il nous reste encore pas mal de temps à tuer.

— Vous vous bercez d'illusions si vous vous imaginez que je vous laisserai me toucher à nouveau.

— Allons bon, voilà que vous parlez comme une héroïne d'un roman de Radcliffe. C'est indigne d'une Vénatore.

— Détachez-moi, et je vous montrerai comment se comporte une héroïne de roman gothique.

— Vous rendre vos pouvoirs de Vénatore ? Certainement pas. Encore que...

Il s'approcha et vint s'asseoir au bord du sofa, sa hanche frôlant la taille de Victoria.

— Après tout, je ne vois pas ce qui m'empêcherait de profiter de la situation. Car, comme vous l'avez fait remarquer, une fois libérée vous ne me permettrez plus de vous approcher. Ce qui m'attriste profondément, soit dit en passant.

Il la saisit fermement par le menton pour l'empêcher de bouger, puis se pencha vers elle.

Mais à sa grande surprise, au lieu d'un baiser violent et dominateur, il effleura ses lèvres avec douceur. Elle essaya de se convaincre qu'elle lui rendait son baiser uniquement pour l'amadouer. Quand, au bout d'un moment, elle essaya de le mordre, il se recula en riant.

— À la bonne heure, ma guerrière est de retour.

Il promena son doigt sur son menton, puis son cou et continua jusqu'à la naissance de ses seins, lui provoquant un frisson.

— Vous êtes très désirable, ma chère. Au point que j'ai pris des risques inconsidérés depuis que je vous ai rencontrée. Mais il est vrai que je ne suis pas le premier Vioget à perdre la tête pour une femme. C'est le point faible des hommes de ma famille.

La chaleur de ses jambes tout près de son corps devenait insupportable. Il se pencha au-dessus d'elle.

Elle ne lui donna pas la satisfaction de lui poser la question qu'il attendait.

De même qu'elle s'obligea à ne pas voir la veine qui battait tranquillement sur son cou, ou les poils dorés qui jaillissait de sa chemise entrouverte tandis qu'il entortillait doucement ses doigts dans ses cheveux, lui provoquant des picotements dans la nuque.

Une fois de plus, il l'avait prise au piège. Pour son bien, soi-disant... mais il n'en demeurerait pas moins le descendant d'un puissant vampire. Elle ne pouvait pas lui faire confiance, même s'il était un amant hors pair. Il ne lui avait fait l'amour que pour endormir sa méfiance et l'enlever.

Elle ! Une Vénatore !

— Mon arrière-arrière-grand-père n'en serait pas là où il en est aujourd'hui s'il n'était tombé sous le charme d'une ravissante et sournoise vampire. Quant à mon père, il fut lacéré puis tué par une immortelle lascive qui se trouve être la première des deux vampires que j'ai tués dans ma vie.

— Vous prétendez ne pas être membre de la Tutela.

— Je ne suis pas membre de la Tutela, Victoria. La Tutela protège les vampires afin de pouvoir elle-même accéder à l'immortalité. La Tutela est fascinée par les vampires. Je n'ai aucune envie de devenir un immortel ou de voir anéantir l'espèce humaine. Le prix est trop

élevé, et je n'apprécie guère leur mode de vie. Si tant est qu'on puisse appeler ça un mode de vie.

— Mais comment pouvez-vous vous acoquiner avec les vampires alors qu'ils ont pris deux membres de votre famille ?

— Ils ne m'ont pas enlevé mon grand-père. Il est et restera toujours mon grand-père. Et je l'aime. Si quelqu'un comme vous venait à le tuer, il serait damné pour l'éternité. *Damné pour l'éternité*, Victoria, sans aucune chance de salut. Avez-vous idée de ce que cela implique ?

Jamais elle ne l'avait vu si sérieux et si sombre.

— Chaque vampire fut jadis un être humain, une mère, un père, un fils, Victoria. Comme vous le savez. Tuer un vampire c'est rendre un jugement.

— Le vampire n'est damné que s'il s'est repu du sang d'un mortel. Si ce n'est pas le cas, il peut être sauvé de l'enfer. Et les Vénatores sont censés rendre des jugements. Cela fait partie de leur mission, rétorqua Victoria, furieuse, à la pensée qu'elle avait presque tué un homme dans les rues de St. Giles. C'est un don qui nous est donné pour que nous puissions éradiquer les forces du mal.

Elle avait jugé et tué un être humain, et ne se l'était jamais pardonné.

— Personnellement, je refuserais de rendre justice. Tous les vampires ne sont pas absolument mauvais, Victoria, et j'en sais quelque chose. S'ils étaient aussi sanguinaires et dénués de scrupules que vous vous plaisez à l'imaginer, je ne serais pas ici avec vous aujourd'hui. Mon grand-père m'aurait depuis longtemps transformé ou tué.

— Mais une fois qu'un mortel s'est transformé en vampire, il cesse d'être la personne que nous avons connue. Il devient un monstre, un démon guidé par ses seuls instincts. Je n'ai jamais rencontré un vampire qui ne soit pas monstrueux. J'ai vu de mes yeux de quelles ignominies ils étaient capables, comment ils dépeçaient et mutilaient leurs victimes, hommes et femmes. S'ils sont damnés, c'est qu'il y a une raison à cela, Sébastien. C'est parce qu'ils prennent ce qui ne leur appartient pas, parce qu'ils ravissent la vie des autres pour pouvoir exister. Sachant tout cela, comment pourrais-je ne pas vouloir protéger les mortels ? Je ne comprends pas comment vous pouvez trouver des excuses à ces créatures maléfiques, fut-ce votre grand-père.

— Et voilà pourquoi vous m'attirez tant – et à mon grand regret, je le confesse. Votre courage, votre détermination et votre sens du sacrifice. Votre force de caractère... Mais dites-moi, Victoria, si mon grand-père, Beauregard, entrait dans cette pièce et que je vous donnais un pieu, seriez-vous capable de l'assassiner ici, sous mes

yeux ?

Elle le regarda sans rien dire, le coeur battant à tout rompre. Sébastien n'était pas un être malfaisant. Certes, il était opportuniste, ambigu et manipulateur, mais il ne souhaitait le malheur de personne. Pas même le sien.

Surtout pas le sien.

Sachant cela, aurait-elle réglé son sort à un homme – non un immortel, un vampire – que Sébastien aimait ?

Mais comment pouvait-on aimer un vampire ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle dans un murmure. S'il... je n'en sais rien, Sébastien.

— Du moins êtes-vous capable de nuancer votre jugement, dit-il, contrairement à votre cher Max pour qui le monde est tout blanc ou tout noir.

Il traversa la pièce, écarta un coin du rideau pour regarder au dehors.

Un rayon de lumière filtra brièvement dans la chambre. Ce qui signifie qu'elle avait passé la nuit ici.

Et que ce soir, à minuit, débiterait la Toussaint. Si elle voulait stopper Nedas, le tuer, il fallait qu'elle fausse compagnie à Sébastien et aux vampires qui rôdaient dans les parages.

Victoria tira sur ses bras ligotés et ramenés derrière sa tête.

— Vous allez me garder longtemps attachée comme ça ?

En voyant sa silhouette se découper à contre-jour sur le cadre lumineux de la fenêtre, elle se souvint que personne n'était entièrement fait d'ombre ou de lumière. Personne n'était entièrement bon ou mauvais. Pas même les vampires, aux dires de Sébastien.

— Etant donné que je prends un grand plaisir à vous voir ainsi réduite à l'impuissance, je ne suis pas disposé à changer quoi que ce soit à notre présent arrangement.

Il avait retrouvé son sourire, mais ses traits étaient tendus.

Elle tira à nouveau sur ses liens.

— J'ai mal aux bras.

— Je suis sûr que nous allons trouver un moyen de vous faire oublier vos souffrances.

— Ne serait-ce pas plus agréable si je participais ? Il haussa un sourcil.

— Si votre participation est ce que j'ai en tête. Non, je préfère vous laisser vos liens.

— Où sont les vampires ? Je sais qu'il y en a. Des amis de votre aïeul, je suppose ?

— Ils montent la garde. À l'extérieur de cette chambre. Vous devriez être flattée d'être aussi bien protégée.

Il s'approcha du canapé et la regarda.

— Quand tout sera fini – demain peut-être – je vous relâcherai pour que vous puissiez commencer à recoller les morceaux. Mais pour l'heure, je vous dis *au revoir*.

Il s'inclina, balaya ses lèvres d'un baiser furtif et sortit.

Dès qu'il eut disparu, Victoria regarda autour d'elle, cherchant des yeux un moyen de s'échapper. Mais à peine la porte se fut-elle refermée derrière Sébastien, qu'elle se rouvrit à nouveau. Un homme entra. Un vampire.

Ses yeux rougeoyaient, ses crocs étaient sortis et l'espace d'un instant, elle crut qu'il allait l'attaquer.

Quand le vampire s'approcha et vint se camper devant elle, sa tête se mit à tourner et elle sentit son estomac se nouer.

— Dommage que nous ne puissions pas vous toucher. Je n'ai encore jamais possédé une Vénatore.

Ses paroles étaient on ne peut plus claires. La panique qui s'était emparée d'elle commençait à refluer.

Mais le vampire étira la main et, de la pointe de l'ongle, se mit à tracer un sillon sur son cou. La griffe s'enfonça suffisamment dans la chair pour faire jaillir le sang. Il se pencha vers elle, mais ne la mordit pas. Il tira une grande langue froide et lécha la griffure.

Victoria détourna la tête, écoeurée. Elle se demandait si les mesures de protection mises en place par Sébastien suffiraient à éloigner le vampire une fois qu'il aurait flairé et goûté son sang.

Son sang se mit à palpiter et à bondir dans ses veines, comme attiré à l'endroit où le vampire l'avait griffée. Sa respiration se fit haletante, puis se ralentit, s'englua tandis qu'un tourbillon de sensations s'emparait d'elle : les coups de langue humides sur sa peau ; les petits coups de dents ; la griffure de ses ongles sur son cou ; les battements affolés de son coeur, raisonnant dans ses membres tandis qu'elle essayait de se libérer.

Lorsqu'il releva la tête, il souriait et ses yeux affamés scintillaient d'un rouge profond.

— Je me suis régala, murmura-t-il en faisant courir son ongle depuis son cou jusqu'à la naissance de ses seins. Je suis terriblement tenté.

Son doigt s'immobilisa, palpant le renflement de chair qui débordait de son corset.

Le coeur de Victoria battait si fort que ses seins tressaillaient en cadence.

Les yeux du vampire s'embrasèrent, ses pupilles devenant de plus en plus rouges et ardentes, puis s'éteignirent peu à peu tandis qu'il semblait peser le pour et le contre.

Pour finir, il se recula.

— Tu as de la chance, Vénatore, que j'attache plus de prix à ma vie qu'aux délices que tu peux m'offrir. Plus tard, peut-être, quand Vioget se sera lassé de toi... mais pour l'heure... je dois m'en tenir là.

Il avait dit cela par-dessus son épaule tout en s'éloignant. Elle poussa un soupir de soulagement quand il franchit à nouveau la porte.

Sans la protection de Sébastien – et l'influence de son grand-père – elle aurait passé un sale quart d'heure. Le comportement du vampire mettait à mal les arguments de Sébastien : il n'aurait eu aucun scrupule à posséder une femme sans défense si sa propre vie n'en avait pas dépendu.

Et maintenant, il fallait qu'elle trouve un moyen de se sortir de là.

Elle tira de toutes ses forces sur ses liens et sentit quelque chose bouger au-dessus de sa tête. À force de gigoter, elle avait réussi à déboîter la tête du lit en fer qui commençait à donner de la bande. Avec un peu de chance, elle arriverait à se détacher.

Elle tira sur ses liens en s'efforçant de faire le moins de bruit possible et sentit la corde glisser sur sa peau.

Elle tourna rapidement la tête et vit que la tête du lit bougeait.

Elle agita les jambes et fit basculer le pied du lit. *Crac*, la grille de métal lui atterrit sur les tibias. Elle grogna de douleur, et se rapprocha de la tête de lit. Si elle parvenait à bouger suffisamment ses poignets, elle pourrait scier ses liens en les frottant contre les volutes en fer forgé...

Cela lui prit très longtemps. Ses bras restés immobilisés pendant des heures la faisaient souffrir, mais elle n'était pas une Vénatore pour rien. Enfin les liens cédèrent.

Elle se redressa, se dégourdit les bras, puis s'attaqua aux liens qui entravaient ses chevilles. Sans perdre de temps, elle s'élança vers la fenêtre avec la corde qui avait servi à lui attacher les jambes.

Il était plus de midi, à en juger par la position du soleil dans le ciel. Il ne lui restait que douze heures pour regagner l'opéra de Rome et essayer de tuer Nedas.

Elle aurait pu passer par la porte et tracter les vampires – transpercer d'un coup de pieu le cœur de celui qui l'avait griffée n'aurait pas été pour lui déplaire. Mais c'était une perte de temps, sans compter qu'elle risquait de se faire capturer à nouveau.

Voyant qu'elle se trouvait au troisième étage, elle bénit Sébastien de lui avoir fourni une corde.

Une fois dehors, à la lumière du jour, les vampires ne pourraient plus la rattraper.

Elle leva la tête et aperçut au loin le dôme de la basilique Saint-Pierre. Ainsi donc, elle n'avait pas quitté Rome !

Elle baissa à nouveau les yeux, et poussa un juron en voyant Sébastien qui descendait de voiture. Elle recula, mais trop tard.

Il l'avait aperçue. Il lui adressa un petit signe de tête goguenard, comme pour saluer sa prouesse, puis s'élança vers le perron.

Il s'imaginait quoi ? Qu'elle allait rester là à l'attendre sans rien faire ?

Saisissant le pied de lit en fer forgé, Victoria le balança contre la fenêtre scellée. La vitre explosa. Un bruit de pas résonnait au loin. Il n'y avait pas une minute à perdre. Vite, elle noua la corde autour de la balustrade du minuscule balcon.

La porte de la chambre s'ouvrit à la volée et les vampires entrèrent en trombe, mais elle était déjà dehors, au soleil. Lorsque les jurons de Sébastien lui parvinrent depuis la chambre, elle avait déjà atteint le deuxième étage. Sa jupe gonflée par le vent l'empêchait de voir ce qui se passait sous elle, et le crépi ocre de la façade s'écaillait sous ses pieds lorsqu'elle essayait d'y prendre appui.

Par chance, l'immeuble donnait dans une petite cour fermée et non pas directement dans la rue, de sorte que personne n'allait donner l'alarme en voyant une femme sortir d'une fenêtre suspendue au bout d'une corde.

De grands buissons d'orties obstruaient les marches du perron et la moitié des fenêtres.

La corde ne descendait pas plus bas que le deuxième étage. Victoria leva les yeux. Sébastien n'était plus penché par-dessus la rambarde.

Elle avait le choix entre se faufiler par la fenêtre du deuxième étage et trouver un autre moyen de sortir, ou se laisser tomber en espérant qu'elle atterrirait pile poil sur le minuscule balcon du premier. Si elle rentrait à l'intérieur de la maison elle courait le risque de se retrouver face à face avec les vampires, mais se laisser tomber était tout aussi risqué.

Baissant les yeux, elle regarda par-dessus sa jupe qui lui bouchait partiellement la vue. Un espace de la taille d'un homme la séparait de l'étage inférieur.

La saillie de pierre qui coiffait la fenêtre était hors d'atteinte, mais en se tenant à bout de bras à l'extrémité de la corde et en tendant la main, elle parvint à l'agripper et à se stabiliser.

Faisant basculer son corps vers le mur en s'appuyant à demi sur l'ogive de pierre, elle lâcha la corde.

Puis se servant de la saillie comme d'un fil à plomb, elle se laissa tomber et atterrit sur le rebord de la fenêtre du premier. Sans prendre le temps d'y réfléchir à deux fois, elle enjamba la rambarde, resta un instant suspendue dans le vide puis s'élança et toucha terre, de justesse, à deux doigts d'une touffe d'orties.

En un clin d'oeil elle avait franchi le porche de la cour. Au même instant, elle entendit la porte de la maison s'ouvrir à la volée et

Sébastien qui l'appelait. Tournant au coin, elle se retrouva dans une rue étroite. Sébastien s'était élancé à sa poursuite, elle entendait ses pas qui se rapprochaient.

Mais pas question de se laisser rattraper après tout le mal qu'elle s'était donné pour s'évader.

Elle dévala la rue, s'engouffrant dans une ruelle, puis une autre et encore une autre, elle courait, courait toujours, dépassant rempailleurs, tailleurs et boulangers, jusqu'à ce que le bruit de pas derrière elle se perde dans les rumeurs de la ville.

Deux heures sonnaient à la tour du Quirinal.

Il lui restait dix heures pour agir.

*Où Monsieur Starcasset fait
la lumière sur certains points*

Il était trois heures et demie de l'après-midi, la veille du jour des morts, quand Victoria arriva en vue des ruines encore fumantes de l'opéra. Scrutant la façade partiellement détruite par les flammes, elle se demanda combien de malheureux avaient perdu la vie dans l'incendie ou sous les crocs des vampires.

Elle resserra sa cape autour de ses épaules pour dissimuler sa tenue de combat : pantalons noirs amples et tunique assortie, chaussures à semelles de cuir, solides mais aussi souples et confortables que des pantoufles, cheveux tressés.

Elle avait dissimulé eau bénite, pieux et couteaux à divers endroits de sa personne, ainsi qu'une arme nouvelle imaginée par Miro, le maître armurier du Consilium : un petit arc capable de tirer des pointes de frêne à distance.

Sachant qu'elle ne pourrait jamais s'approcher suffisamment de Nedas pour le transpercer, l'arc miniature était sa seule chance.

Sans être une tireuse d'élite, elle se savait capable d'atteindre une cible. Armée de trois piquets, son plan était de le tuer, puis, profitant du chaos que son acte ne manquerait pas de provoquer, s'emparer de l'obélisque d'Akvan. Du moins la mort de Nedas mettrait un coup d'arrêt – fut-il temporaire – à l'activation de l'obélisque et permettrait ainsi aux Vénatores d'imaginer un autre plan au cas où celui-ci échouerait.

Verbena avait manifesté plus de surprise que d'inquiétude en la voyant reparaître à la villa. Sachant qu'elle s'était esquivée la veille en compagnie de Sébastien, elle ne s'était pas inquiétée outre mesure en découvrant qu'elle avait découché.

— V'la plus d'un an qu'vous pleurez vot' marquis. Et vu comment qu'vous et M'sieur Sébastien vous faites les yeux doux, j'me suis dit qu'vous étiez sûr'ment en train de fricoter quequ'part.

Que pouvait répondre Victoria à cela ? Comme toujours sa femme de chambre avait fait preuve d'une remarquable intuition ; à cela près qu'elle ne se doutait pas que Sébastien avait d'autres plans en tête que de la séduire.

Pendant qu'elle aidait Victoria à se préparer, elle avait envoyé Oliver avertir Eustacia qu'elle était de retour et avait l'intention de se

rendre à l'opéra pour contrer Nedas. Mais en s'en revenant, le valet l'avait informé que sa tante Eustacia n'était pas chez elle.

À présent, sa principale difficulté allait être de se faufiler à l'intérieur du théâtre sans se faire remarquer par l'un des curieux qui se trouvaient là ou par un membre de la Tutela, ce qui eût été encore plus grave.

Une fois à l'intérieur, elle tâcherait de se frayer un chemin jusqu'à Nedas puis l'abattrait à distance, ni vu ni connu.

Pour ne pas attirer l'attention, Victoria contourna l'édifice d'un pas nonchalant et dépassa un bosquet qui jouxtait l'opéra. Une fois sur l'arrière, elle avisa une petite porte de service. Quand elle s'en approcha elle sentit sa nuque fraîchir.

Elle n'avait pas fait trois pas en direction de la porte, qu'elle sentit une présence derrière elle.

— Tiens donc, Victoria. Je me disais aussi. Non, ne vous arrêtez pas, continuez d'avancer tranquillement vers la porte. Je pensais que Pesaro se chargerait de vous amener. Mais c'est aussi bien ainsi.

George Starcasset la poussa du bout de l'objet dur et rond qu'il tenait plaqué sur ses reins. Un pistolet.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites, répondit Victoria d'une voix calme, bien qu'elle bouillît intérieurement de s'être laissée prendre par surprise.

Du moins l'entraînait-il dans la direction qu'elle avait choisie.

— Nous avons des doutes à votre sujet, raison pour laquelle je vous ai invitée à Claythorne – ainsi que Polidori et Vioget pour attirer les vampires. Il est vrai qu'à l'époque j'ignorais que vous et lui étiez aussi proches – il la poussa à nouveau, sans ménagement. Mais ne vous ayant jamais vue en action, je ne pouvais que conjecturer. Par ici.

Un rapide coup d'oeil par-dessus son épaule lui confirma qu'il ne plaisantait pas. Son sourire enfantin avait fait place à une expression fanatique et butée.

— Que voulez-vous dire par là, George ? demanda-t-elle lorsqu'ils furent devant la porte.

Elle n'arrivait pas à croire que le frère de son amie était un membre de la Tutela. Il la poussa à nouveau avec le bout de son arme, ce qu'elle interpréta comme une invitation à ouvrir la porte. Elle fit tourner la poignée.

— Que vous êtes une Vénatore, évidemment. Ne le niez pas, ma jolie, dit-il en refermant la porte derrière eux, et en abaissant le canon de son arme. Nous avons des doutes, mais étant donné que Lilith avait quitté Londres en emmenant tout son monde avec elle, nous ne pouvions pas en avoir le coeur net.

Heureusement pour elle, il était soûl comme une barrique le soir

où les vampires avaient attaqué Claythorne et n'avait rien vu de ce qui s'était passé. Avait-il avoué à la Tutela qu'il était trop ivre pour pouvoir l'observer ? Et si oui, s'était-il fait taper sur les doigts ? Bien fait pour lui.

— Lilith ? Elle l'aurait su, naturellement. C'est amusant, quand on y pense, que vous ayez été obligé de me traquer jusqu'en Italie pour me démasquer.

Se tournant légèrement, elle remarqua qu'il portait une sacoche à l'épaule.

— Possible, mais étant donné le peu d'estime entre elle et Nedas, elle n'aurait pas cherché à le protéger. Ils s'entendent comme chien et chat. Par ici, ma chère.

Il pointa son pistolet vers la droite.

— Ils vont être ravis d'apprendre que vous êtes déjà là. Victoria tendait l'oreille. Plus longtemps ils seraient seuls et plus elle aurait de chances de pouvoir lui échapper. À présent, des pointes de glace lui picotaient la nuque. L'endroit grouillait de vampires.

Ses doigts la démangeaient de s'emparer d'un pieu de frêne, mais ce n'était pas l'arme qui convenait pour se débarrasser de George.

En outre, truchider un mortel, si violent soit-il, lui posait un cas de conscience. En particulier quand ce dernier était le frère de sa meilleure amie.

Elle allait devoir trouver un moyen de se débarrasser de lui sans faire couler le sang.

Heureusement, elle portait toujours sa cape, sans quoi il l'aurait à coup sûr délestée de la petite arbalète suspendue à son épaule. À en juger par la façon dont il tenait son pistolet, George Starcasset n'était pas habitué à se servir d'une arme à feu.

— Ici, dit-il en lui indiquant une petite porte. Nous avons un petit peu de temps à tuer, avant de gagner le sous-sol.

Il lui décocha un sourire qui l'aurait fait frissonner des pieds à la tête s'il lui avait été adressé par quelqu'un de plus menaçant.

Une fois à l'intérieur du local exigu, il l'obligea à reculer, puis, sans cesser de la tenir enroulé, verrouilla la porte.

— Et maintenant, pas un bruit. Ne m'obligez pas à me servir de ceci. J'aimerais mieux ne pas voir rappliquer une horde de vampires attirés par l'odeur du sang. Ôtez votre cape.

Victoria se débarrassa de son arbalète en même temps que de sa cape, puis la roula en boule et la laissa tomber à terre.

Il n'y avait qu'une chaise dans la pièce – ce qui n'était pas des plus pratique pour se livrer à l'exercice qu'il avait en tête.

— Étiez-vous vraiment ivre quand vous êtes entré dans ma chambre à Claythorne ?

À sa surprise, il parut gêné et rougit légèrement. Il balaya sa

remarque d'un geste de la main dans laquelle il tenait son pistolet.

— Ce n'est que lorsque j'ai eu descendu une bouteille de cognac que j'ai réalisé que Vioget m'avait poussé à boire... après quoi, il m'a laissé entendre que vous attendiez ma visite et m'a aidé à monter jusqu'à votre chambre.

Victoria ressentit de l'agacement. Ainsi donc c'était Sébastien qui (contrairement à ce qu'il affirmait) avait incité George à venir la retrouver dans sa chambre !

— Oui, c'est plus ou moins ce qu'il m'a laissé entendre, dit-elle en se demandant s'il était aussi naïf quand il était à jeun et armé d'un pistolet.

Le pistolet s'affaissa légèrement et sa mâchoire se détendit.

— Il m'avait semblé voir des signes d'encouragement, mais on ne peut jamais être certain de rien avec les dames de la bonne société. C'est l'autre raison pour laquelle je vous ai invitée à Claythorne. J'avais remarqué que vous me regardiez avec insistance quand nous nous croisions dans des soirées. Même quand vous étiez mariée.

Victoria faillit éclater de rire. Quand elle était mariée, elle n'avait d'yeux que pour Phillip. Et certainement pas pour ce jeune blanc-bec.

— Quand vous m'avez invitée à Claythorne, je sortais d'année de deuil. Aussi, je ne voulais pas avoir l'air trop... frivole.

Elle lui décocha le sourire qui tue – celui dont elle avait usé avec succès sur Sébastien une semaine auparavant.

— Et je sais que vous n'aviez pas besoin d'avoir un coup dans le nez pour vous faufiler dans ma chambre.

Une expression affamée se peignit sur les traits de George. Il fit un pas dans sa direction, mais elle tint bon, même quand il appliqua le canon de son pistolet sous son menton et se pencha pour l'embrasser.

Elle s'attendait à un baiser maladroit et fruste de la part d'un tel novice.

Mais à sa surprise, elle découvrit qu'en d'autres circonstances – s'il ne lui avait pas inspiré un profond dégoût et si elle avait été moins préoccupée – elle y aurait peut-être pris du plaisir. Peut-être.

Et c'était là toute la différence entre lui et Sébastien. Même quand elle était furieuse contre Sébastien, elle le désirait. *Maudit séducteur.*

Cependant, elle répondit au baiser de George avec un certain enthousiasme – c'était la seule façon de le désarmer. Quand la main qu'il avait de libre commença à se montrer entreprenante, elle se recula et demanda :

— Vous êtes membre de la Tutela ?

— Naturellement ! J'ai atteint le troisième niveau, répondit-il en commençant à lui palper les seins.

Songeant qu'il ne fallait surtout pas le freiner dans sa lancée, elle murmura d'une voix aguicheuse :

— J'aimerais tant que vous me montriez votre marque.—Vous y tenez vraiment ? Cependant...

Il plonge une main dans la sacoche qu'il portait à l'épaule et en ressortit une corde.

— Je suis navré de vous imposer cela, très chère, mais je dois prendre des précautions.

C'était le moment qu'elle attendait. Victoria abaissa la tête puis la releva et le percuta de toutes ses forces sous la mâchoire tandis que son coude l'atteignait à l'abdomen.

Ses dents se refermèrent avec un claquement douloureux, l'air jaillit avec un *woufff* de ses poumons et il s'écroula à terre comme un sac de pierres.

Victoria empocha le pistolet, ligota fermement George Starcasset, puis balança son corps inerte sur son épaule et remonta en hâte l'étroit corridor jusqu'à la sortie. Une fois dehors, elle le largua sans cérémonie au milieu des fourrés derrière le monticule qui jouxtait la porte.

Il ne risquait pas de reprendre connaissance de sitôt et si on le découvrait, personne ne ferait le lien avec elle.

Une fois George mis hors d'état de nuire, elle regagna en vitesse le réduit où elle avait laissé sa cape et son arbalète. Il était plus de quatre heures. Dans deux heures, le soleil allait se coucher.

George avait parlé de « gagner le sous-sol », mais quelle direction devait-elle prendre ?

Le grincement de la porte par laquelle elle venait d'entrer la mit en alerte. Victoria appliqua son oeil sur une fente dans la porte et scruta le couloir.

Un homme grand et blond longeait le corridor d'un pas tranquille. Sébastien.

Enfin... l'occasion lui était donnée de le surprendre à son tour. Victoria sortit du réduit et se planta devant lui.

— Sébastien ! Et moi qui croyais que vous étiez encore en train de me chercher aux quatre coins de Rome.

— Ma chère, si vous espériez me faire sursauter d'effroi en surgissant comme un diable hors de sa boîte, c'est raté. Je vous ai vue déposer votre... colis... dehors, dans les buissons, il y a quelques instants. Et j'ai pris sur moi de faire évacuer Monsieur Starcasset par mon cocher afin d'empêcher toute tentative d'intervention de sa part. Et voilà que je vous trouve devant moi sans avoir besoin de vous chercher.

Bisque ! N'arriverait-elle donc jamais à le prendre de court ?

— J'espère que vous n'êtes pas ici pour me neutraliser. Vous avez vu comment cela s'est terminé la dernière fois que vous avez essayé.

Il la regarda fixement, et elle fut surprise de voir de la complicité dans ses yeux.

— Je sais que ce n'est pas raisonnable, mais je ne vais rien faire pour vous arrêter. Cependant, je vais vous escorter si vous êtes certaine de vouloir poursuivre dans cette voie. Après tout, il est peut-être écrit que vous deviez être présente.

— Nedas va activer l'obélisque d'Akvan, et moi, je vais faire de mon mieux pour l'en empêcher. Que pensez-vous qu'il puisse arriver ?

— Je l'ignore précisément, mais je crains que ce ne soit pas une chose plaisante à voir. Tout ce que fait Nedas est généralement répugnant.

— Pourriez-vous me dire comment y aller, ou serait-ce trop vous demander ?

Il lui sourit, mais comme à contrecœur.

— J'ai une meilleure idée. Je connais un endroit où vous pourrez observer sans être vue.

Victoria songea à son arbalète et à ses pointes de frêne. En passant inaperçue, elle avait des chances d'atteindre sa cible.

— Allons-y, dit-elle, avant d'ajouter : Merci, Sébastien. Il secoua la tête.

— Ne me remerciez pas, vous risqueriez de le regretter.

Victoria s'accroupit pour suivre Sébastien à l'intérieur d'un long boyau étroit dont elle en émergea pour se retrouver très haut en surplomb de la scène.

Ce n'était pas la scène sur laquelle s'était joué l'opéra qu'elle avait vu deux jours plus tôt. Il n'y avait ni loges ni fauteuils de velours rouge, ni aucun ornement en or ou en marbre. Juste des panneaux de bois grossièrement enduits de plâtre. Au-dessus de sa tête, une petite fenêtre ajourait le plafond traversé de poutrelles couvertes de toiles d'araignée.

— Où sommes-nous ? murmura-t-elle à l'oreille de Sébastien.

— Dans la salle de répétition, au sous-sol du théâtre, répondit-il sur le même ton feutré.

Elle baissa à nouveau les yeux et vit des hommes – des vampires pour la plupart – qui se rassemblaient sur le devant de la scène. La morsure du froid sur sa nuque, loin de diminuer, lui faisait l'effet d'une brûlure.

Victoria allait parler à nouveau quand Sébastien lui fit signe de se taire. Au même instant, quelque chose changea. L'air s'épaissit, se chargeant d'une odeur malfaisante aux relents ferrugineux.

Un homme s'approchait de la scène tandis que les autres, membres de la Tutela et vampires, se fendaient pour le laisser passer.

Bien qu'elle ne pût le voir que partiellement, elle enregistra l'image d'une chevelure noire coupée presque au ras du crâne et d'un

visage basané aux épais sourcils. *A priori*, il semblait avoir le même âge qu'elle, vingt ans et des poussières.

Ses lèvres étaient étroites et pincées et le blanc de ses yeux était si blanc qu'il luisait presque.

Il ne ressemblait en rien à sa mère, dont la peau était d'une blancheur presque translucide et dont les cheveux formaient des boucles d'un rouge cuivré aux reflets couleur rubis.

C'était Nedas, le fils de Lilith. Il émanait de lui une telle malfaisance qu'on avait envie de s'épousseter pour la chasser au loin.

Victoria était si absorbée par ses pensées qu'elle ne remarqua pas d'emblée Max parmi les trois hommes qui étaient venus rejoindre Nedas sur scène.

Elle dut avoir un haut-le-corps, car Sébastien lui toucha le bras pour la réconforter.

La réconforter. S'il y avait bien une chose dont elle n'avait pas besoin, c'était de réconfort.

Ignorant Sébastien, elle regarda Max dont les beaux traits sévères s'étaient adoucis. Il riait d'une plaisanterie de Nedas en rejetant la tête en arrière.

Concentre-toi, se dit-elle en s'efforçant de contrôler l'avalanche de sentiments et de sensations qui s'abattaient sur elle. Brave Sébastien : il lui avait indiqué la cachette idéale d'où mener sa tentative d'assassinat. Ils étaient si haut perchés dans les cintres que même l'oeil aiguisé de Max n'aurait pas pu détecter leur présence.

Sauf s'il était au courant, naturellement... Soudain, la pensée l'effleura qu'il s'était peut-être entendu avec Sébastien pour lui tendre un piège... en feignant un enlèvement pour lui faire croire qu'ils voulaient l'empêcher de venir ici.

Était-ce pour cela que George n'avait pas paru le moins du monde surpris de la trouver là ? N'avait-il pas dit qu'il pensait que Max allait se charger de l'amener ?

Victoria sentit son estomac se nouer. Non. Si Max avait voulu se débarrasser d'elle, il ne l'aurait pas aidée à s'échapper de l'opéra deux jours plus tôt.

Cette pensée en appela une autre, et elle se mit à scruter le petit groupe de vampires pour voir si elle n'apercevait pas l'Impérial qu'elle avait croisé à Claythorne.

Elle ne le vit pas, mais reconnut Regalado, et constata que ses yeux rougeoyaient. Ainsi donc il avait été transformé.

Victoria aperçut sa fille, Sara, sa capuche à demi rabattue sur ses yeux, qui se tenait discrètement à l'orée du groupe en compagnie d'une autre personne. Si Sara n'avait pas brièvement relevé la tête pour parler avec Max, elle ne l'aurait pas reconnue.

Victoria réalisa soudain que les conversations avaient cessé. Nedas

venait de prendre la parole. Elle constata également que rien qui pût ressembler à l'obélisque d'Akvan n'était visible dans les parages.

Elle ne savait pas au juste à quoi elle ressemblait, mais Wayren semblait penser qu'il s'agissait d'un objet de grande taille en obsidienne.

Certainement pas un colifichet qui puisse tenir dans une poche ou sous un manteau.

S'ils étaient sur le point d'activer l'obélisque, où était-elle donc ? Était-il possible que l'activation ait déjà eu lieu ?

— Ce soir, nous célébrons le retour parmi nous d'un des membres de notre congrégation. Un Venatore qui m'a prouvé que son désir de se joindre de nouveau à nous était sincère, déclara Nedas.

Sa voix, bien que peu puissante, pénétrait chaque recoin de la salle, insidieuse et mauvaise. Victoria captait sans effort et avec clarté chacune de ses paroles.

— Il ne lui reste plus qu'à accomplir une épreuve pour nous prouver sa loyauté et ainsi prendre la place qui lui revient à mes côtés. L'enrôlement d'un Venatore dans ma garde rapprochée est un gage de succès pour notre entreprise, en particulier ce soir, après que l'obélisque d'Akvanait été activé.

Il se tourna vers Max, qui était resté seul avec lui sur la scène.

— Il y a très longtemps, tu as tourné le dos à la Tutela dont tu étais membre pour devenir un Venatore et te tailler une réputation de légende en tant que pourfendeur de vampires. Et puis, il y a quelques mois déjà, tu es venu me trouver pour me faire part de ton désir de rejoindre à nouveau nos rangs. Tu savais que j'aurais pu te tuer sur le coup.

Ses lèvres étroites s'étirèrent en un sourire malicieux.

— Mais quand j'ai vu que tu portais dans ta chair la marque de ma chère mère, et que c'était elle qui t'envoyait à nous, j'ai compris qu'il s'agissait là d'une occasion inespérée pour la Tutela. Bienvenu parmi nous !

Max fit un pas en avant, salua Nedas d'un petit signe de tête et dit d'une voix mielleuse, que Victoria ne lui connaissait pas :

— Ô Grand Premier, je suis honoré que tu m'aies permis de te prouver ma loyauté. Les épreuves que tu m'as imposées n'étaient ni simples ni faciles – et j'ai même découvert que jamais aucun autre membre de la Tutela n'y avait été soumis. Mais je sais que tu l'as fait pour me punir de t'avoir trahi en devenant Vénatore, et que sans l'intervention de ton estimée mère, Sa Majesté la reine Lilith, tu ne m'aurais jamais octroyé le droit de faire mes preuves. J'espère que la dernière épreuve que je vais subir ce soir achèvera de te convaincre de mon adhésion pleine et entière à la Tutela.

Victoria observait la scène, horrifiée. Non, tout ceci n'était qu'une

comédie de la part de Max. Même sa voix était contrefaite.

Mais était-il possible qu'il ait été envoyé par Lilith ?

Ses doigts se crispèrent, l'arbalète et les flèches oubliées, tandis qu'une effroyable fascination s'emparait d'elle. Son coeur battait frénétiquement dans sa poitrine, sa gorge était si sèche qu'elle ne parvenait pas à déglutir.

— Max, qu'es-tu en train de faire ?

Un rire lui parvint. Nedas et Max étaient en train de plaisanter entre eux. Puis Nedas s'approcha du bord de la scène et déclara :

— L'heure est venue ! Où est donc la femme Vénatote que nous aimons tant ?

Victoria eut l'impression que son corps devenait de glace. Elle se tourna vers Sébastien, en proie à une fureur incontrôlable. Il était tout entier absorbé par la scène qui se jouait sous eux, comme elle l'était elle-même quelques instants plus tôt. Victoria resserra ses doigts autour de son arbalète, prête à lui transpercer le coeur d'une flèche pour lui faire payer sa trahison, puis se rendit compte que rien ne se passait. Personne n'avait levé la tête vers l'endroit où elle se cachait, personne ne se précipitait à l'assaut des cintres pour essayer de l'attraper.

Elle vit alors une silhouette noire et frêle que le groupe poussait en direction de la scène. Elle se tenait à côté de Sara, quelques instants plus tôt, avec sa capuche rabattue devant ses yeux. Lorsqu'elle entra dans la lumière, Victoria la reconnut instantanément.

La Vénatote qu'ils réclamaient n'était pas Victoria, mais Eustacia !

Elle déglutit avec force, comme pour ravalier sa surprise. Elle vit sa tante repousser les mains qui cherchaient à l'agripper et s'avança la tête haute pour gravir les trois marches qui menaient à la scène.

C'est à peine si Victoria arrivait à respirer. Elle n'osait pas même battre des paupières.

Eustacia se tenait aussi droite et fière que le lui permettait sa petite taille. Ses cheveux noirs étaient rassemblés en un chignon tout simple et dépourvu d'ornements. Sa cape tomba à ses pieds, révélant une robe noire, et Victoria vit qu'elle avait les mains attachées dans le dos.

— Nedas. Enfin, nous nous rencontrons, dit tante Eustacia d'une voix calme mais sonore.

— Enfin, et malheureusement, car notre rencontre n'aura été que de courte durée, fit-il avec un sourire sans humour.

— Tout instant, si bref soit-il, en votre présence, est trop long à mon goût. Je prie chaque jour pour que vous et vos semblables soyez anéantis.

— Malheureusement pour vous, mes désirs vont être exaucés avant les vôtres.

Victoria retint son souffle. Pouvait-elle intervenir d'une façon ou d'une autre dans ce qui allait se passer ?

Elle regarda Max. Son visage était plus impassible et inexpressif que jamais. Grand, large d'épaules et ténébreux, il dominait tante Eustacia et Nedas de toute sa hauteur.

Mais oui, bien sûr, Max et tante Eustacia étaient de mèche. En décidant d'intervenir, Victoria risquait de tout faire échouer.

— À présent, Maximilian Pesaro, tu vas devoir nous prouver ta loyauté en nous faisant don de l'un des tiens. Ton destin sera à jamais lié à celui de la Tutela lorsque tu auras accompli cette dernière épreuve, dit Nedas en lui tendant une longue lame étincelante.

Même de là où elle se trouvait, Victoria pouvait voir que la lame était lourde et aiguisée. Son cœur battait à tout rompre et un liquide brûlant remontait dans sa gorge.

Max prit l'épée, la fit tourner un instant dans l'air, puis testa le tranchant de la lame avec le gras du pouce, faisant jaillir une minuscule goutte de sang.

Victoria se figea, prête à venir en aide à Max et à sa tante en cas de besoin.

— Exécute-la.

Max se tourna vers Eustacia. Droite, les mains attachées dans le dos, elle le regardait calmement. Victoria voyait le mouvement régulier de sa respiration. La tension était à son comble.

Max saisit le pommeau de l'épée, l'ajusta à sa paume, puis la souleva à deux mains, comme s'il s'apprêtait à se lancer dans une bataille. Son visage ne trahissait pas plus d'émotion que s'il avait été de pierre. Sa bouche était figée en une ligne droite. Ses cheveux, attachés en queue-de-cheval, laissaient voir la totalité de son visage impassible.

Il avala sa salive. Victoria vit bouger sa pomme d'Adam. Puis ses épaules et sa poitrine se soulevèrent tandis qu'il emplissait d'air ses poumons. Il rejeta les bras en arrière, coudes plies, puis frappa de toute la force de sa lame.

Quand l'épée scintilla dans la lumière, décrivant un grand arc argenté. Victoria retint son souffle, s'attendant à voir tante Eustacia se libérer de ses liens et se jeter dans l'action avec Max.

Une grimace d'horreur assombrit les traits de Max, il laissa échapper un geignement guttural, puis ses yeux se fermèrent et il frappa. Tante Eustacia s'affaissa sans bruit sur le sol tandis que sa tête roulait à terre à ses côtés. Le sang gicla en gerbe, aspergeant le plancher et les jambes de Max.

Quand Victoria réalisa que sa tante était morte et gisait dans une mare de sang, la flèche qu'elle tenait à la main lui échappa et tomba sur la scène juste au-dessous d'elle.

Le supplice

Victoria était complètement engourdie. Hormis sa nuque glacée, le reste de son corps était dépourvu de sensation. Elle ne voyait rien d'autre qu'un brouillard rouge à l'orée de son champ de vision.

Et Max. Max tenant l'épée sanglante qui avait décapité sa tante. Max le visage éclaboussé de sang.

Max qui la regardait, abasourdi, et dont les traits pâlirent dès qu'il la reconnut.

Une seconde, deux tout au plus, s'était écoulée entre cet instant d'intense émotion et celui où les vampires et la Tutela levèrent les yeux vers les cintres. Aussitôt, ils tentèrent l'assaut. Prenant appui les uns sur les autres ils commencèrent à escalader les murs de brique en s'agrippant aux anfractuosités et aux lambris. Derrière elle, Victoria entendit un bruit de pas précipités et des éclats de voix. D'ici peu, ils l'auraient rejointe.

Comme elle armait son arc, elle réalisa que Sébastien n'était plus avec elle. Mais quelle importance ? Elle allait tuer Nedas de toute façon, et ensuite Max.

Cette fois, il n'était plus question de savoir s'il était juste ou non d'user de sa force pour tuer un mortel, songea-t-elle avec une froide détermination.

Il fallait qu'elle se concentre sur sa mission.

Plus tard, elle prendrait le temps de pleurer la mort de sa tante. Mais pour l'heure, elle devait la venger.

La flèche, une fois placée dans le point d'encochage, Victoria banda son arc. Debout sur la scène, Nedas la regardait, un sourire plein de morgue aux lèvres.

Elle visa son coeur et tira. Mais juste au moment où l'arc crachait la flèche, Victoria sentit des mains qui l'agrippaient et essayaient de la tirer hors de la petite plateforme sur laquelle elle se tenait accroupie.

Elle culbuta et se retrouva suspendue dans le vide au-dessus de la scène tandis qu'une multitude de mains s'agrippaient à elle.

Une douleur atroce explosa dans son corps lorsqu'elle atterrit sur ses deux jambes sur la scène.

Elle se débattit comme une forcenée, distribuant coups de pied et de poing à la volée, puis sa vue se brouilla... et elle sombra dans le noir, n'emportant avec elle qu'une seule pensée : elle haïssait Max.

Max le traître.

Elle rouvrit les yeux quand elle sentit des mains sur elle. Le chaos s'était tu. Nedas se tenait au-dessus d'elle.

Il était encore plus terrifiant et répugnant de près, exhalant une odeur fade et poussiéreuse qui rappelait les os brûlés et la viande pourrie. Elle sentit son estomac se soulever.

Mais pas question de se laisser aller. Sa tante avait fait preuve d'un immense courage en allant vers la mort d'un pas digne et la tête haute. Victoria rassembla toute son énergie, puisant des forces dans la rage et le mépris qu'elle éprouvait pour l'homme qui jadis s'était battu à ses côtés et qui avait trahi sa confiance.

— L'autre femelle Vénatore, je présume, dit Nedas en la taquinant avec le bout de son soulier.

Il avait sorti ses crocs. La flèche qu'elle avait tirée avait manifestement raté sa cible.

— Mais celle-ci est beaucoup plus jolie et plus fraîche que l'autre.

Il avait les mêmes yeux bleus cerclés de rouge rubis que sa mère. Victoria tourna la tête et son regard tomba sur Max.

L'espace d'un court instant, le masque de pierre froid et arrogant se fissura, laissant apparaître une immense souffrance. Mais très vite il reprit sa froideur habituelle.

— Elle n'est pas dangereuse, dit-il. Pourquoi crois-tu que j'aie choisi l'autre ?

— Allez en enfer, murmura Victoria à l'adresse Max. Il soutint son regard sans tiquer, sans chercher à esquiver sa colère.

— Pas dangereuse, répéta Nedas en la scrutant avec curiosité. Non, la femme qui a combattu et tué deux de mes Gardiens et un Impérial n'est pas dangereuse. Pas dangereuse, la femme qui a échappé à cinq vampires alors même qu'ils étaient en train de se repaître d'elle, à la réunion de la Tutela. Non, en effet, dit-il en se tournant vers Max. Elle n'est pas dangereuse.

Max haussa un sourcil étonné.

— Fichtre ! Elle aura beaucoup progressé au cours de l'année qui s'est écoulée.

Nedas la regarda. Pour ne pas risquer de tomber sous son emprise, elle fixa son regard sur ses cils épais et noirs et si longs qu'ils frottaient contre ses sourcils broussailleux quand il ouvrait toutes grandes ses paupières.

Nedas était aussi grand qu'elle et il n'avait pas besoin de baisser beaucoup la tête pour la regarder dans les yeux. Il l'avait empoignée par le bras, mais elle ne chercha pas à se débattre. C'eût été une victoire trop superficielle et trop brève. Mieux valait qu'il s'imaginer qu'elle était pétrifiée par la peur. Ou sous l'emprise hypnotique de ses prunelles.

— Je pourrais la tuer sur-le-champ, ou t'en laisser le soin, Max – ta première mission en tant que membre de ma garde rapprochée... mais je crois que je vais imiter ma chère mère et réserver cette ravissante Vénatore à mon usage personnel. De toute façon, d'ici peu, elle ne sera plus bonne à grand-chose. L'avènement de l'obélisque d'Akvan va réduire les Vénatores à l'impuissance. Il lui sourit à nouveau.

— Et que dirais-tu de bénéficier de ma protection, comme ton collègue ici présent ?

Victoria ne lui fit pas l'honneur de lui répondre. À quoi bon ? Elle avait mieux à faire que se livrer à une joute oratoire avec le prince des vampires.

Visiblement irrité par son mutisme, Nedas ordonna :

— Désarmez-la !

Dieu merci, Max ne prit pas part à l'opération lorsqu'ils la délestèrent de ses piquets de frêne, de son eau bénite et des couteaux cachés à différents endroits de sa personne. Elle ruait, se débattait furieusement. Elle savait que c'était peine perdue, mais elle ne supportait pas de sentir leurs sales pattes sur elle. Ils y mirent tant de zèle qu'ils réussirent même à trouver la fiole d'eau bénite et le piquet de frêne dissimulés sous sa tresse.

Avant même qu'elle ait pu comprendre ce qui lui arrivait, une douleur atroce lui transperça le nombril. Ils lui avaient arraché sa *vis bulla*.

Elle laissa échapper un long gémissement, soudain privée de force et d'énergie, puis sentit qu'elle sombrait dans un puits noir, là où le chagrin et la douleur n'existent pas.

*Lady Rockley est décidée**à faire couler le sang*

Quand elle s'éveilla, Victoria était seule dans le noir. Elle était épuisée et courbatue. Ses bras, trop faibles, flanchèrent quand elle voulut se relever. S'obligeant à respirer calmement, elle tenta de discerner des ombres dans l'obscurité.

Puis la scène lui revint dans toute son horreur et son abjection. Le sifflement de la lame fendant l'air. Les mains innombrables la tirant et la poussant. Les yeux bleus cerclés de rouge. La douleur cuisante de la chair déchirée.

Pas étonnant qu'elle se sente si mal en point. Sans sa *vis bulla*, elle n'était qu'une simple femme sans défense.

Depuis plus d'un an qu'elle portait sa *vis bulla*, elle avait oublié combien son amulette lui apportait de force et de vitalité, et combien elle lui conférait de liberté.

Elle tenta à nouveau de bouger les bras et y parvint. Ils n'étaient pas entravés. Et ses jambes non plus. Ses geôliers l'avaient manifestement déposée comme un vulgaire paquet à même le sol dans une sorte de cagibi.

Pourquoi l'auraient-ils ligotée, dès l'instant qu'elle n'était plus dangereuse.

Car à en croire Max, elle ne l'avait jamais été, même avant qu'ils lui enlèvent sa *vis bulla*.

Soudain, elle sentit sa colère revenir au galop. Sa respiration s'accéléra et elle s'obligea à se calmer, chassant au loin les mauvaises pensées.

Le moment venu, elle réglerait ses comptes avec Max.

Mais dans l'immédiat, il lui fallait trouver un moyen de se sortir de là.

Quelle heure était-il ? Les vampires étaient-ils occupés en ce moment même à activer l'obélisque d'Akvan pour faire jaillir toute la force de son pouvoir maléfique et réduire du même coup les Vénatores à l'impuissance ?

Tout doucement, elle se mit sur ses pieds en prenant appui sur le mur. Mais ses genoux et sa tête refusaient de coopérer et elle retomba à terre. Il faisait noir comme dans un four, mais en tâtant les murs, elle avait senti des pierres et du mortier sous ses doigts. Ce qui semblait indiquer qu'elle était toujours quelque part à l'intérieur de

l'opéra.

Elle fit le tour de la pièce en rampant, et se cogna dans quelque chose qui ressemblait à un lit de camp ou à un gros fauteuil. Deux des murs étaient en pierre et les deux autres étaient lambrissés. L'un d'eux comportait une porte.

À peine avait-elle posé la main sur la poignée de la porte qu'elle entendit un bruit de pas au-dessus de sa tête. Elle était enfermée dans un réduit sous un escalier.

Elle n'eut pas le temps de se demander si les pas étaient ceux d'un geôlier venu la chercher, car presque aussitôt la porte trembla légèrement et s'ouvrit.

Max se faufila à l'intérieur et referma la porte derrière lui.

— Vous !

La colère de Victoria éclata d'un seul coup, lui donnant un sursaut de vigueur qui l'aida à se remettre sur ses pieds. Elle se mit à lui marteler la poitrine et la figure à coups de poing.

— En voilà assez, et pour l'amour du ciel, ne faites pas tant de bruit, dit-il en la saisissant par les poignets. Vous perdez votre temps et votre énergie.

Il fit un croc-en-jambe qui la déséquilibra. S'il ne l'avait pas tenue, elle se serait affalée par terre.

— Depuis quand êtes-vous membre de la Tutela ? siffla-t-elle entre ses dents. Vous êtes un traître et un assassin.

Son visage était vide de toute expression.

— Vous avez entendu ce qu'a dit Nedas. J'étais membre de la Tutela avant d'être Vénatore.

— Et c'est moi que vous allez assassiner à présent ? Des frissons de terreur et de fatigue lui parcouraient l'échine, mais elle ne voulait pas qu'il voie sa faiblesse. Ses mâchoires tremblaient et elle devait faire un effort pour articuler correctement.

— Quelle récompense vous a donc promis Nedas pour assassiner une Vénatore ?

Il lui donna une petite secousse qui fit dodeliner sa tête. Puis comme pour reprendre contenance, il la repoussa et la regarda tomber à la renverse sur le lit de camp.

— Vous avez exactement dix minutes pour sortir d'ici. Sans quoi vous allez vous retrouver dans une situation infiniment moins enviable que celle de votre tante.

Il lui tendit la main pour l'aider à se relever de la paille, mais elle se déroba en pivotant et atterrit sur le plancher.

— Ne me touchez pas !

Ignorant son injonction, il la releva sans ménagement et la fit asseoir sur le petit lit.

— Victoria, vous devez sortir d'ici. Ce n'est pas le moment déjouer

les femmes outragées.

— Quand je vous aurai tué, et Nedas avec, je partirai avec joie.

— Vous oubliez que vous ne tenez pas sur vos jambes. Vous ne pourrez pas tuer Nedas. Pas maintenant, lui dit-il d'une voix coupante.

Max était en train de déboutonner sa chemise.

— Que faites-vous ? demanda Victoria, stupéfaite.

— Il a déjà commencé à activer l'obélisque. Personne ne pourra l'arrêter. Et après cela Victoria, vous allez avoir beaucoup à faire. Songez-y, au lieu de crier vengeance.

Il avançait dans sa direction. Elle se recula en voyant l'expression butée de son visage, ses lèvres serrées en une ligne étroite et ses yeux noirs pleins de colère.

Bon sang, mais elle était une Vénatore. Avec ou sans sa *vis bulla*, elle était une Vénatore !

Il vint s'asseoir à côté d'elle et lui saisit le poignet. Elle sentit ses doigts glisser sous sa chemise déboutonnée, survoler la toison soyeuse puis entrer en contact avec un objet métallique.

Sa *vis bulla*. Instantanément, Victoria sentit une vague d'énergie la parcourir. Les mouches noires devant ses yeux, s'envolèrent, laissant entrer la lumière. La douleur fit place à une gêne légère. Même la déchirure de son nombril là où elle portait jadis son amulette avait cessé de la lancer.

Victoria réalisa que sa main était plaquée sur la peau nue de Max. L'étoffe de sa chemise frôlait son poignet à chaque inspiration et elle sentait les battements vigoureux de son coeur sous sa main. Sa peau était chaude. Un coup d'oeil furtif à l'ouverture de sa chemise lui indiqua qu'une toison noire et dense lui couvrait le torse.

Il avait fermé les yeux et se tenait immobile, la bouche pincée. Elle se demanda si le flux d'énergie qu'il lui transmettait l'affaiblissait.

Elle vit sa mâchoire tressauter une ou deux fois. Il se savait observé. Il ouvrit les paupières. Elle détourna les yeux, soudain embarrassée de le savoir si près.

— Vous vous sentez mieux ? demanda-t-il, non pas avec sollicitude mais comme s'il lui tardait de s'en aller.

— Suffisamment pour vous défier en duel.

Mais dès qu'elle ôta sa main, elle sentit une perte de vigueur.

Il reboutonna sa chemise.

— Levez-vous, lui dit-il.

Elle réussit à se lever, même sans l'aide de sa *vis bulla*. Elle se sentait nettement plus vaillante. Sa tête avait cessé de tourner et elle y voyait clair.

— Quand vous sortirez d'ici, prenez à droite puis longez le couloir jusqu'à ce que vous trouviez un escalier qui mène à l'étage principal de

ce qui reste du théâtre.

Il jeta un pieu et un pistolet sur le lit.

— Prenez-les et filez d'ici. Il faut que je parte avant qu'on ne remarque mon absence. J'espère que vous allez saisir la chance que je vous donne – pour la deuxième fois – et partir.

— Je vous hais, Max, dit Victoria en s'emparant du pistolet.

Elle l'arma et le pointa sur sa poitrine. Elle avait acquis une certaine aisance avec les armes à feu depuis qu'elle s'était servie d'un pistolet pour échapper à Lilith l'an passé. L'arme était lourde, mais elle la tenait bien en main. Quelques instants plus tôt, elle aurait tiré sans hésiter.

— Je ne ferai rien qui vous agrée.

— Ce que vous pouvez penser de moi m'indiffère, répondit-il, d'une voix légèrement impatiente. Allons Victoria, me tuer maintenant n'arrangera pas les choses. Sans compter que des coups de feu vont les faire rappliquer ici en un clin d'oeil.

Un sourire moqueur effleura ses lèvres.

— Pourquoi croyez-vous que je vous ai donné un pistolet et pas un couteau ?

— Pourquoi l'avez-vous tuée ?

Malgré elle, elle sentit les larmes lui monter aux yeux.

— C'était elle ou vous, dit Max en sortant de la pièce et en refermant doucement la porte derrière lui.

Essuyant ses larmes, Victoria s'empara du piquet et se lança à sa poursuite, mais la porte refusa de s'ouvrir et elle dut tirer à nouveau sur la poignée pour la faire pivoter sur ses gonds.

Dehors, il faisait noir comme dans un four. Saisissant la lanterne que Max avait laissée derrière lui, elle sortit.

Mais au lieu de prendre à droite, ainsi qu'il le lui avait ordonné, elle grimpa subrepticement l'escalier. Elle allait rester cachée, en sécurité... et observer. Elle voulait être sûre que Max lui avait dit la vérité. Et qui sait si elle ne pourrait pas intervenir à un moment ou à un autre.

Un léger grincement lui parvint, lui indiquant la direction à prendre. Arrivée à l'étage, elle s'enfila dans un couloir légèrement éclairé et souffla sa lanterne. Elle dépassa une porte entrebâillée. Elle jeta un rapide coup d'oeil à l'intérieur, c'était un vestiaire. Une odeur de fumée emplissait l'air. Elle continua de filer à pas de loup pour essayer de rattraper Max, jusqu'au moment où elle réalisa qu'elle avait perdu sa trace.

Tout était immobile et silencieux.

Frustrée et fatiguée, Victoria revint sur ses pas en prenant le temps de bien explorer les lieux. Elle se trouvait dans les sous-sols de l'opéra, au milieu de tout un fatras d'accessoires, meubles, instruments

et costumes.

Elle trouva un autre escalier, plus large celui-là et monta lentement les marches en tendant l'oreille. Sa nuque, qui ne s'était jamais réchauffée, se glaça d'un seul coup. Elle reprit son exploration minutieuse, son piquet à la main, et son pistolet passé dans la ceinture de son pantalon.

Arrivée au sommet de l'escalier, elle déboucha dans une galerie depuis laquelle on pouvait apercevoir la scène. Ce n'était pas la scène sur laquelle tante Eustacia avait été exécutée, mais celle plus vaste et ample sur laquelle s'était joué l'opéra deux jours plus tôt.

L'incendie avait dévasté les toiles de fond qui pendouillaient, calcinées sur leurs cadres de bois, et dans les coulisses il y avait des tables couvertes d'accessoires et de costumes noircis par la fumée.

Quelqu'un se tenait sur scène. Elle espérait que ce fût Nedas. Elle faillit buter contre une échelle. Elle se figea, le coeur battant. Levant les yeux vers les cintres, elle aperçut les cordes qui permettaient d'actionner les rideaux et de changer les toiles de fond du décor.

Elle grimpa à l'échelle, son pieu passé sous sa ceinture de pantalon lui laissait les mains libres. Dommage qu'elle n'ait plus son arc et ses flèches.

À trente pieds au-dessus du plateau, elle avisa une passerelle qui s'enfonçait dans l'obscurité et surplombait probablement la scène. Il y avait de la suie partout et elle se dit que c'était un miracle que le théâtre n'ait pas été entièrement dévasté par les flammes.

À mesure qu'elle progressait sur l'étroite passerelle de bois, des voix lui parvenaient.

La scène était éclairée. Enfin, elle atteignit les lourds rideaux noirs qui masquaient les coulisses à la vue du public et se tint au-dessus du proscenium.

De là, elle vit l'obélisque d'Akvan.

Elle était exactement comme elle se l'était imaginée. Posée sur une table ronde au centre de la scène, l'obélisque d'obsidienne prenait des reflets bleus et noirs à la lumière des cinq lanternes qu'on avait disposées en rond. Étroite et pointue, et légèrement biseautée à son extrémité, elle avait l'épaisseur d'un bras et la longueur d'une jambe et diffusait une lueur maléfique.

Un pan de la scène avait été détruit par l'incendie et s'était effondré, laissant un trou noir béant. À cet endroit et au-dessus, jusqu'à la loge où Victoria avait aperçu l'Impérial l'autre soir, les fauteuils étaient calcinés, mais l'autre moitié de la salle, restée intacte, était occupée par des vampires et des membres de la Tutela.

Autour de la scène, on avait disposé des récipients en forme de bols contenant des braises. De la fumée s'en échappait, répandant le même parfum douceâtre que celui que Victoria avait senti à la réunion

de la Tutela. Mais le théâtre était si vaste que les vapeurs d'encens ne parvenaient pas à le remplir.

Victoria porta son attention sur les hommes qui se tenaient autour de l'obélisque. Nedas, reconnaissable à sa peau bistre et à sa petite taille.

Max, le plus grand de tous, avec ses longs cheveux noués en queue-de-cheval, et sa chemise blanche qui faisait tache parmi cet océan d'habits noirs. Regalado, avec son crâne dégarni et sa barbe si fournie que Victoria parvenait à la distinguer même quand elle se tenait juste au-dessus de lui. Les deux autres devaient être des vampires, car elle ne les reconnut pas.

Max avait apparemment été admis dans le cercle des intimes de Nedas. Victoria sentit son estomac chavirer à la pensée qu'il avait sacrifié la vie de sa tante Eustacia pour cela.

Mais pourquoi avait-il tellement insisté pour la laisser filer ?

C'était elle ou vous.

Et pourquoi l'une ou l'autre ? Pourquoi avait-il abandonné les Vénatores ?

Tutela, Vénatore, Tutela.

Toutes les années passées à servir la cause des Vénatores n'étaient-elles qu'un faux-semblant, une ruse pour lui permettre d'arriver à ses fins ? Pour gagner la confiance de sa tante dans le but de la détruire ?

Mais pourquoi ?

Les questions tourbillonnaient dans la tête de Victoria. Elle se sentait à nouveau défaillir comme si l'encens qui s'échappait des braseros montait directement jusqu'à ses narines, enveloppant ses sens d'une brume aussi épaisse que le brouillard londonien. Mais peut-être était-elle plus sensible à la fumée hypnotique sans sa *vis bulla*.

Une mélopée montait depuis la salle. C'étaient les vampires venus assister à la scène qui psalmodiaient.

Victoria scruta les rangées de spectateurs à la recherche de Sébastien. Elle aurait dû le haïr au moins autant que Max, mais n'y arrivait pas.

Certes, il l'avait enlevée et en avait profité pour lui faire l'amour ; il lui avait faussé compagnie aux moments les plus opportuns – pour lui – et l'avait laissée affronter seule les vampires.

Mais du moins s'était-il montré franc avec elle. Et puis ce n'était pas un violent. Jamais il n'aurait pu tuer un homme, ou même un vampire.

La tête de Victoria flottait et son corps recommençait à la faire souffrir. Elle ne parvenait pas à faire taire les pensées qui la taraudaient et l'empêchait de se concentrer.

La mélopée enflait, s'amplifiait, et l'encens continuait de monter directement vers les cintres.

Elle remarqua que la fumée était colorée. Des volutes noires et bleues s'élevaient vers la passerelle. Réprimant un toussotement, elle ramena sa manche de chemise contre sa bouche et ses narines pour tenter de filtrer l'air qui entraînait dans ses poumons.

Comment allait-elle pouvoir les arrêter ?

Rien ne peut l'arrêter.

Mais si. Il y avait sûrement un moyen.

Victoria inspira profondément, puis expulsa lentement l'air en pinçant les lèvres pour essayer de disperser la fumée qui montait vers elle.

Et si elle détachait l'une des lourdes perches de bois qui servaient à actionner les immenses toiles du décor ? Il se serait écrasé sur la scène, interrompant momentanément au moins leurs activités. Profitant de la confusion, elle aurait pu sauter sur la scène et piquer un vampire ou deux. En commençant par Nedas.

Mais ensuite ? Elle savait que ses chances de récupérer l'obélisque étaient quasiment nulles (même si Nedas mourait) et ignorait combien de temps il fallait pour que les pouvoirs de l'obélisque soient transférés à quelqu'un d'autre.

Sans compter que, sans sa *vis*, en sautant de cette hauteur, elle risquait de se blesser. Et il n'était pas dit qu'elle aurait la force nécessaire pour transpercer un mort vivant, fut-ce un vampire ordinaire.

Soudain, il lui vint une idée. Elle allait se suspendre à l'une des cordes servant à actionner le décor et s'élancer sur Nedas.

Avec un peu de chance, elle pourrait le prendre par surprise et le transpercer sans qu'il n'ait rien vu venir.

Et Max ? C'était lui qui avait levé l'épée et tué Eustacia !

Lui aussi méritait la mort.

Elle aurait pu l'abattre d'un coup de pistolet, d'ici, puis s'éclipser par la passerelle avant même qu'ils réalisent ce qui se passait.

Ainsi, une partie au moins de sa vengeance serait assouvie.

Le pistolet pesait une tonne. Elle avait mis en joue, fermant un oeil, pour viser la grande silhouette de Max, quand elle vit jaillir d'immenses flammes noires et bleues autour de l'obélisque. Droites comme des langues de feu, elles fusaient vers les cintres ne s'arrêtant qu'à une courte distance de Victoria.

Venue des profondeurs de la salle, la mélodie continuait, lancinante. Nedas vint se placer au centre du cercle de flammes et se mit à psalmodier en agitant les bras comme pour brasser l'air autour de l'obélisque.

Le parfum douceâtre s'était dispersé, remplacé par la chaleur et le rugissement des flammes qui se rapprochèrent les unes des autres jusqu'à s'enlacer comme des cordes de feu au sommet de l'obélisque.

Les flammes ondulaient comme des serpents à quelques mètres seulement de la figure de Victoria. La chaleur devenait insupportable.

L'obélisque d'Akvan se mit à luire et à suinter, ses flancs jetant des étincelles vertes et bleues. Nedas approcha sa main et rit lorsque l'une d'elles lui mordit le doigt. Il psalmodia de plus belle ; le feu brasillait ; l'obélisque étincelait. Des gouttelettes s'étaient formées sur l'obsidienne et s'égouttaient sur le plancher.

Une étrange lumière noire et bleue avait envahi le théâtre. Les vampires qui se trouvaient dans la salle dévoraient les flammes des yeux comme s'ils avaient voulu happer leur pouvoir surnaturel.

Victoria capta soudain un mouvement singulier. Elle scruta la scène et vit Max qui s'élançait dans les flammes, un objet brillant à la main.

Il atterrit en boule dans le cercle de feu, se releva d'un bond, puis d'un geste rapide et précis, décapita la tour d'obsidienne.

L'obélisque grésilla, puis explosa. Les flammes s'éteignirent tandis que les hurlements de Nedas retentissaient dans le théâtre devenu soudain silencieux.

Tout devient clair

Au moment où son épée percuta l'obélisque d'Akvan, une immense vague de soulagement s'empara de Max.

C'était fait.

Il avait porté le coup avec une telle force qu'il chancela. À peine eut-il le temps de retrouver son équilibre que la meute des vampires fondait sur lui.

Quand Max aperçut Nedas qui sortait ses crocs, une colère folle s'empara de lui. À cause de cette immonde créature il avait commis l'irréparable. Faisant tournoyer son épée de pur argent, il décapita un vampire qui avait bondi devant lui. Un autre le suivit, qui connut le même sort, puis un autre, et encore un autre.

Ils arrivaient de tous côtés, exhortés par un Nedas écumant de rage. Ils étaient trop nombreux et l'auraient bientôt dépecé, mais Max allait se battre jusqu'au bout. Il allait faire ce qu'il n'avait pas pu faire depuis un an.

Un an – une éternité – passé à observer ces viles créatures – les membres de la Tutela – à vivre avec eux, prendre part à leurs simagrées, faire semblant d'épouser leur cause, feindre d'être amoureux d'une des leurs. Pour cela, il avait dû surmonter chaque jour son dégoût et sa haine.

Mais il avait réussi à les berner et mourrait donc en paix. Il laisserait Beauregard et Nedas s'entre-déchirer.

Et Victoria mener les Vénatores vers la victoire.

Son épée chantait dans sa main, mais bien qu'elle fut en argent pur et malgré la fiole d'eau bénite incrustée dans son manche, il savait qu'il ne pourrait pas tous les repousser. Il était trop épuisé, dans son corps et sa tête, pour avoir recours à l'art du *qinggong* et bondir dans les airs à la manière des Impériaux.

Néanmoins, son corps était résolu à se battre, même s'il savait qu'il avait signé son arrêt de mort en décapitant l'obélisque.

Il ruait, virevoltait, tranchait dans le vif, et pour finir trébucha et tomba à terre. C'est à cet instant qu'il aperçut Victoria, là-haut, dans les cintres.

Ce fut comme s'il avait reçu une décharge. Le monde vacilla, devint noir, puis ressurgit à nouveau tel un déluge de coups de poings et de griffes.

Il avait perdu son épée et était à la merci des morts vivants.

Les vampires l'avaient remis sur ses pieds et le traînaient à présent jusqu'à Nedas, au centre de la scène.

À tout moment, le prince des vampires allait ordonner qu'il soit décapité, ou jeter en pâture à la meute enragée. Jamais ils n'auraient osé le toucher avant cela, pour la simple raison qu'il portait la marque de Lilith. Mais cette protection douteuse ne lui était plus d'aucun secours.

Et une fois qu'il ne serait plus là, Victoria n'aurait plus personne pour l'aider.

Il regarda Nedas en face, en ayant soin d'éviter ses prunelles maléfiques.

— Comment as-tu su ? lui demanda Nedas d'une voix étonnamment douce et calme. Je suis le seul à connaître le moyen de détruire l'obélisque.

Le souffle rauque de Max résonnait dans la salle à présent silencieuse.

Max n'osait pas lever la tête, même s'il brûlait de savoir où elle était et ce qu'elle faisait. Il eut envie de lui crier de s'enfuir.

Mais il se concentra sur Nedas. Il fallait qu'il détourne son attention le plus longtemps possible.

— Et pourtant elle a été détruite et par quelqu'un d'autre que toi, dit Max d'une voix caverneuse.

Il inspira profondément puis ajouta :

— Tu as mal calculé ton coup.

Soudain, la main de Nedas se referma sur son cou, ses longues griffes mordant dans la chair de chaque côté de sa gorge.

— Qui te l'a dit ?

— Mon retour au sein de la Tutela était un cadeau pour toi, me semble-t-il. Peut-être devrais-tu chercher de ce côté-là.

Il fallut un petit moment à Nedas pour réaliser.

— *Lilith* ?

Le vampire fut tellement surpris qu'il relâcha sa gorge avec un mouvement brusque.

— Ma mère a envoyé un espion pour détruire l'obélisque d'Akvan ?

— Pour quelle autre raison t'aurait-elle fait un cadeau ? dit Max en s'obligeant à sourire. Elle te porte autant d'affection que tu lui en portes. Apparemment, elle ne t'a pas pardonné l'incident d'Athènes.

— Aarrgh ! Comment ose-t-elle ! Avec l'obélisque j'aurais pu gouverner le monde. Et que t'a-t-elle promis en retour ? La vie éternelle ?

Max s'était préparé à son attaque. Bandant ses muscles, il s'arc-bouta et rua de toutes ses forces en direction de Nedas qui décolla de terre et fut propulsé hors de la scène.

Au même instant, avec un parfait synchronisme, quelque chose tomba des cintres. C'était l'un des panneaux du décor. La lourde perche de bois qui servait à l'actionner s'abattit sur les vampires, et en faucha quatre d'un coup.

Victoria !

S'arrachant à l'étreinte des vampires, Max allait se saisir de son pieu quand il réalisa qu'il l'avait donné à Victoria.

— Max ! cria-t-elle.

Suspendue au bout d'une corde, elle arrivait à toute allure dans sa direction. Elle lui lança un piquet ! Il l'attrapa au vol et, pivotant sur lui-même, le planta dans le coeur d'un vampire qui lui avait saisi le bras.

Lorsqu'il se retourna, il vit Nedas se ruer sur lui, une lueur haineuse dans ses prunelles rouges cerclées de bleu. Il volait au-dessus de la scène tandis que les autres vampires s'éparpillaient sur son passage. Max vit luire un éclair métallique.

C'était Victoria qui s'était approchée, une épée à la main – *son* épée. Un nuage de colère et de chagrin voilait ses yeux foncés. Même sans sa *vis bulla*, elle avait l'air d'une guerrière.

— Il est à moi ! cria-t-elle en s'élançant vers le prince des vampires.

Max hésita. Elle pouvait à peine tenir l'épée. Du coin de l'oeil, il aperçut deux immortels qui fonçaient sur lui.

Il tenta de les repousser, mais ses mouvements étaient lents et sa respiration laborieuse. Il manqua sa cible et dut s'y reprendre à deux fois pour transpercer le premier.

Victoria poussa un grand cri en fonçant sur Nedas. À la vue de l'épée en argent, le vampire s'immobilisa, mais ne battit pas en retraite.

Juste au moment où elle allait frapper, il étira le bras pour l'attraper et Victoria trébucha. L'épée trembla entre ses mains, sa pointe s'abattant sur le sol...

Victoria plongeait, esquivant Nedas, et se retrouva en un clin d'oeil derrière le vampire. Elle l'avait feinté.

Au prix d'un effort visible, mais avec une évidente satisfaction, elle se redressa et fit tournoyer sa lourde lame avec le même geste précis et mortel que Max quelques heures plus tôt.

L'épée trancha net la tête de Nedas avant qu'il ait pu se retourner, et son corps explosa en un nuage de cendres nauséabondes.

Max lui passa un bras autour de la taille et se mit à courir à toutes jambes vers les coulisses. Il entendit Rega-lado qui braillait un ordre aux morts vivants pour les inciter à se mettre en chasse.

Max ne ralentit pas son allure, bien qu'il fût obligé de porter Victoria qui était à bout de forces maintenant que les effets

revigorants de sa *vis bulla* s'étaient dissipés. Ils s'enfilèrent dans le dédale compliqué de couloirs, coursives et allées qui se trouvaient derrière la scène.

Heureusement, il connaissait bien les lieux et savait exactement où il allait. Les pas des vampires lancés à leur poursuite résonnaient en écho derrière eux.

Lorsqu'ils eurent enfin atteint la petite porte dérobée, Max relâcha Victoria.

Elle se recula aussitôt, l'épée à la main, le souffle rauque.

Un seul regard lui suffit pour comprendre qu'elle lui avait sauvé la vie par principe, mais que jamais il n'obtiendrait son pardon.

Une ressemblance frappante

Victoria était épuisée et pantelante, mais malgré tout satisfaite. Elle avait tué le prince des vampires sans l'aide de sa *vis bulla*. Elle ne s'était servie que de ses maigres forces et de l'agilité de son esprit pour porter un coup d'épée que Kritanu n'aurait pas renié.

Cependant, lorsqu'elle regardait Max, la satisfaction s'envolait. Ses sentiments à son égard étaient partagés. Comment aurait-il pu en être autrement ? Il avait passé un an au sein de la Tutela et caché si habilement son jeu que même elle avait douté de sa loyauté... et pour finir il avait détruit l'obélisque et les avait tous sauvés.

Tous sauf tante Eustacia. Pourrait-elle jamais le lui pardonner ?

— Quelle mouche vous a donc piquée ?

Ces paroles – proférées sans la moindre humilité – la firent sursauter. Il y avait dans ses yeux une expression de rage qui la fit reculer

Il était en colère contre elle ?

— Je vous ai sauvé la vie, cela ne vous suffit pas ? rétorqua-t-elle sur le même ton hostile. Vous avez détruit l'obélisque et j'ai voulu...

— *Vous* avez voulu ? Mais oui, bien sûr, il n'y n'a que vous, vous, vous, railla-t-il. Vous n'aviez rien d'autre en tête que d'assouvir votre vengeance sur moi, sur Nedas, sur quiconque se mettait en travers de votre chemin. Le fait que vous ayez été sans forces ou que j'ai risqué ma vie pour vous tirer de là ne vous a pas effleurée, apparemment. Un peu plus et notre seule chance d'éliminer Nedas tombait à l'eau. Si vous ne survivez pas, tout ce que nous avons accompli n'aura servi à rien. Vous êtes La Gardella à présent, Victoria. Vous avez des obligations vis-à-vis du Consilium et des Vénatores. Vous ne pouvez plus vous permettre de ne songer qu'à satisfaire vos besoins et vos désirs sans prendre en compte la portée de vos actions. Ou inactions. Il est temps d'apprendre ce que signifie le mot sacrifice.

— Comme ma tante ! éructa Victoria, pleine de colère, de chagrin et d'indignation. Vous avez choisi à sa place, Max, et moi j'ai fait le choix de vous sauver la vie alors que vous étiez sur le point d'être sacrifié.

— Et maintenant, grâce à vous, je vais devoir vivre avec mon remords. Vous ne m'avez pas fait une faveur, Victoria.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit de votre intention de détruire l'obélisque ?

— Parce que vous auriez exigé de savoir comment je comptais m'y prendre et insisté pour intervenir, ou simplement parce que vous ne m'auriez pas cru. J'ai essayé de vous faire comprendre par tous les moyens possibles que vous deviez partir. Mais il semblerait que ma goujaterie soit restée sans effet.

— Ainsi donc, c'est vous qui avez arrangé mon enlèvement. Mais pourquoi ne pas m'avoir fait part de vos plans quand vous êtes venu me délivrer ? Rien ne vous en empêchait alors.

— Mais, bien sûr. Et vous auriez bien gentiment plié bagages en emportant avec vous le piquet et le pistolet.

— Je ne l'aurais pas fait de toute façon. Vous auriez dû me le dire quand vous êtes venu.

— Victoria, ils guettaient mes moindres faits et gestes – un seul faux pas de ma part, et je perdais leur confiance. Je ne pouvais pas prendre un tel risque. Je voulais que vous ayez la vie sauve, ajouta-t-il sèchement. Je les soupçonne même de m'avoir laissé vous libérer dans le seul but de voir si je vous disais quelque chose qui aurait pu confirmer leurs soupçons.

La horde des vampires se rapprochait. Il n'était plus temps de tergiverser. Victoria souleva le loquet d'un geste vif.

La porte s'ouvrit toute grande sur la nuit. Les étoiles scintillaient dans le ciel, pareil à un voile de diamants qu'en d'autres circonstances Victoria aurait trouvé beau. Mais pour l'heure, la nuit était synonyme de danger et elle avait hâte de voir poindre l'aurore.

Max la poussa sans ménagement à l'extérieur, la faisant s'étaler sur la terre battue. Comme elle se remettait sur ses genoux, elle vit une paire de bottes qui sortait de l'ombre.

Levant les yeux, elle reconnut les contours d'un menton élégant entouré d'un halo de boucles baignées de clair de lune.

— Sébastien ! lança-t-elle d'un ton accusateur. Une fois encore, vous arrivez à point nommé.

Les bottes se rapprochèrent.

— Je vois que vous connaissez bien les habitudes de mon petit-fils en matière de ponctualité.

Victoria remarqua alors d'autres pieds bottés qui se mouvaient dans l'ombre. Sa nuque fraîchit d'un coup, mais elle tenait toujours l'arme sacrée à la main.

Elle se releva aussi lentement et gracieusement qu'elle le put. Ses pantalons souillés de terre humide lui collaient aux genoux.

— Beauregard, je présume ? Je commençais à me demander si vous n'étiez pas qu'un produit de l'imagination de votre petit-fils.

Elle tourna la tête et vit que Max était toujours là, debout devant la porte close.

Le vieux vampire rit d'une manière qui, à sa grande irritation, lui

rappela Sébastien.

— Je m'étonne qu'il vous ai parlé de moi. Bien. Puisque vous êtes là, dois-je comprendre que votre mission nocturne a échoué et que Nedas a activé l'obélisque ?

Il s'était rapproché, et à la lumière du clair de lune il devint évident qu'il ne s'agissait pas de Sébastien. Il y avait une ressemblance frappante entre eux, à cela près que Beauregard était plus blond que son petit-fils, et plus âgé – sans être un vieillard pour autant. Il devait avoir la quarantaine bien sonnée quand il avait été séduit puis transformé par une femme vampire. Son visage avait la même élégance patricienne que celui de Sébastien, mais son nez était plus large et ses lèvres moins sensuelles. Quant à ses yeux, ils étaient complètement différents. D'un brun foncé, quand ils ne rougeoyaient pas, et profondément enchâssés dans leurs orbites. Toujours est-il qu'il était plutôt bien conservé pour un homme vieux de plusieurs siècles, et grand-père par-dessus le marché.

Il fixait Max à présent. Ce dernier n'avait pas bougé, et Victoria se demanda s'il ne bloquait pas la porte à dessein. Il tenait son piquet à la main.

— L'obélisque d'Akvan est détruit, dit Max. Beauregard releva le menton.

— Ainsi donc, vous avez réussi. Je n'aurais guère apprécié que Nedas se l'approprie et devienne plus puissant encore que Lilith. Et vous êtes toujours vivant ? Voilà qui tombe fort à point.

— À son corps défendant, croyez-le bien, dit Victoria dont l'épée scintilla dans le clair de lune.

Beauregard tourna vivement la tête et dit, impérieux :

— Elle vous sera inutile désormais. Et où est Nedas ? Sébastien sortit de derrière un groupe de vampires, et s'approcha de Victoria.

— Non, fit-elle en se reculant vers Max, son épée brandie devant elle.

— Nedas est mort, dit Max.

— Je vais vous en débarrasser, Victoria, fit Sébastien, d'un ton cassant qui ne lui était pas coutumier.

Elle sentit Max remuer derrière elle. Avant qu'elle ait pu faire un geste, il lui saisit le poignet et lui passa un bras autour de la taille pour l'immobiliser tandis que Sébastien lui arrachait l'épée des mains.

Furieuse, elle se débattit jusqu'à ce que Max la relâche subitement et qu'elle s'étale à nouveau à terre.

— Tout doux, Victoria, dit Sébastien qui se tenait aux côtés de son grand-père et la toisait du regard. Personne ne vous a demandé de venir ici.

Il ne fit pas un geste pour l'aider à se relever.

— Nous voilà dans de beaux draps, grâce à votre incompétence,

Vioget, railla Max en s'arc-boutant à la porte.

— Je vois que vous avez, vous aussi, réussi à la neutraliser, riposta Sébastien du tac-au-tac.

— J'avais des affaires plus pressantes à régler.

Pour la énième fois ce jour-là, Victoria se remit tant bien que mal sur ses pieds.

— Est-il exact que c'est Lilith qui vous a envoyé ? demanda-t-elle à Max.

— Oui, Lilith m'a envoyé en guise de cadeau pour son fils – un « Vénateur domestique », pour reprendre ses propres termes. Pour que je livre les secrets des Vénateurs à la Tutela et aux vampires, et leur prête main-forte quand l'obélisque d'Akvan serait activé. J'étais le candidat idéal, ayant été jadis membre de la Tutela. Il y a très longtemps.

— Quand ?

— Silence, ordonna Beauregard, en s'approchant de Victoria, ses prunelles soudain rouge rubis et ses crocs sortis.

Jusqu'ici, elle ignorait qu'il était un vampire Gardien.

— Ce n'est pas vous qui commandez. Et maintenant, retournez à l'intérieur, vous deux. Et toi, dit-il en se tournant vers Sébastien qui tenait l'épée, cache cette chose répugnante à ma vue.

Voyant que Victoria ne bougeait pas, il ordonna à deux des vampires qui l'accompagnaient de s'emparer d'elle. La saisissant par les coudes, ils la poussèrent vers la porte que Max tenait ouverte.

Trois vampires émergèrent brusquement du théâtre, les yeux rouges et les crocs sortis, prêts pour la bagarre, tandis qu'une meute s'était formée dans le couloir derrière eux.

Dès qu'ils aperçurent Beauregard, ils se pétrifièrent.

Beauregard sourit d'une façon qui fit se nouer l'estomac de Victoria.

— Nous avons arrêté ceux qui vous ont attaqués et tué Nedas, leur dit-il d'un ton autoritaire. C'est moi, désormais, votre chef. Je vais me charger sans délai de les punir.

Et une fois encore, Victoria se retrouva sur la scène de l'opéra où, quelques instants plus tôt, l'emblème du mal absolu brûlait et grésillait devant un parterre de morts vivants subjugués.

Elle avait renoncé à savoir si elle devait haïr Sébastien, ou se laisser faire et se haïr elle-même. Elle aurait dû se douter qu'elle ne pouvait pas lui faire confiance, même lorsqu'ils faisaient l'amour. Voilà où cela l'avait menée. Et maintenant, il était trop tard pour chercher à savoir quel camp il avait choisi.

Manifestement pas le sien.

Et Max... Qui était-il vraiment ? Il avait détruit l'obélisque, mais l'avait forcée à rendre son épée à Beauregard –et Sébastien ? Elle ne

savait plus que penser d'eux.

Beauregard avait pris place au milieu de la scène. Assis sur un fauteuil aux allures de trône, il avait l'air royal et puissant, avec ses yeux rougeoyants et ses crocs légèrement saillants.

— Que me veut-il ? souffla Victoria à Sébastien qui se tenait avec elle dans les coulisses.

— Comment ? Je m'étonne que vous ne l'ayez pas déjà deviné, Victoria, répondit-il avec son flegme habituel. Beauregard et Nedas rivalisaient depuis des temps immémoriaux pour s'imposer à la tête des vampires. Mon grand-père est ravi que l'obélisque ait été détruit, et que vous l'ayez débarrassé de Nedas par-dessus le marché.

— Dans ce cas, pourquoi ne saute-t-il pas de joie ? Il devrait nous libérer au lieu de nous menacer.

— En effet. Mais combien de temps croyez-vous qu'il pourra se maintenir à la tête de la Tutela et des vampires s'il refuse d'exécuter les deux Vénatores qui sont les ennemis jurés des morts vivants ? Il ne va pas risquer de perdre le pouvoir qu'il convoite tant pour vos beaux yeux. Allons, venez avec moi et faites votre coquette. Heureusement pour vous, mon grand-père a un faible pour les jolies femmes.

— Il semblerait que vous ayez fait une forte impression sur mon petit-fils, lui dit Beauregard, tandis que Sébastien la poussait vers lui. Tu as fait un excellent choix, fit-il à son petit-fils. Je comprends à présent d'où vient ton attirance pour la dame. Elle est tout à fait délicieuse.

— C'est pourquoi je vous demande de lui laisser la vie sauve, dit Sébastien en exécutant une petite courbette. Elle a été désarmée et ne porte plus l'amulette des Vénatores. Elle n'est plus dangereuse.

Victoria dut se faire violence pour garder son calme. Plus dangereuse ? Pour l'instant, peut-être, mais attendez qu'elle retourne au Consilium pour se faire poser une nouvelle *vis bulla*.

A condition toutefois que Sébastien sache se montrer aussi persuasif avec son grand-père qu'il l'avait été avec elle.

— Je vois. Il serait aisé de conserver cette beauté pour l'éternité, Sébastien. Elle pourrait être ta concubine pour toujours, exactement comme elle l'est maintenant.

Il y avait dans les yeux de Beauregard la même lueur aguicheuse que dans ceux de Sébastien, mais Victoria sentit son estomac se nouer.

— Et je serais tout disposé à t'accorder cette faveur.

— Non, merci, grand-père. En revanche, je vous demande de bien vouloir l'épargner.

— Si je l'épargne, c'est uniquement parce que tu me le demandes, Sébastien. Mais cette fois seulement. Si nous sommes à nouveau amenés à nous croiser, je ne réponds de rien.

Il braqua ses prunelles de rubis sur Victoria. Aussitôt, elle ressentit

toute la force de son pouvoir d'attraction. Voyant sa réaction, le sourire du vampire s'élargit, puis il dit :

— Qu'on m'amène l'autre Vénatore.

Max.

Victoria sentit sa gorge se serrer. Elle tira sur la manche de Sébastien.

— Que va-t-il advenir de Max ?

— Je ne peux – ni ne veux – le sauver, répondit-il en l'entraînant à sa suite.

— Votre grand-père va le tuer ? Mais pourquoi ? Lorsqu'il m'a ordonné de vous remettre l'épée j'ai pensé que...

— Non, Maximilian n'est en aucune façon l'allié de mon grand-père. Il n'a fait que chercher à vous protéger en vous obligeant à rendre votre épée. Même à deux, vous ne seriez pas de taille à affronter Beauregard, et maintenant qu'il sait que vous avez la vie sauve, il acceptera sa propre sentence sans protester. À présent, filons avant que mon grand-père ne change d'avis.

Sébastien l'entraîna en hâte vers les coulisses, quand, brusquement, un objet lourd chuta des cintres, atterrissant sur la scène juste entre eux et Beauregard.

Victoria fit un saut en arrière et leva les yeux. Sur la passerelle où elle s'était tenue quelques heures plus tôt, elle vit des yeux qui rougeoyaient dans le noir.

Quelqu'un avait décroché une autre toile de décor et l'avait précipitée sur la scène.

Soudain, la confusion se fit. Une horde de vampires qui se tenaient tapis dans l'ombre de l'auditorium se rua sur les hommes de Beauregard.

— Victoria, vite ! cria Sébastien manifestement pris de panique.

Et pour la seconde fois ce soir-là, elle se retrouva entraînée de force hors de la scène transformée en champ de bataille.

Tout en s'enfuyant avec Sébastien, elle aperçut Max à l'autre bout de la scène, sans arme, et qui tentait de repousser un vampire qui s'en était pris à lui pendant que ses comparses se ruaient dans la mêlée. D'ici peu, il serait submergé par la multitude et anéanti.

Victoria s'arrêta net, cherchant instinctivement autour d'elle un objet qui aurait pu servir d'arme. Max et elle se regardèrent au-dessus de la mêlée. Le message contenu dans les yeux de Max ne pouvait pas être plus clair :

Filez !

— Victoria !

Sébastien essaya de l'entraîner mais elle résista, s'agrippant au rideau de velours qui masquait le côté de la scène.

Sa gorge se noua lorsqu'elle vit Max tourbillonner sur lui-même

pour esquiver un vampire qui fondait sur lui... Il trébucha, se remit sur ses pieds.

Il fallait qu'elle parte.

Mais elle était comme pétrifiée, incapable de faire un geste.

Elle ne pouvait pas le laisser. C'était un Vénatore. Elle ne pouvait pas le laisser mourir, elle n'avait pas le droit de le sacrifier ! Elle avait besoin de lui maintenant que tante Eustacia n'était plus là pour la guider. Elle avait besoin de quelqu'un sur qui elle pouvait compter.

Soudain, elle aperçut un objet brillant sous l'épais rideau de velours. Un morceau de l'obélisque d'Akvan ! Large de deux doigts et long comme l'avant-bras, il avait la taille d'un pieu. Dès qu'elle le toucha, elle sentit son pouvoir maléfique. Une vague d'énergie se répandit dans son bras.

Elle se releva et regarda Max qui se battait toujours de l'autre côté de la scène. Il montrait des signes de faiblesse. Elle hésita, puis décida de mettre ses sentiments de côté et de partir.

Cette fois, quand Sébastien la saisit par le poignet, elle se laissa faire sans protester.

— Que comptez-vous faire de ça ? lui dit-il tandis qu'ils se mettaient à courir.

— Je vais l'apporter à Wayren, dit Victoria en dégageant sa main d'un geste sec.

Ils se mirent à détalier dans les couloirs, les vampires à leurs trousses. Le vacarme de la bagarre résonnait dans tout le bâtiment.

Sébastien s'arrêta devant la porte dérobée.

— Je dois y retourner.

— Comment ? Mais pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— Regalado. Il veut prendre le pouvoir. Je ne peux pas laisser mon grand-père l'affronter seul. Vous êtes en sécurité. Regardez, le soleil vient de se lever. Partez !

Il la poussa dehors et claqua la porte derrière elle.

Elle cligna des yeux, éblouie par la lumière rose du soleil levant, et se figea comme une statue à la pensée que Max était peut-être déjà mort.

Il ne lui restait plus qu'à espérer que Sébastien ne subirait pas le même sort.

Maximilian s'acquitte d'une dette

Max était prêt. Il était à bout de forces, arrivait à peine à se concentrer.

Il avait vu Victoria partir avec Vioget et savait qu'en dépit de son caractère fantasque, le Français ferait tout pour la mettre à l'abri du danger.

Et elle l'avait suivi sans rechigner. C'était une maîtresse femme, de la même trempe qu'Eustacia.

En tombant à terre, Max avait lâché le pied de chaise dont il s'était servi comme d'un pieu. Il vit le vampire fondre sur lui, les griffes et les crocs sortis.

Lilith n'aurait plus personne à tourmenter, une fois Max parti. À cette pensée, un sourire amer étira ses lèvres. Il ferma les yeux, il était prêt. Mais rien ne se passa.

Il rouvrit les paupières et vit Vioget qui lui tendait la main pour l'aider à se relever. Derrière eux, la bataille des vampires faisait rage.

— Et Victoria ?

— Elle est en sûreté. À l'extérieur.

Un rugissement féroce les rappela à la réalité. Deux vampires engagés dans un furieux corps à corps avaient roulé à côté d'eux.

— Partez ! lui dit Sébastien.

Mais Max était déjà en train de se diriger vers les coulisses. Il se retourna.

— Ne comptez pas sur ma reconnaissance, Vioget.

— Je ne compte pas dessus. J'ai dit à Victoria qu'il m'importait peu que vous soyez mort ou vivant.

— Dans ce cas, pourquoi ne m'avez-vous pas laissé en finir avec le malheur ? Jouer les héros ne vous sied guère.

— Ce n'est pas pour vous que je l'ai fait, mais pour elle.

Quand la porte s'ouvrit et que Max émergea dans la lumière de l'aube, Victoria n'en crut pas ses yeux. Il s'arrêta dès qu'il la vit.

— Vous n'êtes pas encore partie ?

Victoria fit un pas dans sa direction et ils restèrent un moment face à face.

Elle ne savait que dire. Il avait tué sa tante, et pourtant ils avaient combattu côte à côte. Il avait détruit l'obélisque d'Akvan et l'avait aidée à s'enfuir. Et elle était partie en l'abandonnant à son sort.

— Comment ?

— C'est sans importance.

Il se tenait devant elle, les mains sur les hanches et visiblement exténué.

— Je vous avais dit que la vengeance n'était pas une solution. Je ne pensais pas m'en tirer vivant après avoir fait ce que j'ai fait.

— Et pourtant, voyez. Je vous ai sauvé.

— Pour m'obliger à vous témoigner ma gratitude ? Eh bien, si c'est le cas, vous vous bercez d'illusions.

— Il y avait certainement un autre moyen.

— Pour pouvoir être présent à l'instant précis où l'obélisque pouvait être détruit, il fallait que je prouve que j'étais capable de commettre le plus abominable des actes. Il n'y avait pas d'autre moyen, Victoria.

Le silence s'installa, lourd de sombres pensées. Un léger souffle de vent caressa la joue de Victoria, qui remarqua que les ombres commençaient déjà à raccourcir.

— Vous avez dit que Lilith relâcherait son emprise sur vous, si vous acceptiez de rejoindre la Tutela.

Il ricana, amer.

— Vous n'imaginez tout de même pas que je l'ai crue ? Elle l'a dit, c'est vrai, mais je ne l'ai jamais crue. Peut-être y a-t-il un espoir... Et de toute façon, je ne pensais pas rester en vie après avoir tenté de détruire l'obélisque.

Max fit un pas en avant et la prit par les épaules.

— Vous ne me pardonneriez jamais ce que j'ai fait à votre tante, et moi je ne vous pardonnerai jamais de m'avoir obligé à continuer à vivre avec mes remords en me sauvant la vie.

Il la relâcha, puis glissa une main sous sa chemise, et en ressortit sa *vis bulla*.

Voyant qu'il la lui tendait, elle protesta :

— Non, Max.

— Si, dit-il. Cette fois tout est fini. Je suis fini. Comment pourrais-je retourner au Consilium après ce qui s'est passé ? Votre tante était mon amie, mon mentor, mon guide, et je l'ai tuée.

Ses yeux s'embruèrent.

— Max.

— Vous avez Wayren, Kritanu et les autres. Et peut-être même Sébastien, s'il s'en sort vivant. Vous n'avez pas besoin d'un équipier dont la loyauté est à jamais entachée. Mettez vos sentiments de côté, pour l'amour du ciel, et songez à l'avenir du Consilium. Adieu, Victoria. *Andare con Dio*.

Un cadeau doux amer

Le lendemain matin, un petit paquet arriva pour Victoria, accompagné d'un petit mot.

« Je l'ai retrouvée après la bataille et pensé que vous voudriez la garder. Peut-être pourra-t-elle remplacer celle qui vous a été ôtée. Prenez soin de vous, car je ne sais pas quand nous nous reverrons. S. »

À l'intérieur se trouvait la *vis bulla* de sa tante enveloppée dans un petit carré de soie.

ÉPILOGUE

Où Wayren tente

d'apaiser Illa Gardella

À l'instant même où elle a débarqué à Rome, votre tante a compris qu'elle n'en repartirait pas.

Victoria et Wayren étaient assises dans le petit boudoir de la villa romaine.

Malgré tout ce qui s'était passé, Victoria s'efforçait de dominer son chagrin et sa colère.

Elle avait accepté de prendre la lourde responsabilité qui l'attendait et entendait s'y préparer. Il le fallait. Elle était une Vénatore. Elle était Illa Gardella.

— C'est une prophétie très ancienne de dame Rosa-mund. Eustacia l'avait apprise par coeur, mais elle ignorait exactement quand elle se réaliserait. « L'âge d'or du Vénatore s'achèvera aux pieds de Rome » en est l'exacte traduction. La prophétie prend tout son sens, car votre tante était véritablement une très grande Vénatore. Et vous allez marcher dans ses traces.

— Je demeure convaincue que Max n'a pas fait le bon choix, s'emporta Victoria. Il y avait sûrement un autre moyen !

Wayren posa sur elle un regard bleu-gris plein de compassion.

— Il ne voulait pas le faire, Victoria. Il aurait fait n'importe quoi d'autre, mais c'est Eustacia qui le lui a ordonné.

Ses yeux s'embruèrent.

— Comment ? Comment est-ce possible ?

— Elle a fait ce qu'il fallait, Victoria. Si Nedas avait réussi à activer l'obélisque d'Akvan, la destruction et la mort se seraient répandues sur le monde. Elle s'est sacrifiée pour donner à Max la chance – la seule – de stopper Nedas. Une vie en échange de nombreuses autres. Elle savait qu'il réussirait. Et il a réussi. Envers et contre tous, car il fallait qu'il frappe l'obélisque à un moment précis pour pouvoir la détruire.

Victoria prit le mouchoir que lui tendait Wayren. Son parfum de muguet et de menthe poivrée la réconforta.

— Max ne pensait pas qu'il survivrait.

— Non, en effet. Mais vous l'avez sauvé alors que vous étiez vous-même très affaiblie, preuve de votre force et de votre ingéniosité.

Désormais, vous êtes Illa Gardella.

Wayren la toucha de sa longue main fraîche et Victoria se sentit gagnée par une vague de réconfort.

— Lequel des deux avait le plus mauvais rôle – vous, tante Eustacia qui allait à la mort ou Max qui a dû tuer une personne qu'il aimait et respectait infiniment ? Comment s'étonner qu'il n'ait pas envie de vivre avec un tel poids sur la conscience ? Pour votre tante, la mort a été rapide et immédiate, car je suis sûre que Max a tout fait pour qu'elle ne souffre pas. Mais à présent, et jusqu'à la fin de ses jours,

il va devoir vivre avec ce fardeau en se demandant s'il n'y avait pas un autre moyen.

Victoria se remémora l'effroyable altercation un an plus tôt, lorsqu'elle avait dû choisir entre tuer un homme dans une ruelle de St. Giles ou le laisser en vie.

Elle songea combien il devait être atroce de devoir tuer un être aimé.

— Il m'a donné sa *vis bulla*. Elle la montra à Wayren.

— N'avez-vous pas vous-même ôté la vôtre, une fois, quand vous pensiez ne plus pouvoir la porter, Victoria ?

Victoria hocha la tête.

— Il faut lui laisser du temps, Victoria. Et espérer qu'ilreviendra.



Remerciements

Comme toujours, je tiens à témoigner ma gratitude à la merveilleuse et talentueuse équipe éditoriale pour son soutien indéfectible.

Un grand merci à Marcy Posner, qui m'a tenu la main et cru en moi et en mon travail, et qui m'a aidée à réaliser mon rêve.

Toute ma reconnaissance à Claire Zion, qui m'a épaulée pour ce volume comme pour les autres avec perspicacité et talent. Merci à Kara Welsh, qui a cru en cette série et merci à Tina Brown pour sa patience. Merci à tout le groupe de NAL, pour les finitions des chroniques Gardella, et en particulier l'équipe artistique pour ses somptueuses couvertures. Merci à l'équipe commerciale et de distribution pour avoir diffusé mes romans de par le vaste monde.

Une fois encore, toute mon affection aux filles de West Noodle Posse qui m'ont accompagnée dans les hauts et les bas, et merci à Holli et Tammy qui m'ont accompagnée tout au long de chaque chapitre et m'ont vu parfois m'arracher les cheveux. Merci à Jana, Janet, Délie, Mary, Christel, Kelly, Larry Y, Danita et Bam.

Et enfin, tout mon amour à ma famille.

1. *Dial* signifie « cadran » en anglais, (N.d.T.)